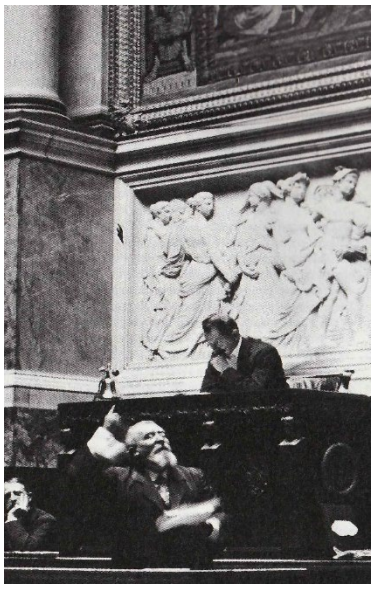
Chemins ronceux II



2016

PM Simonin

2016 : la seconde année de cet exercice que j'ai appris à aimer où alternent commentaires sur l'actualité – décidemment agaçante cette année-là – et réflexions qui nourriront demain une métaphysique.ou bien le feu d'une cheminée que j'aimerais avoir.

Table des Matières

1 De l'impossible surdité 1
2 Entendre ? D'abord ne pas abandonner 6
3 Semer, récolter : répondre 9
4 Miroirs ... ou fenêtre ? 23
5 Big Data 36
6 Méprises … 39
7 Mythologies contemporaines ou les impensés de la postmodernité 42
8 Méfiances …Justifiées ? 58
9 Nikolaus Harnoncourt 60
10 Philosopher 62
11 En coin 64
12 *Hannah Arendt* 67
13 JH Lartigue 69
14 A propos de l'ITV d'E Badinter 71
15 Un moment … juste un moment 76
16 Croisée 79
17 Du savoir 83
18 Démocratie(s) en péril ? 84
19 Entre agacement et franche rigolade … 89
20 Récits de l'intime I 94
21 Récit de l'intime II : Exister … choisir 102
22 Récits de l'intime III 112
23 Leçons de morale 119

24 Matrices, prêts à penser, modèles et méthodes … 123
25 Revue des deux mondes … 130
26 Traces 135
27 Traces (suite) 138
28 Traces (fin) 145
29 des années Bonheur ? 149
30 Exister 155
31 Centimètre (encore et toujours) 161
32 Démocratie ? République ? Tyrannie molle ? 168
33 Elie Wiesel 172
34 Chapelle ... 175
35 Sécurité … une des formes de l'abandon 179
36 Révolte … tourbillon 181
37 Élection de D Trump 183
38 Murs 188

1 De l'impossible surdité

Mais qu'est-ce qu'obéir et obéir à quoi ?

Car, comme par la désobéissance d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes.
ὥσπερ γὰρ διὰ τῆς παρακοῆς τοῦ ἑνὸς ἀνθρώπου ἁμαρτωλοὶ κατεστάθησαν οἱ πολλοί, οὕτως καὶ διὰ τῆς ὑπακοῆς τοῦ ἑνὸς δίκαιοι κατασταθήσονται οἱ πολλοί.
sicut enim per inoboedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi ita et per unius oboeditionem iusti constituentur multi Rom, 5, 19

On l'a écrit déjà, obéir c'est écouter : de *oboedire - prêter l'oreille à quelqu'un* - du grec ακουω et ακουη - *bruit, son, nouvelle*. Le bruit, le son, le verbe qu'ils soient musique ou parole, chant ou sermon, toujours vous adviennent sans qu'on y prenne nécessairement garde à l'origine ; s'imposent à vous, presque involontairement. Que je les écoute, les scrute pour les mieux percevoir ou que je me contente de les entendre paresseusement, toujours ils m'obligent comme un donné incontournable. Comme un commandement ? Est-ce d'ailleurs un hasard si ακουσιος signifie *contre son gré, involontaire* ou encore *qui contraint* ?

Une voix s'élève ; un souffle, une parole, peut-être simplement le vent s'insinuant dans les feuillages bruissant de mélopées, qu'importe. Je l'entends, ne puis que l'entendre. Je peux toujours s'il m'agrée, fermer les yeux et ne rien voir ; au reste ce serait même inutile tant nous affectons de ne voir que ce que nous voulons bien voir. Je puis me gaver de substances anesthésiantes pour ne rien sentir ; au reste n'est-ce pas ce que nous faisons d'ordinaire à longueur de trépidations en nous gavant d'imaginaires, de délices et de contraintes ? Mais jamais nous ne parvenons à nous boucher les oreilles au point de ne pas percevoir le bruit de fond du monde. Sans doute est-ce pour cela que nous le couvrons de ce brouhaha immense et continu que nous appelons civilisation : des bruits de la ville à cette musique dont nous saturons nos oreilles, des cris de haine aux cliquetis des armes. Cela se tente parfois, même sous la noble aspiration d'une méditation sereine mais en réalité se couper du monde nous est interdit et ne feignons d'y parvenir qu'en rajoutant du vacarme au tumulte. Mais la voix, le souffle, la parole demeure, qui ne s'éteint jamais, presque inaudible, présente pourtant.

Au commencement était le Verbe, dit Jean. Mais le Verbe est ειρω qui dit l'acte du lien, du nœud, de l'entrelacs bien avant celui de la parole prononcée et je rêve de lire combien ρεω avant de signifier *dire*, signale ce qui *coule, ruisselle, s'élance* ... Rembrandt avait vu juste de faire ainsi l'ange susurrer à l'oreille de Matthieu. Presque inaudible tant elle est couverte le plus souvent par le vacarme de nos affairements mondains. L'entendre c'est lui donner sa chance. L'isoler. S'isoler.

Il faut en tirer la leçon qui est double. Ne pas écouter est impossible qui revient en réalité à écouter autre chose. Ne pas obéir est impossible qui se réduit seulement à se soumettre à une autre voix. Être au monde c'est être traversé de part en part par l'écho ultime de l'être.

1.1 Trois courts récits qui n'en forment peut-être qu'un seul

> *Il n'est pas besoin d'une connaissance profonde pour découvrir la condition imparfaite des sciences de notre époque, car même la multitude, à l'extérieur des portes, peut, à partir du tapage et des cris, juger que tout ne va pas bien à l'intérieur. [...] La victoire n'est pas gagnée par les hommes en armes qui manient la pique et l'épée, mais par les trompettes, les tambours et les musiciens de l'armée.*
> *D Hume Traité de la nature humaine,* **Introduction**

Toute notre culture le dit et répète : que seraient notre histoire - nos histoires - sans ces bruits, fureur, cliquetis de nos armes, ou cris vengeurs ? au point que même les débats philosophiques y ressemblent ce que Hume ne s'est pas privé de souligner. Nos textes sacrés n'imaginent pas la création autrement que sous la forme soudaine de tonnerre et d'éclairs fendant l'obscurité et l'on ne saurait oublier ainsi le *Im Anfange schuf Gott Himmel und Erde* de Haydn qui conjugue sur le mot Lumière un fortissimo tonitruant. Le bruit est partout, qui nous accompagne et pénètre si bien que nous manquera toujours l'essentiel pour comprendre les Grecs, ignorant la musique qui fut la leur, qui pourtant accompagne tous leurs récits.

Les *sirènes* d'abord, bien sûr, telles qu'Homère nous les relate. Voici créatures au chant si sublime que nul l'entendant ne saurait résister, courant ainsi à sa perte. Ulysse le sachant, se fait attacher pour ne pas succomber. Nul récit ne dit mieux cette musique qui vous pénètre et à quoi l'on n'échappe pas. Mais cette musique est de mort, quand bien même elle serait le fait de femmes superbes, à la voix d'or ... Lyre, flûte et voix, font perdre aux hommes tout sens de l'orientation si bien que leurs bateaux échouant sur les récifs, ils se font dévorer par elles. Mais d'où viennent-elles

ces sirènes mi-femmes, mi-oiseaux incarnant jusqu'à la caricature la figure ambivalente de la femme - séductrice mais mortifère ?

On l'oublie souvent, où les récits commencent de s'enchevêtrer, elles étaient les compagnes de jeu de *Perséphone*. Est-ce pour avoir laissé Hadès l'emmener sans rien (pouvoir) faire ou au contraire pour les remercier d'avoir neuf jours durant secondé Déméter dans la recherche de sa fille, toujours est-il que les voici pourvues, tels des oiseaux libres, d'ailes, de plumes et de griffes sans pour autant perdre leurs visages de femmes et donc leurs voix ... *Filles de la Muse Calliope* (ou de Terpsichore) les voici prédestinées à la beauté, à servir la voix.

Second enchevêtrement, Calliope est également la mère d'Orphée qui est l'aède, poète musicien par excellence, prophète à ses heures. On le sait, il perdit son épouse, mordue par un serpent, et, inconsolable, partit la rechercher dans les Enfers. Grâce à son art, il réussit à endormir Cerbère le gardien de l'entrée des Enfers, puis émut Hadès lui-même qui, à condition de ne pas se retourner ni de parler à Eurydice, lui accorda la vie d'Eurydice. On sait ce qu'il advint ... Il demeura inconsolable. A sa mort, peut-être provoquée par les Bacchantes jalouses de le voir ainsi demeurer fidèle à son amour, Phoebus attacha au sol, par de tortueuses racines, toutes les Bacchantes présentes à la mort d'Orphée. et les racines grimpant, elles finirent métamorphosées en arbres.

Étrange configuration que celle de ces récits qui mêlent systématiquement la musique à la mort soit parce qu'elle la produit (les sirènes mais ce fut déjà le cas pour Panoptès tué par Hermès et sa musique) soit parce qu'elle est incapable de l'empêcher. Étonnante répétition du destin qui fait le salut se manquer à la dernière minute (Perséphone, vaincue par la ruse avait mangé sept pépins de grenade ; Orphée, par maladresse, mégarde se retourne)

Ce qui, à chaque fois, perd le héros, tient à la relation entretenue avec l'extérieur, tient à ce qui inexorablement pénètre son corps (bruit, nourriture) mais, faut-il le dire aussi ce qui le sauve. Orphée incarne à lui seul le pouvoir des muses dont il est le fils : c'est lui qui traduit au mieux les

bruits du monde, sa respiration. La légende veut que ce soit en se promenant et entendant les coups répétés sur l'enclume d'un forgeron que Pythagore saisit les rapports constants entre eux : d'un même tenant il révéla musique et arithmétique !

Sans doute est-elle ici, la leçon à tirer de ces récits enchevêtrés qui tissent la toile des origines : bien sûr il n'y est question que de rapt, de mort, de violence mais en même temps que de la puissance d'évitement que contient la musique. La rupture n'est sans doute pas aussi grande qu'on le crut d'entre bruit et musique et j'imagine assez bien que cette dernière ne soit jamais que le sens humain que nous n'avons jamais cessé de vouloir donner au bruit de fond du monde. L'écouter, c'est saisir les archaïques répétitions que suggère le tohu-bohu initial ; le surprendre c'est repérer le rythme même de la création où d'un mouvement qui ressemble à s'y méprendre à celui de la respiration, se scandent à six reprises les temps de la séparation qui donnent le *la* de la fondation du monde et se terminent tous par *et Dieu vit que c'était bon.*

Bruit et rythmes nous entourent, nous encerclent et sans doute nous disent - ruissellent vers nous. Comment ne pas les entendre ? Du vent qui chante d'entre les feuillages bruissant au tonnerre qui gronde ; parfois même, plus inquiétants des craquèlements de la terre quand elle se prend de trembler aux bourrasques des volcans ; mais plus près de nous, et parfois en nous, ces rythmes du corps, de la respiration au cœur haletant. Oui le monde chante : de la terre qui crisse à nos corps qui brament, nous ne faisons jamais que rajouter d'autres bruits, ceux de la ville, de nos affairements et, souvent, de nos vains bavardages.

L'a-t-on assez souligné ? Il n'est pas de rite, religieux, primitif ou mystique, qui ne s'accompagnât de musique. Elle est le champ du monde, le refrain de la création continuée. Et je gage que lorsqu'un Leibniz traqua les combinatoires de l'harmonie préétablie, ce dût bien être sur fond d'un choral de Bach qu'il y songea ...

Cette voix, surgie des entrailles de la terre, ce chant susurré du plus intime de mon être, comment ne pas l'entendre ?

Voici !

Dès lors que nous entreprenons de penser, méditer ou seulement songer, que nous nous enquérons de saisir quelque chose du monde, toujours nous nous mettons à l'écart ; fuyons tout ce qui ressemblerait à un parasite. Moïse, appelé, se détourne de son chemin et rejoint, en un coin reculé, lumière ardente du buisson et parole. Montaigne s'était retiré dans sa librairie et le chercheur contemporain dans son laboratoire. Y songe-t-on assez : on ne pense pas bien sur la place publique ! on n'y entend rien de trop entendre.

Les sciences modernes s'enorgueillissent d'avoir inventé outre l'expérience, l'expérimentation qui est, à l'écart d'une réalité trop mêlée, trop brouillonne, l'invention d'un réel où fût isolé cela même que l'on cherche à comprendre et observer. Elles ont tort ! elles ne font que reproduire l'antique geste, involontaire certes, de Thalès, la prudence du sage grec, la provocation de Diogène en son tonneau, ou le silence de l'ermite en sa caverne. Thalès nous l'avait pourtant fait comprendre : trop de lumière empêche de rien discerner. Il n'est de lueur qu'à l'ombre de l'obscurité. Il en va de même ici. Trop de bruit interdit de rien entendre : il n'est de musique que par la grâce du silence ou du soupir. Platon avait sans doute tort : méditer n'est pas sortir de la caverne. Mais y entrer.

Écouter le bruit de fond du monde impose le silence.

Je comprends soudain tout ce qui peut me surprendre - plus que me gêner - dans cette cohorte brownienne de citadins empressés de rejoindre son labeur, mais cloîtrée sous son casque d'ambiance. J'ai longtemps imaginé que ce fût là manière moderne de refuser le rapport à l'autre, trop présent en ces espaces confinés que la ville nous réserve. J'oubliais que *casque*, même étymologiquement, signifiait briser. En réalité ce n'est pas seulement d'avec l'autre qu'un mur ainsi s'érige. Mais d'avec le monde.

> *Josué entendit la voix du peuple, qui poussait des cris, et il dit à Moïse: Il y a un cri de guerre dans le camp.*
>
> *Moïse répondit: Ce n'est ni un cri de vainqueurs, ni un cri de vaincus; ce que j'entends, c'est la voix de gens qui chantent.*
>
> *Ex, 32,17*

Ne surtout pas voir ; ne surtout pas entendre ; ne pas vouloir comprendre ! Ceux-là, à proprement parler *désobéissent*. Cessent de vouloir écouter, en couvrant d'une voix bien plus tonitruante encore, le susurrement de l'être. Celui-là même de l'ange à nos oreilles. Que font-ils d'autre, ceux-là, sinon reproduire ce même geste d'impatience au pied du Sinaï ? Couvrir d'une autre voix, celle qu'ils ne voulurent pas entendre, ou s'impatientaient d'écouter. Regarder ailleurs ...

> *Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.*
>
> **Mt, 6, 6**

Je comprends mieux, alors, l'impératif du silence ; le florilège de l'écart. La parole, qu'elle soit de commandement ou de prière, jamais n'éclot de la foule ni n'émerge d'une place publique. Le silence est la chance offerte de la Parole. Oui, c'est bien de ceci qu'il s'agit : désobéir pour n'entendre plus cette voix qui appelle à l'être.

2 Entendre ? D'abord ne pas abandonner

> *Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.*
> *Mt, 26,39*
> *[...]*
> *Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite !*
> *26,42*

Derechef on peut saisir toute la mesure des premiers commandements et la tentation satanique qui vise toujours à parasiter la parole divine en la couvrant de la sienne propre. L'insistance surtout dans la prière du jardin des oliviers : que jamais d'avec la volonté du Père, rien ne vienne s'interposer. Et rien effectivement ne le peut - ce que les trois tentations dans le désert avaient pointé. Ce n'est qu'agonisant, presque inconscient, à demi-mort déjà, que le Christ, effrayé sans doute devant cette voie étroite que nul ne peut emprunter à la place d'un autre, assiégé par tous les relents de haine de la foule à ses pieds ...

Être abandonné, c'est cela d'abord, appeler et n'avoir pour toute réponse que ces cris, cette rumeur, ce bruit, ce chorus universel de proscription et de haine ...

Déméter, métamorphosée en vieille femme parcourut neuf jours durant le monde à la recherche de sa fille Perséphone avant d'apprendre qu'elle avait été ravie par Hadès. Celle qui était *mère de la terre* pouvait-elle abandonner sa fille ? Et d'ailleurs cette dernière pouvait-elle imaginer que sa mère ne fit pas tout pour la sortir de ce mauvais pas. Je devine Déméter hurlant, criant, appelant aux quatre vents. Elle nous apprend ce qu'est aimer : appeler. Elle nous dit ce que serait abandonner : ne plus appeler.

Eurydice, prématurément arrachée à la vie, pouvait-elle s'accommoder des Enfers sans espérer secrètement qu'un retour fût possible ? Orphée, le prince des aèdes, pouvait-il sans trahir ce qu'il chantait aux dieux eux-mêmes ne pas s'acharner à retrouver son épouse ? Lui aussi l'appelle mais nous suggère en même temps combien, sous l'appel, se joue de retour, d'arrière ; de tentative désespérée mais esquissée pourtant de conjurer le sort. Il y a derrière tout ceci une foi dans la réversibilité qui fascine. Les grecs n'ignoraient pourtant pas le cycle et redoutaient l'éternel retour du même.

Ensemble, ils nous le disent : être abandonné c'est ne même plus être appelé.

C'est que l'abandonné souvent se fait abandonneur. Déméter dans sa course folle néglige la terre

et menace les récoltes, forçant ainsi Zeus à intervenir. Le retour n'est plus vraiment possible : Hadès, rusé, a fait manger des pépins de grenade à Perséphone ; de même il imposera à Orphée deux conditions qu'il devine intenables : ne pas parler, lui, l'aède ? ne pas se retourner quand toute son action consistait dans ce retournement ? Il l'aura perdue définitivement et restera inconsolable ; Perséphone devra partager son temps entre l'Olympe et les Enfers. Elle invente le cycle des saisons et, périodiquement, délaisse la terre pour s'occuper des morts. Comme si l'abandon n'était que la face cachée de l'appel ou que l'un se fût toujours nourri de l'autre : les grecs ont toujours su que la vie avait partie liée avec la mort, que l'ordre n'était jamais que l'infime concession que le chaos faisait à la vie - ce que les ***sciences modernes*** font mine de redécouvrir. Je comprends mieux dans ces histoires-ci l'omniprésence de la mort.

Je le crois bien : notre chemin souvent se déroute. Parfois, oui, parce que quelque chose ou quelqu'un nous y appelle. Parfois seulement, ce qui est moins glorieux, par inadvertance, lâcheté ou simple habitude. Alors, oui, d'abandonnés que nous fûmes, projetés en ce monde saturé de bruits et de clameurs, à notre tour, nous nous éloignerons pour sacrifier à cette autonomie qui nous tenaille, ne cessant de payer lourdement le prix de ce retour impossible. Il nous fallait bien, à notre tour, nous dérouter, anxieux de trouver sur l'autre rive ce que nous avons désappris d'entendre. Je sais ce que cette course éperdue a d'erratique ; de nécessaire pourtant. Toujours. Nous courrons, impatients de nouveautés, ivres d'aventures : reste cette voix, ce chant, ce rythme que sais-je, qui nous pétrit et nous étreint.

A l'aube de tout commencement, cette prosodie si régulièrement scandée : je ne détesterais pas que mes rêves et mes craintes, mes espérances et désolations eussent l'intonation de la première palpitation perçue : le cœur d'une mère. Revenir sur ses pas, réécrire l'histoire, retrouver cette

croisée qui fut fatale, que l'on aurait pu éviter avec si peu de prudence. A l'instar d'Orphée qui le rata ou de Perséphone qui le réussit à moitié, qui n'en rêva ? Impossible ? je ne sais ! inutile, assurément. Cette voix inexorablement monte qui nous rappelle à nous-mêmes et finalement nous libère ... Réapprendre à l'écouter, simplement.

Les dieux ne courent pas seulement le monde où ravir et séduire les jeunes filles. Parfois, simplement, ils errent à l'affût d'une hospitalité qu'on leur refuse ... Parfois, les voici reçus par deux vieillards. De la (trop) charmante bluette que rapporte Ovide, je veux retenir non pas l'adorable couple de vieillards n'aspirant qu'à mourir ensemble et ne pas à souffrir de l'abandon de l'autre mais plutôt la prévenance de qui sut recevoir les voyageurs et ne rien en espérer que le plaisir de l'hôte.

J'y lis au plus précieux ce qu'écouter signifie : accueillir.

Que celui qui a des oreilles entende ... Est-il encore des oreilles non épuisées par le vacarme, prêtes à entendre cette voix qui s'élance, cette parole qui bruisse, ce chant qui noue et veille ?

3 Semer, récolter : répondre

Il faudrait pouvoir citer tout le ***chapitre 4 de Marc***, consacré à l'enseignement du Christ sous la forme de parabole. Le verbe ακουω y figure treize fois et l'ensemble du chapitre est ponctué par *Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !* que l'on retrouvera dans l'Apocalypse (Ap, 3, 6) L'intérêt de ce passage ne tient pas uniquement à la parabole du semeur - une des plus célèbres et la plus commentée des Évangiles - mais à la grille de lecture qu'il offre de la parabole.

> *Il leur dit : C'est à vous qu'a été donné le mystère du royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors tout se passe en paraboles,*
> *afin qu'en voyant ils voient et n'aperçoivent point, et qu'en entendant ils entendent et ne comprennent point, de peur qu'ils ne se convertissent, et que les péchés ne leur soient pardonnés.*
> *4, 11-12*

On pourra s'interroger sur la dimension rhétorique de la parabole, présente à peine cinq fois dans les textes vétérotestamentaires mais plus de ***quarante fois*** dans les Évangiles ; n'y voir qu'une simple figure de style ou bien encore une manière de ne pas nommer Dieu ; ou bien encore une manière de se prémunir, par avance, des colères de la foule (***1***). Mais il y va de bien autre chose qui demeure une sorte de dépôt de significations par couches successives. Où se joue cette logique du prisme que nous cherchions. A la surface, une histoire ; en profondeur une vérité cachée : entre les deux, un florilège d'interprétations de la plus triviale ***au mysticisme le plus accompli***. Comme s'il ne suffisait pas d'entendre pour comprendre ou que la clé ne fût point dans le texte mais dans l'âme de qui l'entend.

Je gage que c'est la parabole du semeur qui en donne la clé en distinguant les quatre manières qu'a la semence de lever - ou non - qui correspondent à quatre manière d'entendre l'appel.

Premier indice de ce que nous suggérions : à défaut d'être un dialogue entre égaux, la relation homme/dieu, ce que sous-tend le diptyque commandement/obéissance, en se révélant être une boucle parole<->prière, érigent bien l'homme en un véritable interlocuteur qui, en tout cas, ne se réduit pas à n'être qu'un récepteur ou un exécutant servile. Tout en réalité dépend de lui : à lui de dévoiler les différentes strates. La vérité qui lui est offerte est bien un dévoilement dont il est acteur autant que destinataire. Quatre chemins ; quatre oreilles ; quatre degrés de l'âme qui vont de la surdité absolue à la communion parfaite. Voici schéma connu qui n'est pas seulement le propre des lectures gnostiques ; que l'on retrouve déjà dans la théorie platonicienne de la ligne.

Cette logique du prisme, qui me semble être la caractéristique du point où se rejoignent les trois lignes, est évidemment celle de la profondeur ou plus exactement du volume : celle où pesanteur

et grâce en un jeu continu non de compensation mais de rétroaction confèrent son socle à la moralité. N'y aurait-il que solidarité et réciprocité que la morale se résumerait à un corps de préceptes à observer mais parce que, ici, la signification est, non pas cachée, mais latente, qu'il ne dépend que du récipiendaire de la pouvoir dévoiler et faire fructifier, la boucle pesanteur<->grâce demeure le meilleur garant d'une écoute qui ne saurait se fonder que sur le vouloir libre.

3.1 Premier moment

> *Comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin : les oiseaux vinrent, et la mangèrent. (...)*
> *Les uns sont le long du chemin, où la parole est semée ; quand ils l'ont entendue, aussitôt Satan vient et enlève la parole qui a été semée en eux.*

Cette première graine, par accident ou *négligence*, tombe mais ne pénètre pas la terre. Ce premier temps, qui est celui de l'inadvertance, de la superficialité pure est donc en même temps celui de la surdité. Ceux-là entendent mais n'écoutent pas : il n'est pas d'oreille prête à accueillir la parole. Ils ne la reconnaissent tout simplement pas. Moment assurément de la passivité pure comme si entendre relevait seulement d'une perception d'une impression : Un rien vient la perturber - mais ici il s'agit de Satan - ou des oiseaux - de ce qui vole ou est volage. Voici le bruit de fond, mêlé au bruit du monde.

3.2 Second moment

> *Une autre partie tomba dans un endroit pierreux, où elle n'avait pas beaucoup de terre ; elle leva aussitôt, parce qu'elle ne trouva pas un sol profond ; mais, quand le soleil parut, elle fut brûlée et sécha, faute de racines. (...)*
> *Les autres, pareillement, reçoivent la semence dans les endroits pierreux ; quand ils entendent la parole, ils la reçoivent d'abord avec joie ; mais ils n'ont pas de racine en eux-mêmes, ils manquent de persistance, et, dès que survient une tribulation ou une persécution à cause de la parole, ils y trouvent une occasion de chute.*

Ce moment est celui, assurément, de l'*illusion*. La semence semble prendre mais si peu longtemps faute de trouver terrain propice. Ici c'est le soleil qui consume la pousse qui ne résiste pas. Manquent les racines : pour entendre, encore fallait-il de la volonté. Ceux-là reçoivent mais ne savent que faire de cette parole qui, au regard des préoccupations du monde, semble de si peu d'utilité ... Dès lors ce qui devait être appui, secours, s'inverse pour devenir catastrophe : c'est le moment du *parasitage* ou de ce que Pascal nommera *divertissement*. C'est en tout cas le moment de la négligence au sens où elle est délitement, le contraire de la religion au sens de recueillement. Ceux-ci ne sont pas endurants et manquent de courage.

3.3 Troisième moment

> *Une autre partie tomba parmi les épines : les épines montèrent, et l'étouffèrent, et elle ne donna point de fruit.*
> *(...)*
> *D'autres reçoivent la semence parmi les épines ; ce sont ceux qui entendent la parole, mais en qui les soucis du siècle, la séduction des richesses et l'invasion des autres convoitises, étouffent la parole, et la rendent infructueuse.*

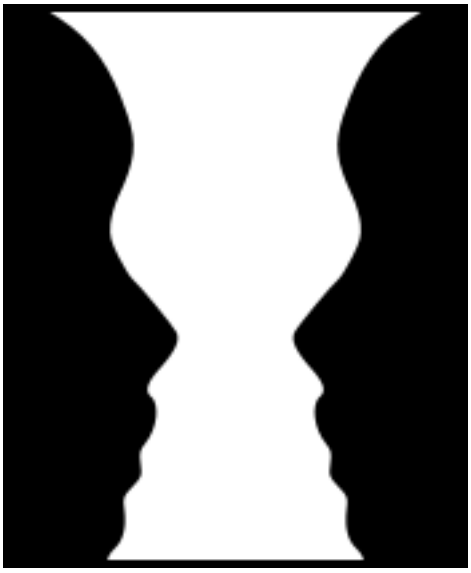
C'est le moment de la *présomption* - ou de l'orgueil. Le siècle passe toujours devant et la parole y est peut-être un souci mais seulement subsidiaire, après tous les autres ... Ceux-ci entendent mais n'en font rien. La parole ne résonne pas en eux - ou si peu. Ceux-ci portent ce casque que nous évoquions et couvrent la parole par le vacarme du monde. Trop fragiles ou trop paresseux, ils s'abandonnent aux délices du siècle. Ce sont peut-être les plus défaillants des trois : ils ont entendu, ont reçu mais n'en ont rien fait ou reportent toujours à plus tard le moment de le faire. Eux se détournent, après avoir reçu ; manquent de confiance en la Parole - ce qui est une autre manière de ne pas croire - voilent ce qui a été dévoilé et, sans doute n'entendent-ils que pour recevoir et se dépitent de n'en recevoir jamais assez.

3.4 Quatrième moment

> *Une autre partie tomba dans la bonne terre : elle donna du fruit qui montait et croissait, et elle rapporta trente, soixante, et cent pour un.*
> *(...)*
> *D'autres reçoivent la semence dans la bonne terre ; ce sont ceux qui entendent la parole, la reçoivent, et portent du fruit, trente, soixante, et cent pour un.*
>
> *Ceux-ci entendent et reçoivent. Intéressant de repérer que si Marc utilise recevoir - παραδέχονται - en revanche Matthieu (13,23) en revanche utilise le verbe συνιημι.*

Entre les deux, l'action : συνιημι signifie *rapprocher par la pensée, faire attention à, écouter ; s'entendre* ; *s'accorder.* Avec préfixe sun qui indique l'union mais le verbe ιημι signifie mouvoir en avant, envoyer,, se porter de désir vers, - ιτος c'est ce que l'on invoque avec le cri. *On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif*, dit l'adage, il s'agit un peu de ceci. Pour que la parole porte des fruits, encore faut-il préalablement qu'il y ait volonté (désir ?) de la part de celui à qui elle est adressée. Obéir, alors, désigne bien, aux antipodes d'une soumission servile, un acte d'adhésion, un accord à nouer, une démarche à poursuivre sans cesse. Obéir, tel Moïse, revient à se détourner, à aller quérir la Parole et la semer en soi, en son cœur, comme l'indiquent à plusieurs reprises les textes. Cœur, pour âme, s'entend. καρδια, le dit assez bien en grec, *siège des passions et des facultés de l'âme.* Au même titre que la terre, l'âme se prépare, s'apprête et c'est dans cet apprêt que réside l'écoute. Que Moïse fût bègue, eût *la bouche et la langue embarrassées* (Ex, 4, 11) non seulement n'a pas d'importance mais illustre au contraire au mieux combien la réponse à l'appel, l'obéissance ou l'écoute, pour être fructueuses, impliquent effort, volonté, engagement intime.

3.5 Écouter c'est s'apprêter, c'est déjà agir



Que les trois premières phases désignent les trois manières différentes d'être un mauvais chrétien, c'est bien ainsi que l'Église l'interprétera. Elles soulignent pourtant d'abord trois modalités de la surdité qui en réalité désignent trois degrés de la passivité. Au fond, voici détaillé ce que dira plus tard la *Gestalttheorie* : la perception est tout sauf cette modalité passive et immédiate par quoi on serait impressionné par un donné de l'extérieur, ne saurait être cette pointe acérée venant s'incruster et inscrire dans la cire molle que serait notre sensibilité. Pour qu'elle soit reçue, la perception est toujours/déjà codée, structurée. par le sujet selon le contexte où se présente l'objet perçu.

Voici en tout cas manière de proclamer que la Parole à la fois s'adresse à tout le monde et pourtant n'engagera jamais que quelques uns ; qu'elle se présente de manière imagée ou non en sorte que chacun en puisse retirer son miel, s'il le veut ; qu'elle est donc un parcours, un chemin - une méthode.

- Où la grâce ? qu'elle s'adresse à tout le monde !
- Où la pesanteur ? que toujours je sois tenté de m'en écarter, affairé que je demeure en des préoccupations que tout m'invite à croire plus importantes, plus immédiatement importantes en tout cas.
- Où la boucle d'entre les deux ? Dans ce que le mouvement qui vient vers moi, qui s'adresse à moi, jamais ne suffise ; qu'il me faille me retourner ou au moins me détourner, quitter les voies larges et évidentes, emprunter la *porte étroite* ... A moi de m'extirper, de m'exhausser. A moi de me donner les oreilles pour entendre

Nous sommes loin pourtant de la mécanique ordinaire des procédures ésotériques où se nicherait, sous l'apparence anodine des textes, un sens caché qui fût réservé aux initiés et révélerait, pourquoi pas, une signification exactement inverse à celle proclamée devant le tout venant.

> *Il leur dit encore : Prenez garde à ce que vous entendez. On vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis, et on y ajoutera pour vous.*
> *Car on donnera à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a.*
> *24 25.*
> *Car le cœur de ce peuple est devenu insensible ; Ils ont endurci leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, De peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, Qu'ils ne comprennent de leur cœur, Qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse.(Mt, 13, 15)*

Il y aurait bien pourtant ce verset troublant qui laisserait à penser que la vérité fût cachée pour le plus grand nombre, d'autant plus étonnant que chez Matthieu notamment le verset précède de peu la référence aux choses cachées : *Je publierai des choses cachées depuis la création du monde (35)* puis cet autre évoquant qu'on ôterait à celui qui n'a pas le peu qu'il posséderait

Mais à y bien regarder, si fermeture il y a, si mystère subsiste ce n'est jamais le fait de l'émetteur mais bien du récepteur : cœur insensible, oreilles endurcis, yeux fermés, par *peur*. Car c'est le récipiendaire qui possède les clés puisque de toute manière la voix se sera élevée. La terre doit être préparée pour recevoir la semence ...

Cette parole est une ***adresse*** au sens exact du terme tel qu'en son temps M Serres l'avait explicité : on y trouve, à la fois, la direction donc le mouvement, le pouvoir et la loi. Ce lieu, où l'on réside, où donc l'on est repérable et assignable, qui à la fois vous définit et vous enferme, demeurait le fait du prince et de la loi. Nulle politique qui ne s'appuie sur des conflits de territoires, nulle législation qui ne se promette de défendre la propriété ... Mais voici précisément quelque chose de nouveau, d'insolite en tout cas à l'orée de notre ère, à quoi nous avons bien été contraints de nous habituer depuis, mais qui bouleverse alors le rapport au monde tel qu'il s'inscrivait alors mais donc aussi le rapport au pouvoir et à l'autorité. Cette parole s'adresse à tout le monde, quelque soit la terre d'où il est issu ; cette parole vient de nulle part ou, plus précisément, de partout. Nos outils modernes de communication ne renvoient plus à un lieu, mais à un nom, à une personne ...

L'appel, de même.

3.6 Petit retour à nos trois récits ...

Que ce soit Déméter partie négocier avec Hadès le retour de sa fille Perséphone dans le monde des vivants ou Orphée parti séduire le même Hadès de sa lyre pour obtenir celui de sa femme Eurydice, que ce soit enfin les sirènes, êtres hybrides jouant continuellement de la séduction et de la mort, tous repassent le Léthé - ce fleuve qui sépare le monde des vivants des Enfers dont l'accès est en outre gardé par Cerbère. Les récits attestent qu'après de longs siècles passés en enfer pour expier leurs fautes, certaines âmes obtenaient la faveur d'une nouvelle vie : elles s'immergeaient ainsi dans les eaux du Léthé qu'elles buvaient perdant ainsi tout souvenir de leur vie antérieure. D'où son nom de *fleuve de l'oubli*.

Heidegger avait fait, on le sait, de la traduction de ἀλήθεια par vérité, un des signes de l'oubli de l'être, la réduisant à n'être qu'une modalité du jugement : la traduire par dé-voilement revient à la fois à en faire un événement ontologique, plutôt qu'un simple acte cognitif, mais surtout un processus par lequel l'homme se place en face du déploiement de l'être - un être lui-même toujours en mouvement. Dès lors, ἀλήθεια allait prendre un sens voisin d'apocalypse - révélation, passage du caché au non-caché.

3.7 De l'oubli à la gloire en passant par la vérité ...

On pourrait évidemment aussi y soupçonner, plus simplement cette gloire, réservée au petit nombre de ceux qui, de retour des Enfers, n'en ont pourtant pas perdu la mémoire, gloire que portent les aèdes dont le plus réputé d'entre eux - Homère : le terme dans sa construction ne dit effectivement pas autre chose que la négation de l'oubli (3) Voici vérité fabriquée par les puissants de la Cité, pour le peuple, voici discours officiel qui distribue la réputation et donc la gloire Sans être totalement convaincu par l'idée que la vérité - philosophique et scientifique - fût une conquête de haute lutte - et d'ailleurs toujours provisoire - contre cette gloire somme toute littéraire, il faut néanmoins reconnaître que seules trois voix - détentrices de vérité- faisaient autorité dans la Grèce

antique : l'aède, le devin, le roi de justice. Cette vérité, qu'ils dispensaient, dont ils étaient à la fois porteurs et publicistes, se trouvait exactement à la croisée du rituel religieux, du droit et de l'astrologie ... Jamais très éloignée de la magie, encore moins de l'imprécation, cette vérité est un discours de puissant pour le peuple, un lien sans doute plus social et politique que cognitif - ce qu'on appelait au XIXe une idéologie ; ce que la modernité nomme *communication*. Voici en tout cas discours qui part du bas pour s'élever dans les cieux ; voici discours de communication. Voici discours qui *sort* de l'espace de la Cité, pour conquérir le monde et l'envahir de sa musique tonitruante.

A l'opposé exact, cette parole *venue d'en haut* : qu'elle soit le fait d'une transcendance désigne assez bien qu'elle s'impose à tous et s'oppose presque terme à terme à cette *gloria mundi* que sécrètent les structures sociales de communication. La rapprocher de la vérité philosophique me semble délicat : ces deux vérités se sont tellement contrebattues ! Ce qui les identifie néanmoins tient à ce qu'elles eurent toutes deux à se justifier dans les prétoires, qu'elles se heurtèrent toujours à la parole dominante ; qu'elles bouleversent et dérangent presque systématiquement la représentation du monde que les maîtres de vérité se sont donnée et ont construite pour le peuple.

verum index sui et falsi **Spinoza**

Ce qui les rapproche, indéniablement, en dépit de toutes les controverses, tient au moins en ceci que la vérité s'impose d'elle-même, porte en elle sa propre marque qui doit permettre de la reconnaître ; mais pour autant qu'elle doive se vérifier et prouver, qu'elle est l'objet d'un véritable travail tant dans sa production que dans sa réception - la terre, ici comme là, doit être préparée pour recevoir la semence. Le monothéisme invente une vérité qui s'impose, qui, loin d'être au service de la gloire des puissants, au contraire les fustige, loin de mettre en scène par un jeu de guerres et de sacrifices une gloire mondaine, en appelle plutôt à l'écoute et à la prière , loin de se mettre au service du monde, exige au contraire que ce soit ce dernier qui se mette à son service.

Elle n'est plus une histoire qui se raconte et flatte la renommée des héros pour devenir une voie que l'on emprunte, une voix que l'on écoute et se veut un chemin de sagesse *ad majorem gloriam dei*. Bien sûr, la polémique ne sera jamais éteinte d'entre ceux qui voient dans ce monothéisme le ferment assuré de tous les totalitarismes et ceux au contraire qui y considèrent plutôt son antidote. Que l'idée d'une vérité transcendante prête le flanc à tous les dogmatismes - et donc aussi toutes les terreurs - ne fait aucun doute : l'histoire se sera bien chargée de confirmer ; néanmoins, si l'on envisage le contenu même de cette Parole révélée et transmise et en premier chef l'interdit initial de la violence comme pendant de la proscription de toute idolâtrie, on est fondé à penser, en tout

cas, que cette Parole porte en son sein son propre antidote ... Sans nul doute est-ce plutôt le rapport - dogmatique et bientôt fanatique - que l'on nourrit avec cette vérité qui est source de dangers plutôt que cette vérité elle-même et l'on sera toujours bien avisé de considérer que les sacrifices, guerres et morts qu'elle aura encouragés resteront à jamais la marque des concessions faites à la gloire du monde, dont le prix n'aura cessé, au fil de l'histoire, de s'alourdir.

> *Car ce n'est pas seulement l'intérêt qui fait s'entre-tuer les hommes. C'est aussi le dogmatisme. Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison*
> **F Jacob**

C'est ici, incontestablement que vérité révélée et vérité scientifique se rejoignent en dépit des apparences : ce n'est pas le savoir en lui-même qui est mortifère mais le rapport que l'on entretient avec lui. Que la certitude où se trouvent les scientifiques de l'impossibilité d'accéder jamais à une vérité globale et intangible les protège - mais beaucoup moins les techniciens et encore moins les technocrates - de toute dérive totalitaire est incontestable : la méthode même qui y préside les en protège. Que, parallèlement, il ne suffise pas d'entendre la parole pour la comprendre et qu'il y ait, du côté du récipiendaire, un véritable travail à mener sur lui-même - ce que suggère la parabole du semeur - devrait, en tout cas aurait dû, prémunir la foi de toute dérive : comment être jamais certain d'avoir compris cette Parole comme il se devait ?

Alors, oui, une histoire de vérité, qui se reconnaît à ceci qu'elle ne laisse jamais indemne.

3.8 De la prière

Ainsi, récolter revient à répondre ; à prier. La prière se veut, avec l'observance des commandements, la réponse faite à la parole donnée. La preuve donnée que la parabole du semeur fut comprise, le signe que la semence aura germé en un terrain fécond.

Curieux terme que celui-ci. Savons-nous toujours que nous n'utilisons pas le même terme que les latins pour ce faire, qui, eux, privilégiaient *oro*, parler - venant de *os* signifiant la bouche, l'organe de la parole et donc l'entrée, d'où *l'orée* - alors que prière qui signifie d'abord demande dérive de *precor* - supplier, demander, souhaiter, d'où imprécation mais aussi précaire.

Entre les deux, un monde ! D'entre qui quémande et qui rend grâce.

Incontestablement, la prière est manière de reconnaître sa propre fragilité - *précarité* - que ce que l'on est ou possède n'est que sous l'aune d'une mansuétude ou de la complaisance et a effectivement tout du passager et du fragile. Mais elle est en même temps signe de l'authenticité de qui prie, de la sincérité de sa foi, de la puissance de sa ferveur. Un révélateur, en somme, d'où la parabole de la lampe.

> *Quiconque aura honte de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges. (Marc,8, 38)*

Encore faut-il ajouter que tout y est invite dans le passage même qui explicite la parabole du semeur. Mais sera donné à celui qui n'a pas honte, qui ne renie pas, aux autres, on l'a vu, tout sera ôté... D'où la parabole du talent.

Mais elle est d'abord origine, source en même temps que relation. Il n'est pas difficile d'en retracer la fonction sans même faire appel aux canons de la psychanalyse. Elle est l'organe de transmission par excellence, à la frontière de l'intérieur et de l'extérieur. Il n'y a, dès lors pas à s'étonner que la prière soit, par excellence, un acte autant intime que social : frontière du milieu intérieur et du milieu extérieur, portique par où tout ce qui fait la vie circule, entre et sort, la bouche est la dénégation même de toute semi-conduction. Bien plus, parce qu'elle couvre autant la dimension intellectuelle, spirituelle que physique, elle se présente comme le signe de la pesanteur la plus tenace ou au contraire de la grâce la plus céleste : tentation, vénération, concupiscence ou adoration, serment et parjure ... s'y disputent la primeur. En réalité, parce que canal même où transite ce qui se communique, s'échange et se partage, elle peut indifféremment être le symbole de la traduction ou le signe de la trahison. Pourtant, la prière n'apparaît pas autant dans les textes qu'on pourrait l'imaginer (4) beaucoup moins en tout cas que le mot bouche - στομα, bouche comme organe de la parole comme de l'alimentation ; par extension tout orifice, entrée ou ouverture.

> *Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre, puis est jeté dans les lieux secrets ?*
> *Mais ce qui sort de la bouche vient du coeur, et c'est ce qui souille l'homme.*
> *Car c'est du coeur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les calomnies.*
> *Voilà les choses qui souillent l'homme ; mais manger sans s'être lavé les mains, cela ne souille point l'homme. Mt, 15, 18-20*

Où l'on retrouve quelque chose de l'ordre de la semi-conduction : l'aller ne vaut effectivement pas le retour ; seul ce qui sort, parce que venant du plus intime de l'homme est susceptible de perdre et de souiller, jamais ce qui entre. D'où la recommandation de la discrétion dans la prière, d'où le refus du serment... La bouche, ainsi, occupe exactement la même place que cette porte dessinée lors de la fondation de Rome et pour qui, lors du traçage du pomerium, Romulus souleva sa charrue - la ligne symbolique du rempart étant sacrée et ne pouvant donc être franchie.

Cette porte - est-ce un hasard ? - se nomme *Mundus* et s'y tient, qui la garde, ou bien Hermès qui forme avec Hestia un ***couple indissociable***, ou bien Janus, le dieu biface, maître du temps, qui contrôle en tout cas qui entre, qui sort. Dieu gémellaire dont le temple conservait les portes fermées en temps de paix pour ne les ouvrir qu'en temps de guerre, protecteur de l'espace sacré de la cité, il est révélateur au plus haut point de cette béance qui n'est favorable que pour ce qui entre ; toujours néfaste dès lors qu'on en voudrait s'échapper. Où l'espace politique rejoint le religieux. En tout cas le consacre. Rome ouverte ? oui en temps de guerre. Mais Rome est un espace attrape-tout : fondée de rien, ou de presque rien, elle n'existe que de ce et ceux qu'elle laisse pénétrer - qui que tu sois, entre, tu sers Romain - et manque toujours de se déliter de ce qu'elle laisse échapper. Sans surprise, son histoire peut débuter lorsqu'est châtié celui-là même qui tenta d'en transgresser la loi - Rémus qui franchit, par provocation le sillon. Rome est un empire de se nourrir de tout et de ne surtout rien laisser s'échapper ; d'incruster dans la pierre tout ce qui la peut enrichir aux antipodes exacts d'un Platon qui ne voyait le salut et le savoir que dans la fuite, dans la sortie ...

Dumézil, on le sait, l'érigera en l'une des trois fonctions structurant selon lui toutes les sociétés partageant le même fond indo-européen, qui en aurait en tout cas déterminé l'imaginaire ? *Orare* renvoie ainsi à la fonction du sacré mais aussi de la souveraineté. De là, toute théocratie... Où, encore, la prière se place aux confins de l'intime et du public comme une sorte de filtre ou de passeur. Ce sera finalement tout le problème de la *Cité de Dieu* d'Augustin : faut-il faire entrer la Cité de Dieu dans la Cité des hommes, ou au contraire exhausser celle-ci ? Selon les interprétations, on y verra plutôt une philosophie de l'histoire ou au contraire une politique. Il est vrai que la chrétienté, et ce d'autant plus qu'elle est assise sur un projet universel, n'aura pu échapper à la question du politique qui n'est autre que celle du *que faire ?* Comment ajuster son existence à l'ordre du monde dès lors que l'on se sent mû d'une ferveur spirituelle ?

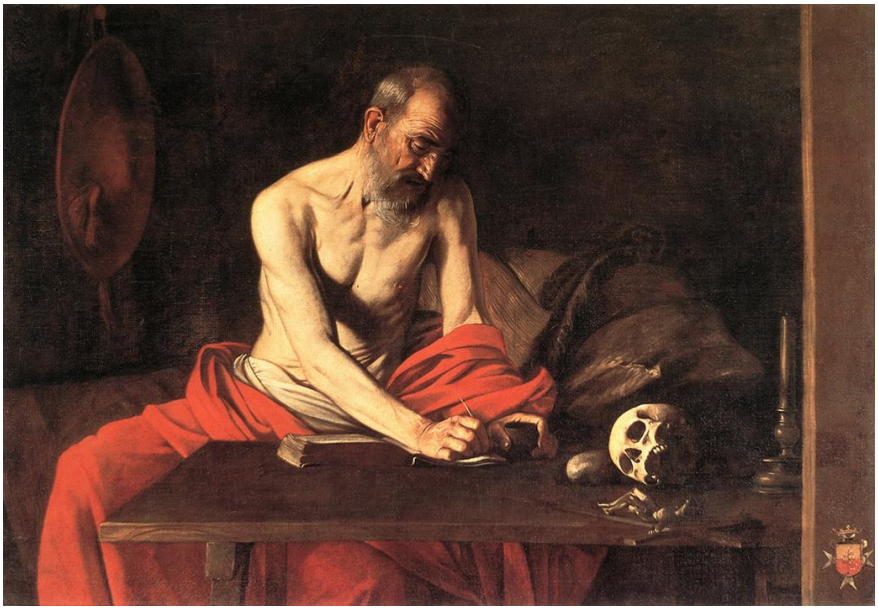
> *Gardez-vous bien d'aimer le monde, et ce qui est dans le monde (nolite diligere mundum). Si quelqu'un vient à aimer le monde, l'amour du Père n'est plus en lui, car tout ce qui est dans le monde : convoitise de la chair, convoitise des yeux et forfanterie de cette vie: tout cela ne vient pas du Père, mais du monde. Et le monde passe avec sa convoitise, alors que celui qui fait le bon vouloir de Dieu demeure définitivement.*
> *1Jn.2, 15-17*

Le *Rendez à César ce qui appartient à César* mais également les moments 2 et 3 de la parabole du semeur suggèrent plutôt une franche circonspection à l'endroit du siècle, un refus de s'en mêler, un quant-à-soi définitif. De manière assez radicale - et en réalité impraticable - qui incita les premières communautés chrétiennes à vivre à l'écart du monde dans l'attente du Jugement, les textes représentent le monde - et pas seulement la cité - comme un lieu dangereux, comme une tentation continue mettant l'âme à l'épreuve et où elle manque toujours de succomber. Ici, encore, tout mouvement de sortie est perçu négativement, non pas comme inéluctablement pervers mais en tout cas comme hautement dangereux. Tout se passe comme si les deux Cités coïncideraient assurément aux temps du Jugement mais qu'il fût vain de l'espérer auparavant ou de tenter quoique ce soit pour y parvenir. Il n'est pas anodin que la seule colère manifeste dans les textes concerne les marchands du Temple : *ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic* (Jn, 2, 16) est une autre manière de proclamer le caractère sacré du Temple mais aussi le risque toujours élevé de la contamination. Le Temple ici peut être entendu également comme une métaphore de l'âme,

qui se doit, au plus profond, d'être protégée. A l'orée, à la frontière, où se jouxtent le dedans et le dehors : Janus, qui par son ambivalence, est à la fois transmetteur et risque de contamination.

A ce titre la prière, qui est la parole humaine qui s'élève est le révélateur de l'humain. C'est que la prière est semence, ou, plus exactement, le second temps de la semence. De ***semino***, d'où nous avons tiré séminal qui a supplanté *sero*. La semence, quant à elle, vient de *semen* - même sens, mais aussi origine, race, principe, source, tiré précisément de sero qui signifie d'abord entrelacer, joindre, unir avant de désigner *planter, semer* voire même *engendrer*.

Voici ! le cercle se referme : *sero* dérive de ειρω qui à la fois signifie nouer, attacher en même temps que dire, proclamer, annoncer d'où le latin tirera verbum - mais nous aussi ironie ...



Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum

La parabole, finalement, n'en était pas tout à fait une : qui sème, en réalité parle et se lie à son interlocuteur. Et Jérôme n'avait pas tort de traduire le Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος, καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν θεόν, καὶ θεὸς ἦν ὁ λόγος. du *Prologue de Jean*, par *in principio erat Verbum et*

car oui, *Verbum* et λόγος disent ce lien, l'acte de la main qui recueille et rassemble, disent combien il ne saurait être de dialogue sans reconnaissance de chacun des interlocuteurs. Mais en même temps, ce très léger écart d'avec le monde, cette morale des profondeurs qui fait l'écoute et la prières tenter de répondre ... au creux du silence. Ce très léger écart, qu'on nomme ironie, tenant à cet effort pris sur soi de n'être jamais la dupe ni de soi-même ni de ses certitudes. Et laisser se jouer cette oscillation indispensable d'entre ce qui se recueille et qui se disperse.

3.9 Semer ... puis répondre : un chemin donc une méthode

Ce qui, précisément, avait déjà commencé ... avec le monothéisme et fut amplifié avec le christianisme. Que je veux ici retenir plutôt que ce binôme commander <->obéir plutôt trompeur

en ce qu'il suggèrerait soumission passive ; plutôt que cette ontologie du commandement qui serait la vérité ultime de l'être. Oui, retenir cette correspondance, *à l'impératif* précisément, entre commandement et prière ; ce qui se présente comme un recueillement - dans tous les sens du terme - où le récipiendaire tient les clés : ce chemin en écart face à la *gloire du monde*, quoique constamment tenté par elle mais dans le monde nonobstant - comment faire autrement ? Mais, et surtout, cette correspondance qui nous engage tous.

> *La vérité naît, un peu et parfois, des colloques, des rencontres, du débat, dont dépendent au contraire plus souvent la puissance et la gloire. La nouveauté naît rarement de la communication en général, qui tend de toutes parts à la vitrification monotone. Proportionnelle à la rareté, l'information, au contraire, la vraie, timide et cachée, apparaît plus fréquemment aux solitaires et aux silencieux. La différence jaillit des singularités; mais celles-ci disparaîtraient sans toile de fond, globale, unique et transparente. Peu de gloire favorise un peu la vérité, mais beaucoup la dissout en totalité.*
>
> *Serres, Hominescence,* **p 219**

D'être au monde, *pesanteur*, avec la sempiternelle contrainte de n'être pas parasité par le bruit de fond - autre terme de la tentation - mais en même temps de ne s'y sentir jamais résumé, *grâce*, appelés que nous nous sentons vers d'autres cieux ; mais surtout de devoir sans cesse négocier cet écart, souhaitable, avec une présence, nécessaire, fait de la moralité, tel Janus, un impératif ambivalent signifiant à la fois faiblesse et puissance. Souligne ainsi - ce qui fut notre hypothèse - qu'au fondement de toute morale, la valeur de toutes les valeurs, le principe structurant, tient bien moins en une valeur princeps qu'en cette boucle de rétroaction entre pesanteur et grâce : une boucle qui, loin d'être une réponse toute faite, érige la moralité en une question sans cesse posée et reposée, un état d'esprit ou, si l'on préfère, une méthode c'est-à-dire un chemin ; une boucle qui, sempiternellement viendrait compenser ce que notre existence pourrait avoir d'engluement ; ce que nos aspirations pourraient comporter d'irénisme. ***Maître Eckart*** avait souligné combien notre présence au monde était indispensable ne serait-ce que pour percevoir et supporter la lumière sans négliger pour autant ce qu'elle pouvait comporter de périlleux : nous y voici ! M Serres ne dit pas autre chose : la contrainte que suppose toute vérité de se confronter au tribunal de la preuve, certes, mais aussi aux délices de la gloire du monde ; mais encore à l'impératif du doute qui interdit - ou le devrait - toute tentation à l'empire. La tentation dans le désert l'avait déjà suggéré : même le divin se dut aguerrir aux turpitudes du monde ; résister à l'acide du doute ...

Je ne déteste pas que le terme utilisé lors de l'épisode des marchands du Temple soit maison de *trafic* : en français comme en grec - ἐμπορος - avant de désigner le commerce ou même des

manœuvres frauduleuses, *trafic* désigne la circulation, le voyage, le passager bref le réseau, la relation, la communication. Sous la morale, un itinéraire, un voyage, une incessante oscillation qui fait le sel de la réponse, de l'obéissance, de la prière puisqu'après tout, elles reviennent au même.

Alors aller jusqu'au terme de l'hypothèse de Nietzsche reprise par Agamben selon quoi en réalité, derrière la volonté, il n'y aurait que le commandement ; mais comprendre par là que ce qui est requis, sous le commandement, l'obéissance à quoi ils appellent ensemble, n'est autre que la mise en marche d'une volonté qui incite à passer de la puissance à l'acte.

Ce qui donne tout son prix au *Je suis le chemin, la vérité et la vie* (Jn 14, 6)

4 Miroirs ... ou fenêtre ?

J'aurais eu moi aussi mon côté de Germantes et mon côté de Combray, je l'ai compris, un jour, presque par hasard en me promenant à Strasbourg sur les lieux de mon enfance ....

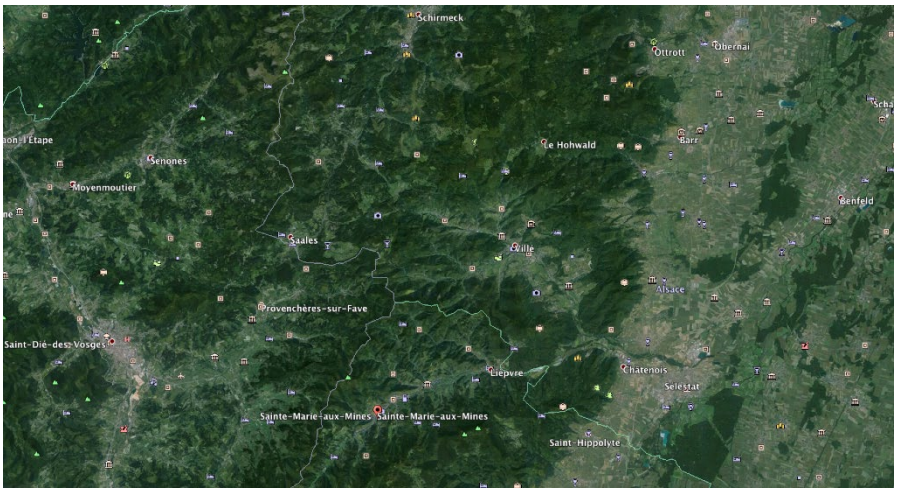
Strasbourg, pétrie d'histoire, mais ville étrange en ceci au moins qu'elle crie en chaque quartier, son parcours brinquebalant ... La ville allemande y toise fièrement la ville française sans même compter les vertiges médiévaux ; les temples protestants quant à eux le disputent aux églises quand ils ne se partagent pas le même espace ; sans compter la frontière, presque effacée désormais au point qu'on la passe presque par inadvertance même si le fleuve s'obstine à la marquer encore. Mais ces griffures sont celles du temps si évidentes qu'on ne s'en aperçoit qu'une fois ces lieux quittés.

Je n'ai compris que très tard ce que peut signifier grandir sur les marches.

Il en est d'autres plus enracinées, plus intimes, tellement escamotées par les brumes d'une enfance heureuse qu'ici encore on ne les peut repérer que bien plus tard une fois abordées les rives de la vieillesse dont on ne dira jamais assez combien, plutôt que les prémices d'une fin inquiétée, elle se révèle rencontre inédite d'avec une enfance réémergente. Qui nous rappelle que nous ne quittons jamais vraiment les berges qui nous ont pétris. Je n'ai ni la suffisance ni la sottise de me croire de quelque part, encore moins d'imaginer que ceci pût valoir de quelque argument. Pourtant, presque entièrement submergées mais à qui les vagues ultimes offrent parfois la chance de surgir fugacement, presque toujours oubliées ou recouvertes de nos affairements présomptueux, ces iles-ci demeurent qui façonnent bien plus que notre paysage intérieur, ornent bien plus que la couleur de nos rêves ; nous édifient.

Je l'ai écrit déjà : je suis issu d'un curieux croisement que seuls les ravages de la guerre purent autoriser, entre une lignée de bourgeois industriels fraîchement dégrossis et d'une autre, comme rivée à la vocation textile locale qui fit en son temps fleurir les usines de tissage.

Moins de 50 kilomètres séparent Schirmeck, engoncée au fin fond de la vallée de la Bruche, accrochée aux pieds du Donon de Sainte-Marie-aux Mines qui sont les berceaux des deux branches de ma lignée. Elles finiront toutes deux à Strasbourg durant l'entre-deux-guerres, où mes deux parents naquirent. Leur point commun ? le textile !



Les voici, ces deux côtés, déjà, autour du métier à tisser .... La classe ouvrière face à la bourgeoisie industrieuse ? ce serait extrapoler ! un patron et un ouvrier comme ancêtre en tout cas.

Un patron pas comme les autres néanmoins : installée en Alsace à la fin du XVIIIe - la famille apparaît en tout cas dans le recensement de 1784 ; venu de Steppach, à la périphérie d'Augsbourg, désormais en Bavière, mais partie intégrante de la Souabe, Cerf Simon, le premier de la lignée à laisser trace, figure sous la mention de *marchand*, ainsi que son fils.

Voici figure on ne peut plus classique : en Alsace, comme ailleurs, les juifs furent marchands - de bestiaux assez souvent - itinérants très longtemps, colporteurs, parfois tailleurs. Les miens ne dérogent pas à la règle, non plus d'ailleurs qu'à celle d'une progéniture prolifique qui subitement se réduit à deux ou trois enfants vers le milieu du XIXe sans qu'on puisse savoir si c'était là signe d'une intégration facilitée ou d'une aisance lentement acquise. Si j'ignore ce qui a pu pousser Cerf à quitter sa ville natale, je sais en tout cas que ce fut un foyer juif plutôt dynamique, nourri par l'exclusion des juifs de la grande ville voisine (1438) : du XVe au milieu du XIXe, les juifs y constituèrent entre un quart et un tiers de la population ; ils la quitteront tout au long de la fin du siècle si bien qu'en 1910, on n'y compte plus aucun juif résident alors même qu'aucun événement marquant (pogroms etc) ne marqua la période.

Cerf Simon anticipa en quelque sorte le mouvement.

Figure révélatrice encore en ce qu'elle montre combien les frontières à l'époque étaient poreuses et ne deviendront des murailles hérissées de fiertés nationales que bien plus tard ... Pourquoi la transhumance de la famille s'arrêta-t-elle aux pieds des Vosges ? Sans doute parce que, quoique française et donc théoriquement sous le coup encore de l'expulsion de 1306 et surtout de 1394, l'Alsace, terre d'Empire, qui plus est morcelée en de nombreuses entités distinctes, vécut sous le même régime qu'outre-Rhin, où les juifs, profitant de la division politique, mais pour cela condamnés souvent à la transhumance, et ce en dépit de quelques poussées antisémites sporadiques, purent trouver une terre d'asile à peu près vivable.

Famille finalement assez vite enrichie mais presque aussi rapidement ruinée : on la retrouve moins d'un siècle plus tard, ayant quitté Thann pour Schirmeck sans doute dans les années 60, en tout cas avant 65 date à laquelle mon arrière-grand-père y naquit. Assez riche en tout cas pour qu'on puisse la retrouver, propriétaire d'une ***villa plutôt cossue et d'une entreprise*** de traitement de déchets textiles. Assez fragile financièrement pour que la villa fût vendue dès 1920 pour des raisons que j'ignore mais qui doivent tenir sans doute à la fois à la nécessité pour l'entreprise familiale de se trouver de nouveaux marchés puisque redevenue française, et aux fonctions politiques de Camille (à ce moment là à la fois député et maire) qui durent bien un peu l'éloigner de la direction de l'affaire. Une prospérité fragile dans l'entre-deux-guerres qui amena à faire entrer la belle-famille dans le capital de l'entreprise que mina définitivement la seconde guerre mondiale : le peu qu'il resta - et notamment l'entreprise pendant cinq ans sous administration aryanisée - fut hâtivement vendu.

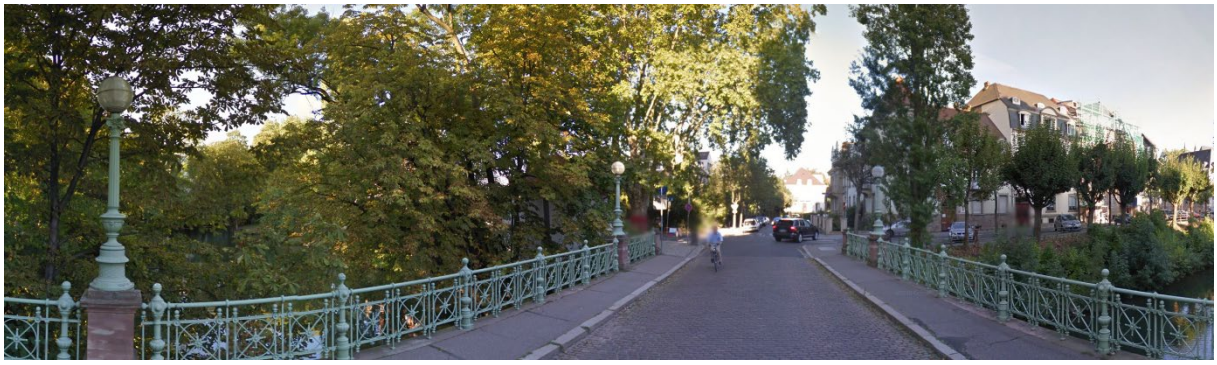
Ville un peu particulière, rattachée provisoirement au Bas-Rhin lors de la création des départements en 1791, puis au département des Vosges, elle fit partie des territoires revendiqués par l'Allemagne par le Traité de Francfort si bien qu'au retour de l'Alsace à la France en 18, Schirmeck resta rattaché au Bas-Rhin ; ville plutôt francophone au reste, fortement marquée par la figure du ***pasteur Oberlin*** qui avait su donner à sa mission pastorale une dimension humaniste et

sociale qui aura laissé des traces bien au-delà de son village de Waldesbach, où le sentiment religieux parfois vif n'aura jamais porté ombrage à la sympathie entretenue à l'égard des Lumières et de la Révolution. Est-ce ceci, ou autre chose qui nourrit le très vif attachement de la famille à la France et poussa mon aïeul à un engagement politique qui lui valut ***sa proscription*** durant la guerre de 14 ; est-ce ceci ou une inclination plus personnelle qui lui fit conduire ses affaires de manière suffisamment distante des pratiques autoritaires d'un patronat de droit divin pour qu'on l'appelât dans la vallée *der Menschenfreund* - l'ami des hommes - comment savoir ? toujours est-il que ce descendant de colporteur n'aura jamais oublié ni d'où il venait ni ce qu'il devait à la fortune ...

De l'autre côté, Sainte Marie aux Mines, qui doit son nom et sa première fortune aux mines d'argent qu'on y exploita au Moyen-Age, et la seconde, à la fin du XIXe, à l'industrie textile : une famille d'ouvriers, où tout le monde travaillait, hommes et femmes. *Ouvrier d'apprêt*, c'est sous cette profession qu'apparaît mon grand-père. Poussé par la crise sans doute qui fit les usines fermer les unes après les autres, le voici avec sa jeune femme et ma mère à peine née, s'installer à Strasbourg où il s'essaya d'abord au commerce, sans succès, avant que de rejoindre une usine de traitement chimique où il acheva de ruiner sa santé. Sa femme, contribua aux ressources maigres du ménage en pratiquant la couture à domicile, art où elle excella et qu'elle n'abandonna qu'au soir de sa vie quand ses yeux cessèrent de le lui permettre.

A ces deux lignées, correspondent deux quartiers, bien distincts.

4.1 La Robertsau



Voici ce qu'on appela la nouvelle ville, *Neustatdt*, ou la ville allemande : quartiers construits après la guerre de 70 et dont les avenues larges et droites, ornées sur le bas côté mais parfois aussi sur le terre-plein central, de lignées sages et fières d'arbres qui conféraient au paysage un je ne sais quoi de robuste en même temps que quiet. Perpendiculaire à l'axe de l'avenue des Vosges se prolongeant

par l'avenue de la Forêt Noire - axe obligé pour qui veut rejoindre Kehl - le quartier du Contades où résida mon arrière grand-mère après 45, incroyablement vert aux faux semblants de ruralité qu'on eût protégée dans une bonbonnière ; un peu plus loin, la place Brand.

En prenant à gauche, l'allée de la Robertsau, longées par de ***somptueuses villas*** chargées à leur manière d'attester ce que la présence allemande pouvait valoir de prospérité et de calme. Nommée *Rupprechtsauer Allee*, du temps allemand, comme on dit encore à Strasbourg, cette voie à deux chaussées séparées par un alignement dense d'arbres - désormais remplacés par des place de stationnement - vit s'installer tout ce que la ville comptait alors de nouveaux riches, d'entrepreneurs, d'architectes et de notaires. C'est aussi dans ce quartier que, par prédilection, s'installèrent les familles juives aisées - dont la mienne.

Au bout de l'allée, ce grand parc l'Orangerie, qui demeure avec celui du Contades, le grand îlot vert à côté de quoi cette bourgeoisie nantie aima à se repaître comme si ses affairements urbains avaient eu besoin de compensation ... Mais aussi, depuis, le Conseil de l'Europe.

Non loin de là, le long de l'Ìll, dans cette étrange atmosphère où les eaux semblent pouvoir avaler tout ce que la ville peut produire de vacarme, le quai Rouget de Lisle qui file, parallèle à l'Allée de la Robertsau. C'est là que s'installèrent mes grand-parents après leur mariage et où naquit mon père. Je n'ai évidemment jamais vu ce vaste appartement, quitté en 40, qui fut occupé par un officier allemand et où, en 45, on ne retrouva presque rien, quelques meubles, pas même l'opulente bibliothèque. Cette entrée du quai ne m'évoque rien ainsi qui appartient définitivement à l'adret d'une histoire que deux guerres auront achevé de dévaler. Non, si c'est bien d'ici que démarre mon premier côté, c'est d'un peu plus loin, à l'angle du quai et de la ***rue Stoeber***, de cette villa plutôt cossue que possédait mon grand-oncle et où ma grand-mère s'installa après-guerre dans ce dernier étage, sous les combles que son frère lui ménagea et où enfant, je dus bien endurer ces interminables repas dominicaux qui m'ennuyaient assez pour que je m'évade devant cette fenêtre à rêvasser. Écoulement presque immobile des eaux de l'Ill, calme olympien presque inquiétant pour l'enfant turbulent que je savais être à l'occasion, avec en point de fuite, ces deux tours de l'église Saint Thomas qui à la fois tracent la limite du quartier, de ce côté-ci de mon imaginaire en même temps que constituent l'axe autour de quoi tournait l'autre côté : ma Krutenau.

C'est en regardant ces photos que je le réalise soudain : l'église Saint Paul, où enfant je n'étais jamais entré - on ne visitait pas les lieux de culte, c'eût été inconvenant, et d'ailleurs je doute que ceci m'eût intéressé - aura constitué comme un lieu de passage, une limite - mais visible et fièrement dressée - entre les deux versants de mon imaginaire.

4.2 Un miroir en somme.

La légende veut que Pythagore possédât un miroir où, emprisonnant la Lune, il pouvait lire l'avenir et il n'est pas de récits de sorcellerie où le miroir, si semblable aux eaux dormantes de la rivière, ne reflète *l'autre côté* de la vie, du monde : non pas nécessairement la face obscure, mais oui, parfois la mort, l'avenir ou le passé. Où, tel dans Orphée de Cocteau, il ne constitue cette trappe qui ouvre le chemin vers la mort ; l'autre monde en tout cas.

Cette église le fut pour moi, comme si mes deux côtés n'avaient jamais été que la face inversée

l'un de l'autre, où regarder en arrière, chose interdite entre toutes puisqu'elle condamne à demeurer en Enfer, condamne à l'oubli donc ; qu'adret et ubac qui me pétrissaient fussent bien moins dissemblables qu'il se voulût paraître.

Car, qui barraient l'horizon des deux fenêtres de mes deux grand-mères, n'était autre que Saint Paul. Est-ce pour cela qu'encore aujourd'hui je répugne à y entrer pressentant qu'il s'y fût agi d'un simple point géométrique, ou bien tel le centre d'un cercle, une simple abstraction qui distribuerait à équidistance, à l'instar de l'agora athénienne, une infinité de points qui dussent impérativement s'interdire de prendre le pas les uns sur les autres ? Est-ce pour avoir ainsi marqué l'hybride, le bâtard ou l'arlequin, si l'on préfère, qui, plus jamais, ne pourra verser d'un côté que de l'autre ; qui, irrémédiablement condamné à l'oubli à quoi il ne saurait pourtant se résoudre, hésiterait sans cesse à incliner plutôt ici que là sans cesser de le désirer jamais ; qui, étranger à lui-même quoiqu'il fasse, ne saurait plus que geindre de nostalgie ou piaffer d'illusion, demeurant, à la croisée ou au seuil, mais ici c'est tout un, comme condamné à l'inachèvement ?

De quels oublis payons-nous ainsi nos cheminements ? De quelle instable incapacité à demeurer ici plutôt que là se forge ainsi ce que sottement nous nommons notre identité ?

Regardant ces deux côtés se faire ainsi face à face, se regarder comme chiens de faïence, je ne puis pas ne pas me souvenir de mon père qui regardant la photo de l'ancienne usine familiale ne put s'empêcher de dire, avec ironique soulagement que le Fils de ***Simonin Fils*** c'était lui, mais en même temps combien il était reconnaissant de n'avoir pas eu à l'assumer. Non plus que de ma mère qui n'eût de cesse de se vouloir extirper de la nasse ouvrière où elle se sentit trop à l'étroit sans pour autant jamais la renier. Comme si nous n'étions jamais que nos refus ... ou nos impuissances.

4.3 La Krutenau

Ce fut en face de ***l'église saint Guillaume*** que s'installèrent ainsi mes grand-parents maternels dans les années trente dans un appartement que ma grand-mère ne quitta que dans les années 80 - peu avant sa mort. Comme si mes paysages devaient toujours être pointés par quelque église ...

Ce fut là que se déroulèrent ces visites dominicales obligées que mes parents durent bien partager avec l'autre versant, tant qu'ils habitèrent à Strasbourg ; mes vacances d'enfance et les fêtes de Noël.

Les photos d'aujourd'hui sont trompeuses tant le quartier, rénové et désormais conquis par ceux que l'on nomme faussement bobos et une cohorte d'étudiants donnant à l'espace une dynamique étonnante. La Krutenau des années trente était encore un quartier très populaire, plutôt mal famé et passablement délabré, tant en tout cas que j'entends encore ma mère dire sa répugnance à avouer y habiter quand au lycée, elle dut bien indiquer son adresse. Fut-ce de la honte ou déjà la rage tenace d'en sortir, comment savoir ? Mais oui, il semble bien qu'alors, pour elle en tout cas, on n'était pas ouvrier, on n'était pas du peuple ; on ne cessait désirer n'en pas être !

Le voici, cet immeuble, avant sa rénovation, tel que je le connus, ces quatre fenêtres au-dessus du Tabac - *de Duwacklode* - où mon grand-père, discrètement allait s'acheter son ***Scarfelati gris*** dont les acres effluves indisposaient tant ma grand-mère, occasionnant ces sempiternelles fâcheries qui nous amusaient d'autant plus qu'elles tonitruaient en alsacien en ce chant délicieux qui hante encore mes oreilles ; débit où parfois j'allais le chercher pour mon grand-père qui n'étant pas un modèle de courage devait bien escompter un peu lâchement qu'elle ne morigénerait pas l'enfant

innocent que j'étais.

D'où parfois il s'évadait pour rejoindre son bistrot - WinStub - préféré, à quelque pas de là, non loin de place du Pont aux Chats : au numéro 5*, chez Jean-dit-Carolis* qui se trouvait à l'entrée de la rue de Zurich - laquelle donne sur le quai des Bateliers.

La maison est étroite, bien plus basse que ses voisines, ce fut celle de l' éclusier de l' écluse du Pont aux Chats avant de se transformer en auberge au nom légendaire de *JEAN dit CAROLIS* ! Disparu depuis une quinzaine d'années sous cette enseigne, ce fut incontestablement ce havre où Alfred-Jules alla étancher ses frustrations, peurs ou bien rêves, fermenter ses hontes aussi, contraignant ma mère d'à peine une dizaine d'années, d'aller l'y chercher ... On ne sortait décidément pas du quartier, non plus que de sa condition : étonnante époque où l'on portait en ses vêtures, lieux et fuites les traces que le destin avait gravées et où racine équivalait à engluement.

Écrivant ceci, je crains de sacrifier à la caricature tant ces souvenirs rapportés côtoient de si près les relents dévastateurs de l'*Assommoir* de Zola !

Alors, oui, sous les images fières des héros de *Germinal*, derrière la noblesse revendiquée des imprimeurs, cette part d'ombre qui ne mérite assurément pas le mépris à peine voilé des hygiénistes et autres bien-pensants *charitables* de la doxa bourgeoise, mais qui ne saurait pourtant camoufler ni le sordide ni la grisaille, ni surtout la fierté offensée d'une petite fille condamnée à protéger contre lui-même celui-là même qu'elle eût du pouvoir admirer.

De quelle souffrances ou humiliations, de quelle griserie faut-il donc payer le prix d'être d'ici ; de n'être que d'ici ?

Puis-je, pour autant, taire l'étourdissement finalement si analogue d'un Camille, sans doute exalté par sa nouvelle condition d'édile de la République après 18 ; sûrement fébrile d'une reconnaissance que ses origines israélites tempéraient obstinément, qui s'alla jouer - c'est le terme adéquat - destin

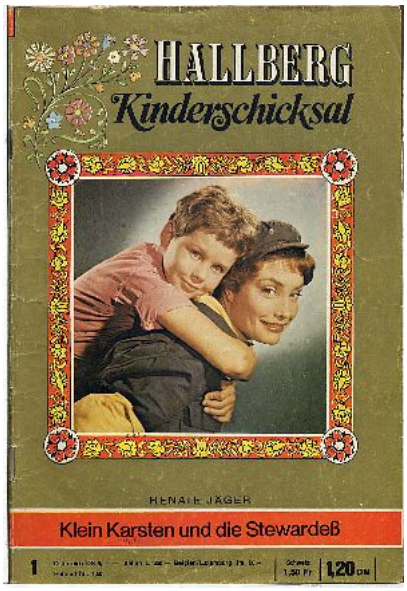
et fortune sur les tables du *casino de Plombières* et assez sérieusement miter l'aisance familiale. Ce qui explique sans doute aussi la vente précipitée de la Villa Rémy et l'entrée subite dans le capital des membres de sa famille ... Lui aussi dut rêver d'ailleurs ; lui non plus ne sut se satisfaire de son actualité.

Je souris de penser que l'obstination de ma mère à quitter quartier et condition, assurément nourrie par les faiblesses paternelles avant de l'être de quelque ambition sociale, n'aura jamais été que le pendant du soulagement de mon père de n'avoir pas à assumer une filiation que l'histoire aura brouillée pour lui.

Que les fuites d'Alfred, pour peu avouables qu'elles fussent, valurent bien un peu les renoncements aux ambitions militaires et amours initiales vite contrariées de Roger qui, non sans obstination, mais sans courage, rentra dans le rang imposé par la lignée et la bienséance bourgeoise. A chacun ses zones d'ombre, ses fractures, même si celles-ci semblent aujourd'hui plus honorables, en tout cas plus avouables que celles-là. Quoiqu'ils restassent de part et d'autre de cette ligne invisible que trace St Paul et qui sépare mes deux côtés, ces deux-là finalement se ressemblent plus qu'il n'y paraît. Chacun courut ses mirages ...

Alors, décidément non ! être du peuple peut bien aussi signifier vouloir le quitter aussi vite que possible et au mieux mais, avant d'être une aspiration sociale, avant d'être ce tribut que l'on concède à la pesanteur sociale, m'apparaît bien plutôt s'y orchestrer cette tension vers l'être qui se veut exister mais y parvient si péniblement. Il m'arrive de songer à cette prodigieuse opportunité que les malheurs offrirent à mon père ne n'avoir plus aucun surplomb qui lui imposât sa route et ce taiseux, si impuissant à se réjouir de la vie, eut l'élégance taciturne de ne l'infliger non plus à ses fils. Certes, en devenant enseignant, je regagnai un peu l'ascension de cet ubac bourgeois que l'histoire avait miné - mais tellement en marge ...

Là, en tout cas, mes veillées de Noël, là les volutes d'orgue et de chorals de Bach, et ces processions de protestants engoncés, là où, devant bien m'ennuyer un peu à côté d'une grand-mère affairée devant sa machine à coudre qui déroulait un délicieux rythme mécanique à peine interrompu par ses longs silences, je m'asseyais sur le rebord de la fenêtre scrutant le passage régulier des trolleys de la ligne 10 qui me fascinèrent tant ; ou ces enfants jouant dans la cour qui jouxtait Saint Guillaume. Sans doute devais-je bien m'ennuyer un peu, ces journées durant, resté seul avec une grand-mère que son travail mobilisait trop pour parvenir à autre chose que nous parler et raconter quelques rares histoires dont je n'ai aucun souvenir tant elles me parurent fades à côté des excentricités baroques de celles d'Alfred qu'il nous réservait à la veillée ; des grand-parents que la gêne et le manque d'appétence auraient de toute manière empêché de nous faire visiter la ville, des musées ou simplement de nous emmener au cinéma.



En ces temps d'avant la TV, on lisait beaucoup - en allemand le plus souvent - des romans d'aventure ou des livres d'histoire qu'Alfred adorait et où il devait bien puiser matière à ces contes qu'il nous narrait le soir ; des bluettes romantiques - ces *Herzroman* - achetés en petits fascicules hebdomadaires d'une soixantaine de pages, pour Anna, dont je garde d'autant mieux souvenir que ma mère en conserva elle-même l'addiction jusqu'à la fin de sa vie.

Ennui ? Peut-être non, finalement tant je ne garde souvenir que de ces moments que j'ai adorés, passés devant la fenêtre. Qui dira jamais la magie d'une fenêtre ? Fermeture ? oui un peu ; mais tellement ouverture, en même temps. J'y appris l'élan autant que la retenue : pouvais-je savoir alors combien le réel ne nous était jamais offert qu'à travers le prisme d'un écran ? vitre ou imaginaire, y va-t-il de tant de différences que cela ? Que d'histoires, de craintes, de désirs ou de questions aurai-je niché en ces passants affairés, en ces rémouleurs qui firent parfois Anna dévaler les escaliers - elle n'aimait pas voir ses ciseaux émoussés - en ces ultimes marchandes de saison qui allaient bientôt disparaître mais chantonnaient encore pleines de joie contrefaite la fraîcheur de

leurs salades ou leurs framboises si goûteuses ...

Oui, elle résidait ici la grande différence entre les quartiers paisibles de la Robertsau et celui encore populaire de la Krutenau : le bruit, peut-être, mais la vie d'un peuple qui bruisse. Je crois bien aimer cela encore.

Il est décidément bien difficile de tracer une ligne continue entre le global et le local : entre cette abstraction qu'on appelle le peuple et cette myriade de petites trajectoires individuelles. Il m'est arrivé parfois de me demander si ce qui les lie a beaucoup plus de consistance que ces histoires que je me forgeais devant ma fenêtre ; n'est pas simplement le fruit de notre incapacité à penser sans catégories ni autrement qu'en *genre proche et différence spécifique*. On pourra toujours tenter de pointer les différences, les marquer et les accuser si besoin est - catégorie ne vient-il pas d'un mot grec signifiant accuser ? - on pourra toujours pour donner quelque consistance à ces concepts les ériger en paradigme, archétype, modèles, ce ne seront jamais sous le prisme et l'écran de nos représentations que des perspectives, utiles sans doute, opératoires assurément pour saisir les mouvements sociaux et les lents glissements qui pointent parfois sous le prurit des événements, mais des perspectives - rien de plus.

C'est là travail de sociologue.

On pourra toujours tenter, au contraire, de souligner les incroyables ressemblances qui confèrent à l'humain sa si fragile dignité, son entêtement à persévérer dans l'être. Mais le peuple n'existe que pour celui qui prétend ne pas en être ou s'en être extirpé : il n'existe que pour le bourgeois. L'inverse est sans doute aussi étrangement exact même s'il ne s'agit pas de nier ici la réalité ni la morgue de la classe possédante. Je lis, je vois et sens, ici et là, la même soif inextinguible de s'en sortir, d'avoir plus, d'être ailleurs ; d'être autre. Qui justifie nos rares exploits, nos si fréquents manquements ; nos petites hontes et rancœurs recuites et nos quelques générosités.

Où les miens m'auront aidé à comprendre qu'entre miroir et fenêtre, il n'est pas tant d'écart que cela : celui-ci se regarde et feint d'oublier qu'il n'aura jamais de lui qu'image inversée ; celui-là rêvasse de passer de l'autre côté mais l'envers vaut l'avers : Antigone ressemble tellement à Créon ...

C'est ici travail de philosophe.

Je m'interroge surtout devant cette constante de l'être qu'est la fuite.

Le lâche, s'enfuit, qui ne veut pas affronter les risques du combat : il a nom déserteur. L'orgueilleux, aussi, s'enfuit, mais retourne ses armes contre les siens : il a nom traître - Coriolan. Mais cette casserole qui fuit ou même cette canalisation poreuse, laisse bientôt l'eau ruisselante

abreuver la terre et rejoindre rivière, fleuve et mer. D'ici et là, partout cela suinte, sue et perd ; respire, transpire, soupire et expire. L'être est cette fuite même.

J'ai appris, il n'y a pas si longtemps, qu'Alfred eut pendant l'occupation une attitude exemplaire - qui en Alsace fut une annexion de fait - et il le fut à ce point, tant par honnêteté je le sais que par timidité, je le devine, qu'il refusa à la Libération tout poste ou récompense. Ma mère, même, l'ignorait ; tout au plus fit-elle le rapprochement avec le fait que durant cette période, il eut cessé de boire. Elle en fut rassurée et, sans doute consolée. J'y vois, pour ma part, un autre de ces effets miroir d'entre mes deux grands-pères : aucun des deux n'aura su s'accoutumer de l'ordinaire ; chacun trouva, dans la tragédie que l'histoire impose, de quoi se grandir, révéler et fuir. Catastrophes et guerres représentent toujours l'irruption de la grande histoire dans la petite, dans les destinées particulières qu'elles bousculent à l'envi : y réside ce passage presque impossible entre le global et le local, entre ces infimes et si discrètes fuites et le brouhaha des représentations.

Ce qu'il nous dit ? que nous forgeons sans doute un peu de notre histoire par plus de tangentes que de lignes directrices ; que surtout nous ne savons pas l'histoire que nous faisons. Celle que nous racontent les historiens ou nous expliquent les sociologues n'est qu'une construction parmi d'autres. Tels les aèdes de la Grèce antique, ils construisent une vérité comme édifice contre l'oubli. Certainement pas comme une preuve ; encore moins comme une explication.

Un ornement. Les miens les valent bien ...

Ceux-là, mes aïeux, pour autant que j'en aie trace et la transmette, restent vivants qui me disent l'inanité des paroles définitives, la vanité des gloires rêvées ; la tendre dignité des fuites esquissées et à semi tues.

5 Big Data

Dans nos boîtes, des courriers divers et variés ... rarement de choses bien passionnantes. Celui-ci, aujourd'hui, un appel à communications pour un colloque quelconque qui a attiré mon attention. Moins pour le sujet - j'avoue que les Big Data, outre qu'ils sollicitent vraiment trop mes incompétences, m'intéressent assez peu même si autour de moi on ne parle plus que de cela ; que dire au reste des objets connectés dont j'ai peine à comprendre l'usage, notamment quand il s'agit de ces montres qui vous estampillent au sceau de la modernité mais dont l'utilité me paraît inversement proportionnelle au prix.

En réalité c'est plutôt l'intitulé qui m'aura accroché où se trouvent réunis tous les fantasmes de l'époque, j'allais écrire l'impensé de la modernité:

- *big is beautiful* : pour tout et (presque) n'importe quoi, il faut désormais être gros. Les entreprises doivent atteindre la taille critique ; les marchés etc. De fusions en concentrations, d'acquisitions en absorptions, voici naître des mastodontes de moins en moins gérables, en interne, qui, en externe, toisent désormais des États plus petits qu'elles. La finance internationale se joue désormais sur des sommes astronomiques qui ne parlent plus en rien aux individus que nous sommes mais menacent à chaque crise de nous submerger. Nos universités sont fermement invitées à fusionner au point qu'elles cessent désormais d'être individuellement les interlocuteurs du ministère. Les exemples foisonnent. Il n'y a désormais que nos physionomies qui échappent à la règle : quoique, sous la forme du paradoxe, on puisse se demander si la course à la minceur désormais obligée, la culpabilisation de nos rondeurs ne seraient pas l'expression en négatif de la même inclination.

- *connexion forcenée* : Internet avait été une première étape ; son accès via nos téléphones, une seconde. Il n'est qu'à regarder dans la rue, les bus ou les trains, les petits doigts frénétiquement balayer les smartphones pour deviner que nul ne supporte plus désormais de temps morts qu'il comblera incontinent de ces petits messages qui consacrent paradoxalement la victoire de l'écrit sur la voix, mais celle aussi du petit comme si à l'obésité des données qu'on aura accumulées sur nous, devaient nécessairement répondre l'incontinence et indigence de nos échanges. Des SMS aux tweets, écrire, vite, souvent mais peu. Mais surtout resté connecté. Vieille histoire, qui date de 30 ans voire plus : il faut être in ; dans le coup, on disait *dans le vent* dans les années soixante … Comment ne pas se souvenir de cette intervention de Mitterrand en 85, où s'agissant

avant des législatives que tout le monde, lui, le premier, savait perdues d'avance, où il s'agissait, dis-je, de paraître moderne et où tout, de la mise en scène à la conversation débridée, d'un Mourousi s'asseyant sur la table dans une désinvolture jusqu'alors inédite devant un président jusqu'aux questions insipides et stupides à souhait , tout oui devait mettre en scène un Mitterrand moderne, au fait de son temps, prompt à affronter les problèmes inédits qui se poseraient inévitablement. Branché quoi ! non, câblé, riposte-t-il, l'œil narquois et joliment méprisant. Fantasme de plombier que cette traduction de la modernité ? Pas vraiment : Rome déjà avait compris l'urgence des réseaux et combien il importait, pour demeurer le premier, que tout menât à soi.

- *innovation contrainte* : ceci non plus n'a rien de bien insolite si ce n'est peut-être la précipitation enfiévrée que l'on y met. Effet sans doute des mécanismes économiques qui ne feront jamais tourner aussi bien la machine que pour autant que soit sans cesse réalimentée la mécanique désirante pour des marchandises d'autant plus supposées performantes que nouvelles ; effet d'une cause plus lointaine que serait ce dogme du progrès dont les délices ne nous auraient pas encore saturés, oui, vraisemblablement. Il y a, néanmoins, chez nos experts, spécialistes et chercheurs une fièvre presque enfantine assez étonnante sitôt que perce la promesse d'un nouveau joujou.

Il serait assez facile, mais si peu malhonnête, d'esquisser ici une parodie d'analyse freudienne : avouons que dans cette frénésie du plus gros possible, et de la relation la plus large imaginable, doit bien un peu se nicher quelque chose de suspect qui en dit long en tout cas sur les angoisses de la modernité. La peur de ne pas en être et de n'être pas reconnu signe une bien désolante vacuité. En tout cas.

Me turlupine bien autre chose qui engage la pensée.

Que peut bien signifier cette propension à accumuler le plus de données possibles sur tout et tous ; sur tout et n'importe quoi ? Je devine bien les usages commerciaux ou policiers qu'on en pourrait rêver faire. Mais si jamais les moyens techniques n'ont été aussi puissants et les protocoles théoriques aussi efficaces pour exploiter cette masse incroyable de données, la chose n'est en rien nouvelle. Le commercial a toujours rêvé de fichiers les plus qualifiés possibles qui lui permette d'atteindre ses prospects avec un filtre le plus fin possible. Le policier ne rêve que d'un tissu social le plus transparent possible pour prévenir et punir crimes et délits ; ne parlons pas du politique au nom de qui il agit. Foucault l'avait en son temps théorisé ; Bentham et Comte parfaitement illustré. Mais si l'intelligence a un sens, et la pensée des règles et des méthodes, elles tiennent dans ce

principe simple entre tous d'extraire le maximum d'enseignements, d'informations et de connaissances du minimum de données. Le prototype en demeure la loi scientifique : d'une donnée pouvoir prévoir une infinité d'événements. Nos petites réflexions pratiques n'agissent pas autrement : que nous doublions une voiture sur une petite route départementale ou que nous augmentions le chauffage dans nos appartements, nous observons constamment que nous sommes capables de prendre des décisions à partir de données insuffisantes, souvent floues. Nous extrapolons. Dans chacun de nos actes, il y a une forme de pari !

Aristote nous l'avait enseigné : il n'est de science que de l'universel. N'était ce pas une des raisons qui fit affirmer que l'histoire en tant que telle ne saurait être jamais une science - ce qui ne signifiait pas d'ailleurs qu'elle fût pour autant exemptée des rigueurs de la preuve ? Pour déterminer le comportement de tel ou tel acteur, il faudrait pouvoir rassembler une infinité de déterminations. Mobiliser l'universel pour expliquer le local c'est bien tout le contraire de la science qui, au contraire se contente d'un déterminant pour expliquer le maximum de phénomènes.

Il y a plus encore qui touche à l'action. J'ai toujours été amusé de ces deux maximes contradictoires de Marx et de Comte : le premier énonçant que l'humanité ne s'était jamais posé que les problèmes qu'elle pouvait résoudre quand, au contraire, le second estimait que l'humanité avait toujours d"abord commencé à se poser des questions pour lesquelles elle ne pouvait apporter de réponses. Marx na pas tort : pour qu'un problème puisse se poser il faut bien préalablement que les mentalités, les connaissances, les événements le rendent pensable. Voici loi de toute philosophie de l'histoire : l'exemple de Mendel, venu trop tôt, et donc incompris est resté à cet égard célèbre. Pour autant, ne rêvons pas : dans sa démarche collective, l'humanité contrainte d'agir le dut bien avec un minimum de connaissances. C'est ici le rôle des mythes, des religions, de ce que Comte nomme une théorie quelconque. Qui agit, doit bien faire comme si ; comme s'il savait.

Dans cette frénésie d'accumulation de données je lis comme une impuissance à agir. Une négligence à penser. Une répugnance à imaginer. Si nous devions tout savoir avant de nous lancer dans quelque démarche que ce soit, nous n'agirions jamais n'inventerions jamais rien non plus. Telle est la logique de l'expert : sans audace. N'agir qu'en toute certitude ! Avec autant d'imagination qu'une limace scrofuleuse.

6 Méprises …

A propos du dernier ouvrage sorti, dont le Monde se fait écho :

Toujours un peu gêné par ce qui ressemble à une curée. C'est vrai que la publication des Cahiers Noirs donnent un peu plus de consistance encore à ce que certains n'auront cessé de proclamer. Et chacun d'y rajouter sa couche ...

J'en ai parlé déjà : que le personnage n'ait pas toujours la hauteur qu'on pourrait espérer d'un philosophe qui se hissait volontiers à hauteur des Platon et Aristote sans vergogne ni plus modestie, on le savait et, du reste, il n'est pas le seul. Je sais des écrivains qui durant la collaboration firent montre d'autant de lâchetés et de veuleries aux antipodes de leurs œuvres. Après tout, n'est pas, paradoxalement, rassurant ? S'il fallait être créateur ou intellectuel pour être vertueux … Moralité et rationalité n'ont que très peu à voir l'une avec l'autre, on le sait depuis toujours, ce qui est rassurant parce qu'en ouvre la porte à tous et à toutes. N'était ce pas ce qui gênait Nietzsche, finalement ? Ou, très exactement, voici une de ces ***semi-conductions*** que je relevais : en creusant profond sous déontologie puis éthique, on trouve bien dans la caisse qui constitue le testament, qui fonctionnent comme principes ultimes, des principes qui en assurent la cohérence et l'universalité mais si le chemin est repérable qui va de l'acte à la moralité qu'il suppose, il n'en est décidément pas, à l'inverse, du principe à l'acte. Entre les deux quelque chose qui se nomme la volonté ou cet arbitre que nous désirons tant être libre.

Non, décidément, ce qui me trouble chez lui, tient à deux choses déjà relevées :

Que le savoir ne mène pas à la sagesse, soit ! Il y faut une tension d'un bien autre ordre qu'entrevirent des Épictète, Sénèque, Épicure … Qu'au moins il nous épargne les pires erreurs, tel était le rêve d'un Descartes ; mais ce rêve est par terre ! Et même au contraire de nous en préserver ce sont souvent nos propres constructions intellectuelles qui nous berneraient : Arendt soulignait en son temps combien les intellectuels allemands, ***pris au piège de leurs propres théories***, furent les premiers à s'aligner. Ni sa formation, ni sa propre recherche n'ont ainsi tempéré l'ultra-conservatisme de Heidegger.

Que ni la sagacité ni la critique de ses disciples, notamment en France, ne leur aura permis de déceler ce qui pouvait être trouble dans sa pensée ; au contraire, même que leur engagement les ai parfois aveuglés jusqu'à ce qu'on peut difficilement nommer autrement que par *fanatisme*, en tout cas *sectarisme*. Ni la culture, ni la critique ne sont ainsi garants de l'évitement de l'erreur ; encore moins de la fascination. Il n'est qu'à lire les traductions, souvent indigestes, de F Fédier pour deviner

ce que peut se nicher de passions et, en réalité, de religieuse dévotion, chez ces trabans heideggériens. Mais qui ne sont, après tout que la réponse au style souvent ampoulé et passablement eschatologique d'Heidegger lui-même.

Que le chemin est impraticable qui va de la pensée à l'homme ! Que peut-on deviner dans ce campagnard souabe et bedonnant qu'affectait de paraître Heidegger où l'invraisemblable bonnet le dispute à la cravate flottant au vent, où l'urbanité des chaussures et de l'élégance contrefaite dément en tout point cet enracinement qu'il revendiqua jusque dans ses retraites à Todtnauberg.

Reste une troisième question : ce qui fait un philosophe, ou, plus exactement, ce qui constitue une grande philosophie. On connaît le soupir de Camus dans ses *Carnets*, regrettant qu'il n'y ait plus de philosophes, plus que des professeurs de philosophie : où réside la différence ?

Une philosophie pour autant qu'elle invente son monde, son regard sur le monde, pour autant qu'elle constitue ou très exactement institue un univers qui lui soit propre, est effectivement une grande philosophie. Un système aurait écrit Hegel. Oui, sans doute. Heidegger, sans conteste, relève de cette catégorie. Je n'en connais pas d'autre depuis lui comme s'il avait pour un moment, barré toute route devant lui ou que plus aucune philosophie ne pourrait prendre place qui ne réglât ses comptes avec cet impensé-ci. C'est, au reste, en cela qu'il aura été le plus fort : on ne peut plus rien penser avec lui ; mais rien non plus sans.

En ceci, je l'avoue, je n'ai pas de réponse. Ou, plutôt deux seulement :

soit prendre le chemin de la métaphysique au sens où Conche affirmait qu'elle devait nécessairement rester personnelle

soit, à l'instar de Descartes, mais c'est ce que recommandait aussi Bergson, ou ***Husserl***, tout reprendre à zéro, et ne surtout rien chercher ***dans le cahier du maître***.

Mais ce sont sans doute les mêmes …

Tout en moi regimbe à l'occasion à l'idée de délaisser la voie matérialiste, celle historique, avec cette crainte de tomber dans le piège qu'avait vu Marx : se poser d'abord la question de la préséance de l'être ou de la pensée, revient invariablement à sombrer dans l'idéalisme philosophique. Mais je reste prêt à en assumer le risque tant me paraît désormais nécessaire, confusions idéologiques actuelles et profondes mutations aidant qui auront fait basculer la modernité dans un monde trop différent pour que les schémas traditionnels puissent servir d'appui sans y regarder au moins à deux fois. L'impression, presque la certitude, que l'on se trouve désormais dans l'une de ces grandes périodes de *ruptures épistémologiques* qu'aimait à relever Bachelard ; qu'il faut tout reprendre, et nos certitudes d'abord, apprendre à penser contre l'opinion, dont on sait qu'elle ne pense pas ; apprendre sans doute à penser à partir de l'incertitude et fluctuer sans doute dans une logique du flou.

7 Mythologies contemporaines ou les impensés de la postmodernité

7.1 Préambule

Il en est ainsi de certains libellés qui sonnent comme autant d'appel : à communication sans doute ; à doutes, par vocation ; à méfiances, par provocation. *Big data, Cloud et objets connectés : nouvelles perspectives pour des Systèmes d'Information innovants ?* Tout est réuni ici des leitmotive de la modernité : la fascination devant la technique qui fait frétiller tout un chacun devant la moindre nouveauté tel un gamin devant l'ultime jeu sous le sapin ; l'aspiration à quoi l'on se préjuge contraint d'être le plus gros possible et atteindre ainsi la taille critique qui vous mettrait à hauteur de la concurrence ; l'obsession enfin du réseau où il faudrait s'entremettre au point de craindre par dessus tout de n'être plus connecté c'est-à-dire dépassé ou pour mieux dire plus *dans le coup*.

Il y a exactement vingt ans, François Brune faisait paraître dans le *Monde Diplomatique* un texte intitulé ***Mythologies contemporaines*** dans lequel il dressait la liste des quatre grands items idéologiques qui marquaient l'époque : *le progrès ; le primat de la technique ; le dogme de la communication ; la religion de l'époque*. Tous les quatre, selon Brune, se présentaient avec l'identique glissement du fait à la norme, du « constat à l'impératif », la même propension à se soumettre aux uns et aux autres au seul argument qu'ils seraient réels. C'était très exactement repérer des mythes, au sens ou F Jacob énonçaient qu'ils offraient une représentation *unifiée et cohérente du monde*. Le texte n'a pas pris une ride : ces mythes sont restés les mêmes, que l'on retrouve ici.

C'est qu'il ne saurait y avoir d'acte qui n'implique plus ou moins explicitement une idéologie : gérer que ce soit des comptes, une stratégie marketing, un projet ou plus simplement ses relations ou son temps, *manager*une équipe ou une entreprise supposent des moyens humains ou matériels que l'on mobilise en vue d'un objectif que l'on aura invariablement défini comme bon, nécessaire ou souhaitable, au nom de valeurs présumées justes. Ce n'est, assurément pas un hasard, si désormais la question des valeurs se pose avec tant d'acuité, ni que l'on voie fleurir des interventions dans les colloques ou des modules d'éthique dans nos formations : à mesure que nos moyens techniques se développent, et ils le font de manière incroyablement rapide, l'interrogation n'est plus contournable du *ce que je puis désormais, le dois-je* ? Que dans les cercles pensants de la gestion, du management, on se mette en quête de ce qui se passe du côté de l'informatique est louable et surtout nécessaire : je ne sache pas que l'inverse fût toujours vrai. On s'y pose souvent la question en la mettant toujours en perspective avec

l'humanisme, à l'instar de l'ARIHME, pour ne prendre que cet exemple. Signe, s'il en est, que ces domaines, qu'Heidegger nommait autrefois *technosciences* et qui, relevant de la technique, donnent effectivement lieu à ce que l'on nomme désormais recherche appliquée, signe dis-je, que la recherche n'a pas cédé devant les impératifs de la production efficace, contrairement à ce qu'il redoutait et que la science pense contrairement à ce qu'il avait énoncé par provocation; signe étonnant du reste puisque voici émerger des interrogations que l'on eût plutôt attendues du côté d'une philosophie étrangement muette. Signe enfin de ce brouillage idéologique que Brune avait entrevu déjà.

C'est bien parce que cette session spéciale ne se pose pas seulement la question du comment faire mais aussi celle, en amont, du que faire, que ce propos a un sens. Pour autant, s'agissant des Big Data, l'on voit plutôt surgir la question juridique, du respect des droits de la personne : ce fut le cas par exemple en février à Dauphine (Table Ronde *Ethique et Big Data*). Sans minimiser en rien le problème qui est réel, sans oublier cependant la complicité tacite des usagers qui m'avait fait évoquer la zone grise de l'intimité numérique , on comprend bien que c'est plutôt en amont des big data que nous voulons porter nos réflexions, qu'en aval. Loin de vouloir fustiger des techniques nouvelles et les opportunités offertes – ce qui serait aussi vain que sot tant l'histoire montre que les techniques nouvelles n'apparaissent et ne prolifèrent qu'à partir du moment où elles trouvent des esprits, des conditions et des représentations idéologiques prêtes à les accueillir - nous nous proposons seulement de mettre en lumière ces conditions préalables.

7.2 Nouvelles technologies : nouvelles vraiment ?

Nous avons l'habitude de nommer les grandes phases de notre histoire à partir des évolutions techniques : ainsi parle-t-on de l'âge de la pierre polie, taillée, du néolithique… M Serres, quant à lui, les lie plutôt aux changements survenus dans le couple message/support du message, observant ainsi un processus d'externalisation de nos facultés qui de l'écriture à l'ordinateur nous aurait, par exemple, fait perdre toute mémoire. Il est vrai qu'aux inventions de l'écriture puis de l'imprimerie et enfin de l'ordinateur, on peut associer des événements couvrant l'ensemble du rapport de l'homme au onde : géométrie, organisation des villes, monothéisme, monnaie, formation des grands empires et même pédagogie sont associés à la première ; chèques, banques et comptabilité, sciences expérimentales, démocraties modernes et Réforme protestante sont liés à la seconde ; mondialisation, monnaie virtuelle, révolution scientifique mais sans doute aussi ce qu'Arendt (1959) nommait *crise de l'autorité* et retour du religieux doivent dans cette optique être mis en relation avec les nouvelles technologies. Ces associations sont l'objet d'un réel consensus qui éclate sitôt

qu'on voudra déterminer lequel de ces phénomènes produit l'autre : s'agit-il des innovations techniques ? alors on aura une philosophie matérialiste de l'histoire dont Marx est évidemment l'illustration la plus achevée ; s'agirait-il au contraire des évolutions cognitives, ou pour parler comme Condorcet, des *progrès de l'esprit humain* ? alors on produira de ces grands systèmes idéalistes dont Hegel mais aussi Comte sont des exemplaires édifiants. La question, philosophiquement, est cruciale ; elle est pourtant mal posée. E Morin nous aura appris qu'il faudrait plutôt y lire une boucle de rétroaction ou, tour à tour, ces événements techniques et cognitifs sont cause et effet. Ce n'est pas ici botter en touche que de proposer une solution mitoyenne, c'est, en prenant la mesure de la complexité de la réalité, faire le pari d'une systémique qui a au moins le mérite d'appréhender la question dans une perspective dynamique plutôt que celle passablement métaphysique d'un Laplace.

Dès lors, s'agissant des Big Data, toute la question demeure de repérer s'il s'agit ici d'une nouvelle mutation bouleversant à nouveau notre rapport au monde ou si, au contraire, il n'y faudrait voir que l'hyperbole d'une révolution qui aura commencé avec Internet et les ordinateurs personnels. Trois remarques nous conduisent à une réponse contrastée :

7.3 Transparence

La *visibilité* d'abord : que la constitution de masses impressionnantes de données, par les États ou les entreprises, ne soit possible qu'à la condition que celles-ci leur soit accessibles est évident mais n'est pas nouveau. Il suffit de relire les *Misérables* de V Hugo pour comprendre que l'obsession du pouvoir était bien de pouvoir repérer où se trouvait l'ex-bagnard en l'obligeant à pointer régulièrement à la gendarmerie ; les cloches de nos églises signalant début et fin de la journée aident à comprendre que le marquage et donc la maîtrise du temps furent dès le Moyen-Age outil de socialisation que nos montres individuelles auront seulement prolongée ; l'apparition de l'usine et ainsi du travail collectif exigeaient la présence organisée de chacun au même moment impliquait pointeuses et règlements parfois furieusement militaires … Dans *Surveiller et Punir*, M Foucault avait montré, notamment à partir de l'exemple du *panoptique* de Bentham, comment la rationalisation de l'espace public imposait sa préalable transparence que les structures d'Ancien Régime ne permettaient pas, facilita notamment via l'invention de la police, un système de visibilité qui n'autorisa pas seulement la modernisation du système judiciaire et carcéral mais contamina aussi les systèmes éducatifs, hospitaliers etc. Voir pour savoir, savoir pour prévoir, prévoir pour agir avait indiqué A Comte : ce qu'on en peut deviner c'est combien savoir et pouvoir ont partie étroitement

liée : sans doute n'est-il pas de pouvoir sans quelque savoir préalable mais en même temps le pouvoir est toujours celui qui proclame qu'il sait mais produit incontinent les instruments pour étendre son savoir à l'infini.

Première leçon, c'est une boucle de rétroaction : *savoir <- > pouvoir<-> savoir*

Seconde leçon, ce sera toujours une erreur de n'y considérer qu'un problème technique : c'est aussi – d'abord ?- une question politique, avant même que juridique ou éthique.

Rien de bien nouveau ici pourtant : si les nouvelles technologies permettent désormais l'espace de stockage nécessaire à la constitution de ces données de masse et les algorithmes indispensables à leur exploitation, c'est néanmoins une même logique à l'œuvre qui permet seulement une économie de moyens. *La vie des autres* (2006) avait illustré combien un État policier exigeait pour être efficace, non seulement une police secrète mais quasiment un surveillant pour un surveillé. Il n'est pas de délation efficace sans compromission de tous : les techniques modernes en font simplement l'économie ; un usage plus suave. La question est technique qui prolonge seulement une logique qui depuis Prométhée exige un investissement minimal pour un résultat maximal.

Troisième leçon. Telle que l'entrevoient les juristes – protection de la vie privée – la question serait seulement de trouver des contrepoids à la mesure de l'intrusion désormais possible. Encore faudrait-il qu'on les imagine à la mesure du nouvel espace où nous introduisent ces nouvelles technologies : le réflexe classique d'ériger murs ou remparts avait un sens tant que l'on se mouvait dans une logique du dur, du solide ; dans une logique mécanique mais nous avons pénétré dans un espace flou, dans une logique de fluides ; il nous faudrait des remparts à la mesure de cet espace de proximité. Les avons-nous ? N'est-ce pas aussi parce que l'Hadopi avait usé de moyens classiques que l'entreprise connut un échec cuisant mais pourtant prévisible ?

7.4 Information active

Si révolution il y eut, avec Internet, elle concerne manifestement notre rapport à la connaissance, à l'information. Nous avons tous en notre mémoire, ces images du *Tour de France par deux enfants* de G Bruno ou celles de ces enfants traversant les étendues neigeuses pour se rendre à la communale : elles font partie intégrante de l'iconographie de la IIIe République. Elles disent avec une extraordinaire précision ce qui avait de tout temps marqué notre rapport au savoir : connaître revenait à se déplacer, à entrer dans ces espaces quasi-sacrés qu'étaient les temples de la connaissance. Espaces séparés, protégés, songeons simplement au statut particulier des escholiers du Moyen-Age ou bien encore à l'immunité dont bénéficiaient les Universités nouvellement

fondées qui portaient fort judicieusement un nom qui les extirpait du quotidien, laïque, profane, politique – l'étymologie à la fois de temple et de temps le confirme qui désigne cet espace que les augures traçaient de leurs bâtons où ils pourraient lire le discours des dieux. C'est ceci, précisément, qui a radicalement changé, nous le savons tous : désormais c'est le savoir qui vient à nous, immédiatement disponible. Ce qui bouleverse jusqu'à nos manières d'enseigner puisque nous ne pouvons plus attendre de nos étudiants qu'ils courbent le dos sur leurs pages de notes : tout dans leur attitude montre qu'ils sont actifs, ont toujours/déjà cherché références et compléments à nos cours – d'où les essais de classes inversées. Non seulement la source de la connaissance n'est pas unique, non plus que ses émetteurs, mais en plus elle est toujours disponible. On connaît parfaitement les stratégies *push* ou *pull* en marketing : ici, non plus rien de nouveau sinon les formidables ressources qu'offrent les traces laissées sur nos ordinateurs permettant de filtrer les publicités sur les sites visités, notamment des réseaux sociaux, en fonction de nos navigations précédentes et d'algorithmes autorisant l'extrapolation de nos besoins et désirs en fonction des informations sagaces. Economie de moyens pour un résultat maximal : sauf à considérer que nous sommes devenus les pourvoyeurs plus ou moins volontaires ou consentants des informations détenues sur nous. Il n'est pas de commercial qui n'eût rêvé de disposer d'un fichier de prospects suffisamment affiné pour lui épargner des taux de réponses indigents, des échecs programmés. La puissance de frappe des big data lui permet d'éviter désormais un bombardement à la Dresde. C'est beaucoup ; ce n'est pas nouveau.

7.5 Logique de locataire

Qui se souvient de la tentative il y a quelques années de commercialiser des PC aux disques durs limités sous l'argument qu'Internet offrait des capacités bien plus utiles, tentative qui se solda par un échec ? Désormais on assiste à ce paradoxe de machines aux capacités impressionnantes de stockage à l'instant même où celles-ci deviennent moins utiles. La suite bureautique la plus utilisée en France se loue désormais à l'année assortie d'un Cloud, suivant en ceci la démarche commerciale d'Adobe qui choisit de louer à un public élargi une suite autrefois trop onéreuse pour ne pas être réservée à des professionnels. Le nuage est ainsi devenu, en très peu de temps, la condition à la fois alléchante et nécessaire de toute offre commerciale – de machine comme de logiciel, de fournisseur d'accès comme d'hébergeur. Or ceci cache deux logiques bien distinctes :

- Une *logique de locataire* : nous ne sommes plus propriétaires des données que nous recueillons ou produisons, ni plus des moyens de les saisir que des espaces où nous les disposons.

- Une *logique de servitude* : en déposant ailleurs nos données nous nous prêtons plus ou moins consciemment à leur utilisation par des tiers, facilitée par l'offre alléchante de services gratuits telle la messagerie pour ne reprendre que cet exemple où tant Google qu'Apple sont passés maîtres dans l'art des conservation et exploitation de messages pourtant supposés privés. Pratique que l'on retrouve désormais jusque dans la commercialisation de machines à café *offertes* quand assortie d'un engagement d'achat de capsules sur deux ans.

Ce paradoxe s'explique aisément par le coût toujours plus réduit des disques durs qui laisse pour combien de temps encore coexister l'illusion de données privées avec la réalité de données toujours déjà socialisées. Il suffirait de relire La Boétie pour comprendre que cette servitude volontaire ne comporte elle non plus rien de nouveau. Mais s'y cache une radicale nouveauté : alors même que tout de nos démarches tant théoriques que techniques va dans le sens d'une appropriation – *devenir comme maître et possesseur de la nature* disait Descartes - logique qui se retrouve dans le modèle de réussite sociale qui s'accompagne invariablement de l'achat de sa résidence principale, nous observons ici, qui reprend d'une main ce qu'elle avait concédée de l'autre, une démarche qui vise moins d'ailleurs à nous déposséder de nos biens qu'à les socialiser sitôt qu'ils cesseraient d'être matériels.

Vieux rapport dialectique entre le hard et le soft, bien connu en informatique, en réalité dominant dans notre histoire. Voici que le doux s'invite à la table du dur. Or la fable nous invite à le mieux comprendre, nous qui continuons sottement à envier le fermier général, méconnaissant que les révolutions, toujours, se déroulent du côté du doux. L'économie nous l'enseigne pourtant : les profits se réalisent chez les fournisseurs de doux ; pas chez les fabricants de dur. La renaissance d'Apple tint moins à l'offre de ses machines, ordinateur ou téléphone, qu'aux services associés auxquels leur utilisation nous contraint – numéro de carte bancaire y compris.

Dès lors, la conclusion s'impose : s'il est quelque chose de radicalement nouveau au point qu'on puisse dire que cela changerait notre rapport au monde et constituerait une mutation comme celle de l'écriture ou de l'imprimerie, qu'il s'y jouerait non pas seulement le prolongement de la révolution Internet mais une nouvelle fracture, alors, oui, elle doit bien se situer du côté de ce doux-ci : non pas dans la capacité de stockage qu'impliquent les Big Data mais dans leur exploitation et commercialisation ; moins dans les data elles-mêmes que dans le rapport que nous entretenons avec elles et le rapport au monde qu'il implique.

Or que veut dire louer ? Bien sûr ne pas être propriétaire mais au delà de la dépendance que ceci

suppose à l'endroit d'un tiers, réside l'obligation faite au locataire de laisser le bien intact ou de le rétablir en son intégrité. Voici toute la logique de l'individuation, propre à nos sociétés modernes, pourfendue par une logique de sujet, plus proche de celle de la société féodale ; voici, autrement dit, un risque réel d'une communauté des informations, d'une logique communautaire.

On peut bien évidemment se dire que la logique du locataire s'agissant de l'environnement aurait au moins l'avantage de nous inciter à moins polluer : si tel est le cas, alors la révolution des big data pourrait se lire d'un œil favorable.

7.6 Psychanalyse hâtive ou l'histoire d'une régression mentale

Fusion, acquisition, concentration…tout depuis une trentaine d'années s'entrechoque pour atteindre cette fameuse taille critique – jamais définie, toujours convoitée – qui seule permettrait d'affronter avec quelque sérénité une concurrence de plus en plus violente ; les sommes qui s'échangent et parfois se perdent sur les marchés financiers atteignent des hauteurs astronomiques étrangères aux limites de notre entendement. Cela fait bien longtemps déjà que nous avons désappris la leçon de Solon d'Athènes- *rien de trop*. Voici désormais que la démesure engage les données elles-mêmes : c'est celle de la grenouille que nous feignons d'ignorer à présent. S'agirait-il d'une résurgence intempestive et, pour tout dire, perverse de cette propension de l'adolescent pré-pubère à mesurer son appendice pour mieux s'assurer d'une virilité d'autant plus angoissée que naissante ? L'argument serait facile mais pas faux pour autant : tout dans la modernité a cru pouvoir s'affranchir des normes que les techniques flamboyantes balayèrent si aisément. Les Trente Glorieuses en formèrent l'apex qui crurent qu'aucune limite de croissance n'était plus opposable ni aucun dégât environnemental dirimant ; la période présente en constitue la base qui soupçonne en chaque crise les prémices d'une décadence inéluctable, en chaque hausse de température la menace d'une apocalypse méritée. Pour autant nos techniques courent leur chemin, presque mécaniquement, comme si elles ignoraient nos peurs, ou pussent en toute désinvolture s'en affranchir.

Car voici bien les deux autres paradoxes de notre temps qui en constituent comme l'architecture implicite :

Progrès/décadence : deux guerres mondiales, trois génocides, la bombe puis, désormais, la conscience des périls environnementaux auront largement écorné une philosophie du progrès qui dominait depuis les Lumières et avait cru pouvoir ranger la crainte de l'ubris dans le magasin des accessoires de civilisations trop peu développées voire obscurantistes pour oser seulement rêver

d'un développement humain orgueilleux. Pour autant nous n'avons pas délaissé notre fétichisme techniciste et continuons à rêver paresseusement de machines qui viendraient heureusement réparer les dégâts collatéraux que nous aurions produits. Coexistent donc, sans se n'annuler ni même se compenser, désir et crainte du *toujours plus* nous condamnant à des comportements cyclothymiques dont témoignent nos appétences tant sociales que politiques toujours plus versatiles. Émerge en même temps ce sentiment, dévastateur, de notre impuissance : celle des politiques incapables de résoudre les crises successives qui nous frappent, incapables de prévenir les désastres environnementaux, incapables même de dessiner le projet d'un quelconque avenir ; celle des économistes encore incapables de maîtriser les rouages de flux financiers qui semblent devoir rouler hors de tout contrôle ; celle des peuples enfin, trop accablés ou déprimés pour rêver encore pouvoir peser sur leurs destins. Impuissance qui contraste si violemment avec les avancées fulgurantes des sciences et des techniques semblant dessiner un monde sur quoi nous n'aurions plus prise et qui se réaliserait en dépit qu'on en eût. Un paradoxe dont le retour du religieux face aux sciences triomphantes est un signe ; dont le chômage endémique face aux évolutions techniques en est un autre.

Elle réside en ceci la régression mentale : dans cet atermoiement d'une société vieillissante qui se pique encore de prouesses adolescentes, qui, en tout cas, renâcle devant l'obstacle d'un autre âge à franchir. Qui rêve d'un retour à un Eden qu'elle sait pourtant mythique et se replie frileusement sur des racines qu'elle a pourtant déterrées depuis longtemps.

Gros vs maigre : car il faut bien constater que la propension au toujours plus n'engage jamais que les choses. Pas les corps ; pas les êtres. Nos magazines sont remplis de ces articles ou publicités vantant les mérites tant esthétiques, hygiéniques que diététiques de corps maigres, à la limite parfois de l'anorexie. Sociologues et historiens des mentalités nous avaient habitués à relier l'étoffe de nos corps au degré de développement de nos sociétés, avons-nous pourtant la grille de lecture adaptée pour conjuguer hyperboles techniciennes et ellipses corporelles ?

La propension qui est nôtre de ne jurer que par les moyens techniques offerts, de ne raisonner que par recettes ou processus - le sabir entrepreneurial si souvent amphigourique parle lui de process - laisse à suggérer que nous ne procédons plus qu'au gouvernement des choses et aurions orchestré le lent mais efficace effacement des êtres. Qu'au moins, l'idolâtrie des corps grêles, émaciés, sans marque ni ride, ce culte de l'éphèbe asexué non encore confronté aux rigueurs du temps outre la fixation pathogène autour des délices adolescentes traduirait rien moins que l'éloge de la stérilité, qu'une parodie sinon de la mort, en tout cas de ce que Sartre au sujet de la mauvaise foi nommait réification, mot existentialiste pour ce que Marx nommait aliénation.

Nos machines bombent le torse, vaniteuses et indolentes comme pour mieux nous écraser : tout de la jarre de Pandore se sera enfui fors l'espérance. Car dans nos têtes occidentales, pétries désormais d'inculture technicienne, montent néanmoins les ultimes rémanences inquiètes des outre-passements prométhéens ; le vieux cauchemar de machines usurpant subitement notre place. Cette valse hésitation entre orgueil démesuré et dépression juvénile est la marque même de notre régression.

Il en est une autre tout aussi niaise qui tient à la connectivité. Cette dernière ne comporte pourtant rien de novateur même si les moyens y ont été démultipliés. A l'encontre de la machine plus généralement mais de la communication notamment, se seront toujours levés des vents contraires. Socrate déjà fustigeait les sophistes jusqu'à pourfendre l'écriture comme une pensée morte : Platon n'eut pas de mot assez dur pour condamner une pensée sans destinataire de le vouloir indifférencié, sans rigueur de faire peser l'effort moins sur la rigueur du raisonnement que sur les effets persuasifs de la langue. Les *babéliens*, d'un côté, redoutant toujours la sanction divine et la dispersion pour la faute d'une communication tellement réussie qu'elle eût inventée la langue universelle : les pentecôtistes, de l'autre, scrutant avec impatience l'instant de grâce de la glossolalie venant rendre possible la parole partagée. Feuerbach l'avait vu, Hegel théorisé sous la forme du conflit : il n'est pas d'humanité sans rapport à l'autre. Lévinas y a entrevu la positivité d'un visage enjoignant de ne pas tuer ; l'histoire s'est habituée lâchement aux mirages d'une dialectique qui offrirait la synthèse d'un mouvement et la justification du négatif : las, la dialectique ne déplace pas les montagnes seulement les enjeux du conflit. Nul n'est sorti de l'aporie : ni Hegel qui entrevit quelque chose comme la fin de l'histoire ni Marx d'ailleurs qui ne put inscrire la victoire finale que sous l'aune d'un peuple ontologiquement bon puisque sempiternellement exploité. La confrontation continua ; ailleurs ; toujours la même. Tous néanmoins conçurent le défi aliénant que représentait la machine.

Reste cette quête de la communication universelle dont on attend la solution de tous nos problèmes, la dissolution de toutes nos angoisses. D'où les applications diverses permettant de signaler sa présence, de retrouver ses amis ; ces réseaux sociaux où le challenge implicite est quand même de comptabiliser le maximum de relations ; où ce qui s'échange importe moins que de simplement le dire, où chaque post résonne comme un *j'existe, si je vous l'assure !* Les techniques modernes ont simplement paré d'apprêts plus convenables les fantasmes d'orgasme sempiternellement continué ou de partouze universelle. Rien de bien nouveau sous le soleil.

Ceci pourtant : l'antique modèle du sage se retirant en sa caverne ou sur la place toisant la puissance illusoire d'Alexandre, celui de nos philosophes – Descartes ou Montaigne – s'isolant

pour mieux méditer, oui ce modèle a vécu. La pensée désormais s'élabore en commun, par ces petites touches que l'on tapote sur le clavier à la recherche d'une ressource, d'un lien… au milieu du bruit, de la foule. L'autre n'est plus cet être lointain qu'on ne comprend pas très bien, n'est plus ce Persan qui vous laisse interdit : les tables désormais sont toutes *épaisses d'étrangers.* L'autre est devenu le prochain, celui qui simplement s'approche. Et notre espace, celui d'une incroyable proximité. Ce *je* si fragile, ce *moi* si entiché de lui-même que l'on disait haïssable, ploie désormais sous les données, se résume à des données que l'on troque comme des marchandises. Nos grands anciens de l'âge classique inventèrent correspondance touffue, almanachs et gazettes comme ancêtres de nos colloques et revues scientifiques : ils avaient, en y mettant soin et temps, inventé l'échange et la communauté universelle de la connaissance. Repérons bien ceci : seul le dur de l'objet transformé en marchandise faisait l'objet de l'échange économique. La connaissance, elle, ne relevait pas de l'économie marchande pour la simple raison que celui qui la donne, enrichit peut-être le récipiendaire mais ne perd pas cela qu'il donne. L'économie libérale a envahi le doux de la connaissance et transformé celle-ci en data qu'elle commercialisera au mieux sous la forme de brevets, au pire sous celle de fichiers de prospects. Le je est devenu argument, de vente ou de démonstration : est venue l'heure de l'egolâtrie.

7.7 Archéologie hâtive ou l'histoire d'une régression intellectuelle

Plus inquiétant ceci qui engage la pensée.

Que peut bien signifier cette propension à accumuler le plus de données possibles sur tout et tous ; sur tout et n'importe quoi ? On devine bien les usages commerciaux ou policiers qu'on en pourrait rêver faire. Mais si jamais les moyens techniques n'ont été aussi puissants et les protocoles théoriques aussi efficaces pour exploiter cette masse incroyable de données, la chose n'est en rien nouvelle. Le commercial a toujours rêvé de fichiers les plus qualifiés possibles qui lui permette d'atteindre ses prospects avec un filtre le plus fin possible. Le policier ne rêve que d'un tissu social le plus transparent possible pour prévenir et punir crimes et délits ; ne parlons pas du politique au nom de qui il agit. Foucault l'avait en son temps théorisé ; Bentham et Comte parfaitement illustré. Or, si l'intelligence a un sens, et la pensée des règles et des méthodes, elles tiennent dans ce principe simple entre tous d'extraire le maximum d'enseignements, d'informations et de connaissances du minimum de données. Le prototype en demeure la loi scientifique : d'une donnée pouvoir prévoir une infinité d'événements. Nos petites réflexions pratiques n'agissent pas autrement : que nous doublions une voiture sur une petite route départementale ou que nous augmentions le chauffage dans nos appartements, nous observons constamment que nous sommes capables de prendre des

décisions à partir de données insuffisantes, souvent floues. Nous extrapolons, généralisons et vérifions. Dans chacun de nos actes, il y a, à la fois un présupposé et une forme de pari !

Aristote nous l'avait enseigné : il n'est de science que de l'universel. N'était ce pas une des raisons qui fit affirmer que l'histoire en tant que telle ne saurait jamais être une science - ce qui ne signifiait pas d'ailleurs qu'elle fût pour autant exemptée des rigueurs de la preuve ? Pour déterminer le comportement de tel ou tel acteur, il faudrait pouvoir rassembler une infinité de déterminations. Mobiliser l'universel pour expliquer le local c'est bien tout le contraire de la science qui, au contraire se contente d'un déterminant pour expliquer le maximum de phénomènes.

Il y a plus encore qui touche à l'action. On peut s'amuser de ces deux maximes contradictoires de Marx et de Comte : le premier énonçant que l'humanité ne s'était jamais posé que les problèmes qu'elle pouvait résoudre quand, au contraire, le second estimant qu'elle avait toujours commencé d'abord à se poser des questions pour lesquelles elle ne pouvait apporter de réponses. Marx n'a pas tort : pour qu'un problème puisse se poser il faut bien préalablement que les mentalités, les connaissances, les événements le rendent pensable. Voici loi de toute philosophie de l'histoire : l'exemple de Mendel, venu trop tôt, et donc incompris est resté à cet égard célèbre. Pour autant, ne rêvons pas : dans sa démarche collective, l'humanité contrainte d'agir le dut bien avec un minimum de connaissances. C'est ici le rôle des mythes, des religions, de ce que Comte nomme une *théorie quelconque*. Qui agit, doit bien faire comme si : comme s'il savait.

Dans cette frénésie d'accumulation de données je lis comme une impuissance à agir. Une négligence à penser. Une répugnance à imaginer. Si nous devions tout savoir avant de nous lancer dans quelque démarche que ce soit, nous n'agirions jamais n'inventerions jamais rien non plus. Telle est la logique de l'expert : sans audace. N'agir qu'en toute certitude ! Avec autant d'imagination qu'une limace scrofuleuse.

On y retrouve les mythes de F Brune :

le progrès : il se présente comme une donnée irrésistible, une contrainte à quoi il nous faudrait nécessairement nous adapter pour ne pas écrire nous soumettre. Le moteur de l'histoire a glissé imperceptiblement de l'acteur à la chose comme si nous pouvions écrire désormais, contrefaisant la formule inaugurale du Manifeste de 1848, *l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des progrès techniques*. Or Marx avait été précis sur la question : autant une philosophie de l'histoire ne se basant que sur le matériel pratique, sur l'évolution des conditions matérielles de production relèverait seulement d'un matérialisme naïf, autant celle qui n'y verrait qu'une odyssée de l'esprit se condamnerait à un indécrottable idéalisme. Si dépassement dialectique il y eut, qu'il

revendiqua, il réside bien dans cette boucle de rétroaction qui récuse toute causalité linéaire entre pensée et être. C'est ainsi dans la dynamique récursive entre progrès technique et évolution idéologique que tout se joue. Si révolution il peut y avoir, elle ne réside ni dans l'illusion d'un prince de l'esprit qui martèlerait l'histoire de son sceau, ni donc dans une nécessité mécanique de plus en plus efficace qui façonnerait nos espaces et comportements. L'injonction à progresser, à faire toujours mieux, toujours plus, à croître et multiplier fait partie de ce registre qui nous invite à considérer dans le big et la connexion des réalités nécessairement positives. Voici bien notre impuissance à agir : d'oublier qu'il n'est pas d'acte, le plus anodin soit-il, qui ne suppose une représentation du monde, d'omettre que nous ne puissions agir sur le monde qu'en le réduisant préalablement à l'état de chose, d'objet, nous conduit inexorablement à nous réduire nous-mêmes comme si nous n'étions que les vecteurs d'une histoire se décidant ailleurs. Or, précisément, il ne suffisait manifestement pas que l'économie marchande nous dégrade en source potentielle de plus-value et en consommateur contraint, il fallait encore que l'on nous rabaisse à l'état de données exploitables ! Voici la philosophie spontanée du technicien, de l'ingénieur à quoi nous cédons d'autant plus volontiers qu'elle est négligence à penser : quand tout dans notre histoire - de la technique à nos éducation, religion, culture – traduit notre refus de n'être que ce que nous sommes (G Bataille), quand le politique lui-même, n'a de sens que d'être projet et donc transformation de ce qui est, aux antipodes de la simple gestion qui se contenterait de seulement faire fonctionner une organisation donnée, ce culte du progrès perçu à l'aune du technique se résume à une pure et simple soumission. Nous avons désappris le politique : nous avons tort ! Ce qu'Arendt nomme Verlassenheit, acosmisme, s'y joue : il y a aliénation, redoutablement efficace, sitôt que nous sommes réduits à ce seul rapport à la machine, sitôt que nous perdons le monde. Nous y voici : oublier ce que peut comporter d'éminemment politique, la tension à recueillir le maximum de données. La NSA, elle, ne commit pas cette erreur. Décidément le politique nous regarde ! Ce n'est pas nouveau mais la formule est à entendre dans les deux sens.

le primat de la technique : elle qui pourtant n'a à voir qu'avec la relation moyen/fin, présage toujours une théorie mais ne la crée pas ; elle qui n'est que la résultante d'une ruse et d'une tricherie que Prométhée a illustrée et Bacon théorisée – *pour commander à la nature, il faut préalablement lui obéir*– se donne des allures de deus ex machina. S'y joue l'impératif du toujours plus : plus vite, plus rentable, plus efficace … Jamais pensé, toujours suggéré, cet impératif est un réel commandement au sens où G Agamben l'analysa : nous voici sommés à consommer et produire sans jamais nous poser la question du pourquoi mais seulement celle du comment. Il ne s'agit évidemment pas de récuser ni la valeur ni le rôle de la technique mais de souligner combien son

panégyrique est dévastateur. Les échecs techniques toujours appellent de nouvelles réponses techniques, jamais une réflexion préalable. On a oublié que jamais ses réponses ne résultèrent seulement de besoins pratiques : il y eut loin de la découverte des ondes radioélectriques par Herz à l'invention de la radio ; il fallut bien qu'un Ampère cessât de se poser la question de l'utilité des phénomènes électriques pour qu'un jour l'utilisation de cette énergie devienne possible, bien plus tard, dans nos usages tant domestiques qu'industriels. La technique offre peut-être aux sciences des problèmes à résoudre ; n'est jamais une réponse en soi. La dimension politique s'en suit : n'oublions jamais que les athéniens réservaient les élections aux seules charges exigeant un savoir spécifique, technique précisément ; que pour toutes les autres charges, ils préférèrent s'en remettre au tirage au sort. Ils savaient que toute élection produit une aristocratie et conduit inexorablement à une oligarchie. A-t-on oublié que dès les années qui suivirent la Révolution, on commença de se poser la question de la légitimité d'une démocratie consistant à conférer le pouvoir de décision au peuple c'est-à-dire à l'instance la moins experte, la moins expérimentée, la plus ignorante. Ignore-t-on qu'au nom d'une réalité effectivement de plus en plus complexe, on imagina, depuis, des systèmes technocrates – dont le fascisme est un exemple extrême mais la Cité de Platon une théorie inaugurale – visant tous à monopoliser le pouvoir de décision ? Ce primat de la technique signe la mort du politique et le désaveu dont il fait actuellement l'objet n'en est qu'un exemple notoire, comme ces sirupeuses antiennes assénant jusqu'au dégoût que le clivage gauche/droite n'aurait pas de sens, ou ces pratiques quotidiennes en entreprise où les DSI impriment leurs marques et exigences. Comme s'il appartenait à la technique d'édicter ce qui était possible ou non ; souhaitable ou non. C'est dans ce primat de la technique, grand impensé de la modernité, que l'on peut deviner à la fois le renoncement à agir et le refus de penser. La porte ouverte à tous les renoncements. On se trompera toujours en imputant à ces nouvelles technologies le viol de la vie privée, l'effacement de nos droits fondamentaux : elles n'en sont que le truchement opératoire. A la source, ce renoncement, cette dévotion technocrate qui nous fait même nous interroger sur la validité de la démocratie. Exagérons-nous ? Il ne faut pourtant pas détourner de beaucoup nos regards pour constater dans nos votes, comme dans notre déprime veule, que cette mort du politique, donc de la volonté, donc de la pensée, est à l'ordre du jour. Il ne faut pourtant pas aller chercher bien loin pour voir combien l'impératif techniciste se sera arrogé jusqu'au prononcé des valeurs : la morale – hâtivement rebaptisée éthique, cela fait plus chic – est déjà instrumentalisée dans les divers comités d'éthique qui fleurissent ici et là.

le dogme de la communication : il s'impose partout et les objets connectés n'en sont jamais que l'ultime hypostase. Elle devient même une sainte obligation. Communiquer avec tous mais avec tout également, où l'on retrouve la réification. Tout dysfonctionnement dans la cité, dans une

organisation, dans une famille s'explique toujours par un défaut de communication où l'on retrouve l'inclination de la technique à ne répondre que par plus de technique encore ! Il y va ici comme d'une singulière schizophrénie qui nous enjoint à ne plus réagir que sur un seul registre comme si le réel se réduisait à de simples protocoles techniques et que le monde humain eût évacué de sa complexité tout ce qui de politique, de moral, de passionnel ou d'idéologique viendrait à en enrayer la sublime simplicité. Etre connecté, signifie être repérable toujours, par tout le monde : soit ! Ce qui suggère d'une part qu'il y eût toujours quelque part une communauté qui fût engagée par votre position et s'y intéressât ; d'autre part que l'interactivité tant vantée par les médias divers fût garante d'un échange comme si dialoguer se réduisait à signaler sa position ou sa posture ; enfin qu'exister se réduisît au fait *d'en être*, de participer à une communauté et que la faute majeure, le problème en tout cas, fût de passer à côté et donc d'être ignoré. On peut y deviner au moins trois illusions qui renvoient toutes à la négligence de pensée, à l'impuissance à agir : c'est d'abord méconnaître lourdement la réalité humaine que d'imaginer que les collectivités humaines préexistent aux relations qui s'y jouent, c'est bien au contraire la circulation incessante d'objets, et parfois d'objets blancs comme l'argent, la division des tâches et donc l'interdépendance de tous, l'échange de messages certes mais la réalité de relations humaines qui en assurent le ciment et la perpétuation. En présumant la préexistence de communautés prêtes à vous accueillir sitôt que connecté, l'idéologie contemporaine ne fait rien d'autre qu'asseoir une illusion communautariste où le lien en quelque sorte ontologique n'aurait plus rien de social encore moins de construit. C'est alors assez logique que fleurisse jusqu'au dégoût le terme de communauté, avec tous les dangers politiques que ceci présage : le lien n'est jamais noué mais toujours présumé. Repli frileux sur une identité fantasmée. On sera passé incontinent du *j'ai* des relations à *je suis* mes relations confondant allègrement, mais sans précaution aucune, logique d'appartenance à tel ou tel groupe avec logique identitaire où les présupposés ethniques, nationalistes ou intégristes ne sont jamais loin. C'est enfin méconnaître de manière assez troublante ce qui se joue, dans le dialogue, d'appel, certes, mais de reconnaissance surtout de l'autre, qui ne se résume pas seulement à la trop célèbre dialectique engageant l'existence de l'autre mais plus radicalement dans la geste réciproque et nécessairement entretenue où chacun, enjoint de se mettre à la place de l'autre, invente une relation où la violence peut céder devant le logos autant que la passion.

Impuissance à penser, effondrement du collectif en une communauté floue à quoi les objets nous arriment avec l'énergie du désespoir, négligence de la technique à imaginer d'autres solutions que sa propre répétition démesurée selon les sempiternels canons de l'efficacité et de l'hyperbole… le bilan n'est pas bien rose

7.8 Que faire ?

Loin de nous l'idée de faire de ces nouveaux outils les responsables de nos crises, qu'elles soient économiques, sociales ou idéologiques : ce serait tomber dans le piège que nous dénonçons. Ces objets ne fonctionnent et ne parviennent à pénétrer dans l'espace social que parce qu'ils trouvent en face d'eux des consciences prêtes à les accueillir et utiliser, ce qu'encore une fois, notre complaisance à délivrer nous-mêmes des données, est l'illustration la plus frappante. Il y a en revanche tout lieu de se demander si ne serait pas en train d'émerger un nouvel ego, dont l'éclosion serait favorisée par l'efficacité de ces nouvelles technologies de la communication, un ego à mille lieu de celui à quoi nous étions habitués et à quoi notre éducation nous enjoignait de nous conformer. Bruit, foule et fureur le traversent de part en part, lui qui ne semble plus pouvoir exister et s'affirmer que par la participation incessante à ce maelström qui le constitue mais qu'il amplifie cependant. Qu'il est difficile désormais de ce déconnecter, de faire silence : qui imagine pouvoir encore ne pas lire ses courriels, même professionnels, le week-end ? ne pas disposer d'un forfait illimité pour son mobile ? qui se souvient encore des prémices de l'Internet où le coût à la minute de la connexion contraignait le propos à être lapidaire ? Qui ne comprend que l'Internet mobile nous prive des seuls instants restants où un calme paradoxal nous permettait encore de penser, rêver, lire ? qui ne devine qu'à ce jeu, même nos déplacements ressemblent à de la sédentarité ?

Il ne s'agit pas de jouer au nostalgique de temps présumés meilleurs, ni de contrefaire le conservateur acariâtre mais de rappeler simplement que chaque époque sécrète l'idéologie qui lui est nécessaire. Que nous pouvons bien, parfois avec sotte condescendance, nous moquer de la confiance naïve des scientistes du XIXe siècle que l'on retrouve jusque chez les fondateurs de la IIIe République : leur foi dans les sciences vaut bien la nôtre dans les techniques ! Mais en traquant ainsi les implicites de notre modernité, de se demander si nous disposons bien des outils pour affronter des lendemains qu'au moins la crise écologique rendra périlleux mais surtout inédits. Or, si notre appareillage technique reste prometteur, il n'en va pas de même de nos cadres idéologiques et culturels. La peur qui suinte de toute part sous l'obsession communautaire, la complaisance que nous mettons à laisser s'édifier des systèmes de surveillance et même à les consolider nous-mêmes, la crédulité qui nous fait lâchement nous en remettre aux experts de tout poil, ne signent pas seulement la fin du politique, mais ouvrent la voie à toutes les tyrannies possibles. En nous laissant devenir des choses publiques, nous ne tuons pas seulement la République…

Vigilance est le mot qui convient mais il ne fait que nommer une disposition d'esprit pour quoi nous n'avons peut-être pas encore de cadre théorique adapté. Nous nous satisfaisons de croire que

l'introduction de l'éthique dans le monde de l'entreprise et dans les laboratoires suffira ; c'est tout le contraire. Faute d'un projet clair, et nos sociétés en manquent cruellement, la morale ne jouera jamais qu'un rôle funeste de censure ou de paravent habile de nos forfaits. Le piétisme n'a jamais mené nulle part et nous n'avons nul besoin d'une autorité tutélaire sourcilleuse.

Ce que nous avons à inventer c'est, à l'heure même où tout nous ramène à la foule et au collectif, c'est cet individu, dégagé des antiques appartenances, capable à la fois de participer au social sans jamais renoncer à ses propres tensions.

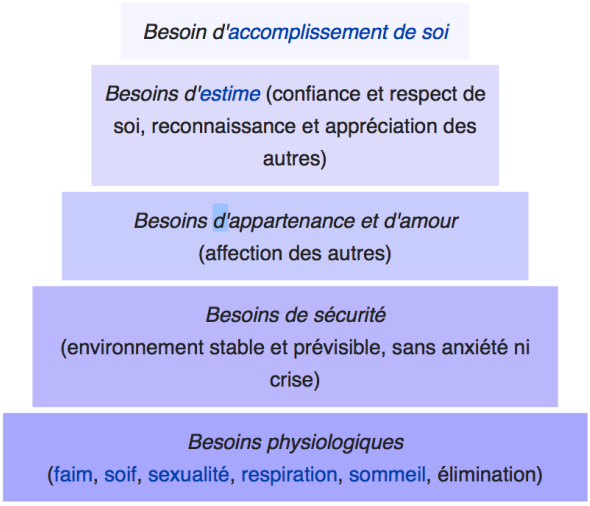
Mais pour cela, se départir de l'émerveillement candide devant la nouveauté en général, et l'innovation technique en particulier ; se remettre enfin à penser ce qui la rend possible, souhaitable. Se poser enfin la question : mais pour quoi tout cela ?

8 Méfiances …Justifiées ?

D'où me viennent-elles ces méfiances dès lors que j'entends parler de *management* et pis encore de théories du management ?

De deux réalités conjointes évoquées dans ***Morale*** à plusieurs reprises sur quoi il faut revenir :

Tant *management* qui renvoie à manège et donc à dressage des chevaux qu'*éthique* qui désigne d'abord le séjour habituel des animaux où les domestiquer soulignent trop la prise en main, le pouvoir que l'on exerce pour qu'il ne faille pas préalablement à toute conception de l'organisation s'interroger sur la relation au pouvoir qu'on y trame.



Il ne peut pas ne pas y avoir sous-jacente une théorie de l'homme et, partant, de son rapport au monde. Elle est tantôt seulement pointée, tantôt normative

Or, curieusement mais c'est après tout un signe sans doute de son malaise, la philosophie reste étrangement muette, se contentant ici et là de quelque critique très générale, en sorte que les présupposés idéologiques de ces théories sont plutôt portés par des chercheurs en gestion, management. Loin de moi l'idée que leur recherche fût illégitime mais de partir du terrain de la recherche appliquée, pour ne pas dire de la technique, de relever de ce qu'Heidegger nomma les techno-sciences, le risque est majeur que le principe ne soit pas entendu pour ce qu'il est, un principe, c'est-à-dire, un fondement mais au contraire soit instrumentalisé, n'apparaisse plus que comme le truchement adapté d'une finalité en elle-même légitime : diriger, organiser l'activité d'un groupe humain.

Que surgisse l'impression que ces théories du management ne soient que des stratégies moins d'endoctrinement d'ailleurs - on aura assez remarqué la méfiance libérale à l'endroit de tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'idéologie - que de conditionnement ; que pointe l'impression que ces théories ne soient en réalité que des techniques plus ou moins habiles d'exercice d'un pouvoir d'autant plus mal pensé qu'il ne le serait en réalité pas du tout d'être conçu comme une finalité en soi, et alors toutes les méfiances que sourdement je nourris éclatent au grand jour.

> *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. Kant*

Me demeure comme un horizon indépassable l'impératif kantien parce que je reste convaincu, en dépit de toutes les critiques, la moralité se tient et maintient dans la volonté. Sans doute le philosophe se ménage-t-il un promontoire bien confortable de se hisser à hauteur des principes où il ne rencontrera nulle des contradictions qu'invariablement l'action oppose ; sans doute d'arguer de la pureté des intentions, le condamne sinon à l'impuissance en tout cas à une forme de quant à soi qui ne saurait résoudre le problème pratique de l'entrepreneur ou du politicien. Sans doute. Mais à l'inverse, ce dernier, ne peut vouloir chercher les moyens d'une action efficace qui respectât les principes qu'il se serait donnés sans au moins interroger la légitimité des fins de son action - ce qu'en réalité il ne fait jamais ; ne peut pas faire faute de renoncer. Elle est ici la voie étroite entre morale et éthique voire même entre éthique et déontologie : dans le passage à l'acte.

Or, à moins de considérer l'homme comme une simple machine réagissant à des stimuli, que l'on pourrait programmer plus ou moins habilement pour qu'il produise les réactions souhaitées ; à moins de l'autre côté de considérer la morale comme un protocole plus ou moins complexe de processus qu'il suffirait de dérouler dans l'ordre convenu, la question du management éthique n'a de sens que de s'arrêter devant le seuil de l'humain dont tout laisse à voir, dont tout doit laisser à préserver qu'il soit à la fois celui qui sans cesse résiste, fuit, renâcle et en même temps se soumet, bref celui qui est ailleurs ; d'ailleurs ; joue toujours de plusieurs espaces et registres. Réification, aliénation : c'est ici l'angle mort que tous ont aperçu et représente la faute majeure. Or, quelle que soit la motivation de l'homme privé, le dirigeant, l'homme de pouvoir ne peut pas ne pas être aspiré par la spirale de finalités qui sont moins les siennes que celles de l'organisation qu'il mène. C'est peut-être ce qu'il y a de plus perverse dans l'idéologie dominante : sous le libéralisme pointe un insupportable pragmatisme - et pas seulement ce qu'on nomme bizarrement conséquentialisme. Sous l'objurgation de la performance et de la nécessaire adaptation, il y a, inéluctable, la négation de toute moralité parce que de toute intention.

C'est pour cela qu'il fallait faire le détour par les principes. L'argent n'a pas d'odeur, dit-on; le système n'a pas d'âme ; le manager ?

La question morale en tout cas ne saurait être un simple travestissement mondain

9 Nikolaus Harnoncourt

De son nom complet Johann Nikolaus Graf von La Fontaine und Harnoncourt-Unverzagt - c'est vrai j'ignorais ses ascendances anciennes, au reste lorraines. Il s'est fait tôt connaître en repensant complètement la lecture et l'exécution des œuvres baroques, sur des instruments d'époque. La polémique n'était pas encore éteinte aux temps où je m'ouvris à la musique qui opposait les partisans des interprétations traditionnelles, un peu lourdes c'est vrai et parfois invraisemblablement tirées du côté romantique et les tenants vite qualifiés de puristes, supposés défendre une vérité à laquelle je ne suis pas certain d'avoir alors rien compris.

Les uns prétendaient que tout cela sonnait faux ; les autres que cela résonnait vrai … j'entends encore les diatribes de la Tribune des Critiques de disques où officiaient ave un talent rare de la diatribe passionnée Antoine Goléa, Armand Panigel, surtout. Mon père n'aurait raté pour rien au monde ce rendez-vous du dimanche après-midi, que j'écoutais parfois avec lui. Ces extraits comparés de différentes interprétations que ponctuaient parfois les colères de Goléa demeurent en mon panthéon intime : d'entre ces moments rares, partagés avec un père taiseux, aux passions aussi fugaces que discrètes, mais qui avait trouvé là espace à partager avec ses fils, un espace qui l'engageât mais pas trop, ou plutôt d'entre la découverte simplement de la musique, je ne sais trop ce qui aura soudé l'émotion ressentie aujourd'hui en parcourant ces visages disparus, ; sans doute les deux tout ensemble.

Je surpris parfois mon père prendre parti d'un côté ou de l'autre mais s'il ne détestait pas à l'occasion la polémique, le verbe ne l'armait jamais assez pour qu'il puisse la prolonger et, je l'avoue, si je percevais parfois quelques différences entre les extraits successifs, mais pas toujours, c'est vrai, j'étais trop ignorant, trop jeune tout simplement ou peut-être encore trop insensible pour jeter assez d'huile sur le feu et nourrir avec lui l'art de la contradiction. Mais j'aimais plus que tout l'inimitable accent de Goléa, si sonore quand il s'emportait !

Plus tard c'est sur le terrain de la politique que j'affuterai mes armes avec lui : évidemment si j'aimais à avoir un père de gauche, invariablement je ne le trouvais jamais assez à gauche et si je n'osais pas le traiter de social-traître, l'idée m'en vint parfois … après tout l'invective de réformiste allait suffire. La politique l'intéressait-elle ? oui, sans doute : mon père, moins timide que gourd dans l'échange avec l'autre y trouva surtout un registre qui l'impliquait - mais surtout pas trop - mais servit de prétexte à ces échanges où il s'empêtrait si fréquemment.

Dois-je le dire, ce plaisir de la polémique, je le retrouverai dans *le Masque et la Plume* quand à

côté de Charensol et de Jean-Louis Bory, F-R Bastide mena l'équivalent sur le cinéma et le théâtre. Mais, dois-je le dire, si les outrances de Charensol ou les provocations souvent sagaces de Bory m'amusèrent, le cinéma ne me passionna jamais assez pour m'y retenir longtemps.

Bach donc et Harnoncourt.

Je le comprends mieux encore aujourd'hui en le regardant diriger sur ***cette vidéo*** : on est décidément bien loin de la componction protestante qu'on suppose hâtivement. Il y avait chez celui-ci une jubilation à susciter le mouvement - quelque chose de l'ordre de l'allégresse qui me fit alors redécouvrir un Bach tellement éloigné des rigueurs parpaillottes...

10 Philosopher

Le Monde va commercialiser une petite collection de philosophie ***Apprendre à philosopher*** …

J'aime assez l'idée. Kant, il y a bien trop longtemps, l'avait déjà écrit, c'est à peu près tout ce que l'on peut faire et c'est un exercice de liberté que nul ne peut faire à la place d'un autre.

Quand on observe l'impérialisme triomphant et obscène des experts, on se dit que la lutte contre les certitudes est toujours d'actualité ! quand on voit resurgir des intolérances que l'on avait pu croire un peu hâtivement rangées au magasin des accessoires tératologiques, on peut effectivement considérer que la lutte contre les préjugés est loin d'être un luxe ! quand on comptabilise le nombre désormais confidentiel des sections *Littéraires* dans nos lycées, on peut légitimement s'inquiéter d'une l'hégémonie paresseuse qui aura produit de faux scientifiques autant que d'involontaires économistes tout juste bon à renflouer les cohortes déjà protubérantes de commerciaux incultes ou de gestionnaires obtus ; on ne peut que regretter - quand on aima s'y attarder - ou s'inquiéter - quand on consentait à lui accorder au moins une vertu pédagogique d'une telle déshérence.

On ne le dira jamais assez, notre système de sélection, absurde parce que toujours négatif, où les tribus bourgeoises surent néanmoins se ménager des parcours efficaces pour hisser leur progéniture, n'aura jamais eu d'autre effet que de tuer les humanités - même pas vraiment de promouvoir les sciences qui n'en avaient pas besoin. Au double prétexte que l'enseignement fût trop éloigné de la réalité des entreprises et que la modernité versât inexorablement du côté des sciences dures, on aura isolé philosophie, Lettres et Arts dans un ghetto charmant mais si désuet que désormais déserté. En une trentaine d'années, on aura produit une génération démunie du bagage culturel traditionnel - après tout pourquoi pas même si je le déplore - sans pour autant lui en proposer d'autre que celui affairiste, utilitaire et technicien que l'on nomme avec imbécile superbe, *professionnel* ! Qui n'est même pas scientifique - à peine technique, même si l'appeler technologique flatte la suffisance.

Mais tout ceci ne vient-il pas trop tard ? dans un désert de silence ?

Je reste effrayé, en tout cas inquiet, de la désertion des intellectuels - des philosophes notoirement. Non que j'eusse la nostalgie des grands intellectuels engagés de ma jeunesse - quoique … En dépit de leurs erreurs nombreuses, de leur incapacité trop souvent à repérer les totalitarismes où ils suintaient, de leurs connivences ou petites lâchetés, les Sartre, Camus, et autre Foucault eurent en tout cas l'art d'une présence soucieuse qui hissait l'humanisme à des hauteurs jamais égalées depuis.

Je déplore aujourd'hui les tapages de ces petits messieurs tout juste bons à amuser les foules sur les tréteaux médiatiques de leur venin veule et prétentieux ; de ces petits donneurs de leçons - qui toujours inclinent dans le même sens haineux ou craintif - qui de leur strident refrain conformiste n'en finissent pas d'entonner l'éloge vain de la vacuité bourgeoise.

J'aurais aimé pouvoir écrire, songeant à Pascal, que le silence infini des philosophes m'effraie mais non, c'est plutôt le vacarme, le borborygme infâme des machineries idéologiques de ces pharisiens qui m'étouffe.

Des rares certitudes que je puis avoir, il en est une qui me tenaille : nous n'avons, décidément, pas de philosophie pour penser les affres à venir de la modernité ; nous n'avons jamais eu autant besoin de philosophie et de consciences vaillantes pour en hisser haut les questions.

Tout est à faire ? Non ! à refaire !

11 En coin

Brasserie Lipp, Paris 1969.
Henri Cartier-Bresson

Elles sont assises là, toutes les deux, dans un parfait alignement dessiné par la banquette un peu rude, qui existe toujours mais qui aujourd'hui comme hier invite plus à l'attente qu'au repos tant elle sollicite les dos.

Tout les oppose bien sûr et on croit d'abord ne voir que cela : l'âge bien sûr ; la tenue, évidemment ; peut-être même la condition sociale. Pourtant les voici bien assises sur la même banquette, attablée devant une boisson qui ne semble ni pour l'une ni pour l'autre être alcoolisée ; s'offrant à prendre l'air en lisant pareillement le journal. Même si ce n'est pas le même ! *Le Figaro* a toujours senti bon sa bourgeoisie d'affaire, aisée, assise sur ses certitudes et plutôt craintive de tout bouleversement auquel elle n'eût pas elle-même consenti ; *Le Monde*, au contraire, quotidien de référence en ces années-là plus qu'aujourd'hui, seul journal du soir au demeurant, plutôt anti-gaulliste - hormis la rubrique de politique étrangère - mais pas de gauche pour autant même s'il regarda les événements de mai 68 avec complaisance émue, quotidien des intellectuels pour tout dire, des étudiants et de ce qu'on nommait alors la bourgeoisie éclairée.

Oui, c'est bien ceci que l'on croit observer d'abord, ce curieux mixte d'opposition et de similitude qui métamorphose la banquette en ligne du temps : au loin, qui s'efface presque, cette vieille dame chapeautée, à l'allure surannée qui pourrait être la grand-mère de la jeune fille qui au premier blanc, ne serait ce que par le blanc éclatant de sa robe occupe toute la place, focalise tous les regards.

Celle-là sent bon ses années vingt avec son chapeau cloche et son tailleur aussi sobre que sombre tout juste surplombé de cette encolure démesurée ne laissant rien percevoir des rides inexorables que la décence impose de cacher, ce tailleur au motif à peine visible achève d'avaler la veille dame déjà camouflée derrière son journal grand déployé. Elle le tient d'un geste élégant, doigts serrant la page et poignet discrètement plié, laissant pour seul bijou entrevoir seulement un mince bracelet-montre qui prétendit sûrement moins ponctuer le temps qu'une distinction d'autant mieux furtivement revendiquée qu'elle commence à sentir la poussière d'être ainsi vulgairement confrontée à une époque décidément trop provocante.

Celle-ci, dans le silence de sa lecture, fait éclater sa modernité : presque une figure de mode tant sa robe paraît avoir été confectionnée par Courrèges. Elle ne tient pas son journal qui repose moitié sur la table moitié sur sa robe. On devine à peine son visage, dévoré par son cheveu soigneusement aligné qui le recouvre presque entièrement telle la couronne flamboyante de sa jeunesse, caché par cette main portée à la bouche - mais est ce là l'ultime rémanence d'une enfance refusant de s'effacer ou l'effroi ressenti à la lecture des actualités ? On la devine à peine, elle qui pourtant envahit tout le premier plan : l'attention est captée par ces jambes nues, insolites alors, le blanc aveuglant de la robe que ponctue à peine le noir des bottes et de ces points presque égarés des quelques boutons.

Non, le contraste n'est décidément pas entre la vieille dame et la jeune femme : celle-là est trop conforme à l'idée qu'on s'en peut faire pour ne pas contrefaire la caricature mais dans la posture de celle-ci où, tout du geste pensif, à la tenue si droite que presque rigide, mais jusqu'à l'austérité de son quotidien s'honorant de ne pas s'égarer inutilement en se parant de photos, tout, oui, oppose un démenti cinglant à la légèreté de la vêture.

Je soupçonne Cartier-Bresson de n'avoir pas voulu si paresseusement se contenter de cette banale controverse. Plutôt que d'aligner l'angle de sa prise sur la ligne de fuite dessinée par la banquette et qui de la jeunesse à la vieille dame laisse juste entrevoir un client jetant un œil dans la brasserie, il choisit une prise légèrement biaisée qui abandonne les deux femmes à leurs silence olympien.

L'essentiel de cette photo est dans ce regard en coin que la vieille dame jette sur la jeunesse. S'agit-il d'un œil envieux, sourdement nostalgique de sa propre verdeur enfuie ou plus vraisemblablement d'une sourde réprobation devant tant de chair ainsi impudiquement offerte ? Fut-il jamais période où le nouveau insultât aussi brutalement la componction faussement humble de l'ancien ? où la jeunesse, triomphante et si insolemment nombreuse, cessât de ménager de respect et de soumission entremêlés une génération arc-boutée sur des certitudes que deux guerres avaient pourtant balayées d'un revers de mitraille ? Mais voici peut-être une illusion rétrospective : je regarde cette photo avec mes yeux d'adolescents parce que cette période fut la mienne et je n'oublie pas nos présomptions

à imaginer que sans peine nous pourrions faire infiniment mieux que cette génération macabre et mortifère. Pourtant, à près d'un demi-siècle de distance, je vois bien que de cet univers-ci il ne reste plus rien ou presque et que le gouffre monstrueux qui sépare ces deux femmes est aussi vertigineux que peut l'être ce qui désormais nous éloigne d'elles. Peut-être est-ce autre chose qu'il faut deviner dans ce regard quoique l'air pincé et la moue réprobatrice m'en fasse incontinent douter.

Se souvient-elle des mêmes œillades scandalisées devant ces femmes qui, au temps de sa jeunesse, s'aventurèrent insolemment aux terrasses des bistrots, s'entichant même de fumer en public violant ainsi les règles les plus élémentaires de la bienséance féminine et de la discrétion bourgeoise ? C'était au temps de sa propre jeunesse et, peut-être les envia-t-elle même d'oser faire ce que tout en elle regimbait de seulement imaginer, à moins, mais j'en doute, qu'elle fut l'une de ces garçonnes ivres de vie ou de ces femmes au cheveu soudain si court, à l'allure si altière qui n'avait soudain plus rien à voir avec les formes graciles d'autrefois où le bourgeois se plaisait à considérer l'étendard de son aisance. On le voit le chapeau alors résistait encore - on ne s'en défit qu'après l'autre guerre mais on l'avait oublié, les jambes déjà se montraient, fières et fines, en des postures nouvelles qu'empruntait désormais l'élégance.

Au fond ce regard en coin n'est peut-être que celui qu'incessamment nous renvoie la fuite : ce que j'entrevois, devine et parfois regrette, là devant moi, n'est jamais que l'antienne sottement répétée d'un avant qui passe beaucoup moins qu'on ne l'espère ; qu'on ne le croit.

Dans ce regard, mi-méprisant mi réprobateur, je devine le crissement strident, détestable d'un temps qui ne passe pas ; qui ne va plus nulle part.

12 *Hannah Arendt*

Cherchant désespérément quelque moralité à nos actes, tentant de prolonger ma morale de quelques prescriptions qui puissent conférer à mon analyse quelque portée pratique, inévitablement, je fis retour sur Arendt et notamment sur *Vita Activa*. Que je relis avec autant d'intérêt que d'éblouissements, autant de plaisir que d'étonnements renouvelés.

Oh ce n'est pas tant que je chercherais une immodeste application pratique à mes divagations mais finalement le sujet ne l'impose-t-il pas ? Que serait après tout, une moralité suspendue entre terre et ciel - sinon une mal-aimable galéjade ?

Arendt donc : du plus loin qu'il me souvienne j'aurai entendu parler d'elle. J'ai souvenance d'échanges dans ma famille qui ne purent concerner que ses interventions autour du procès Eichmann. Sans doute alors et dans ces milieux fut ce d'abord l'interprétation qu'elle fit du rôle des *Judenräte* qui fit polémique : non qu'elle les eût jamais accusés de s'être fait complices des nazis mais souligna l'ambiguïté de leur rôle - ce qu'en Israël on ne lui pardonna jamais. Ce n'est qu'un peu plus tard que le débat autour de la banalité du mal surgit. Non qu'elle entendît par là que tout un chacun fût capable du pire et que le mal se terrât en chacun de nous sous des allures vénielles mais elle mit en évidence combien la radicalité du crime fut portée par des gens aussi ordinaires qu'Eichmann et le put d'autant mieux et plus aisément que ceux-là par sottise, paresse ou fidélité oiseuse eurent simplement cessé de penser, de se poser la question de la valeur de leurs actes.

Qu'entendis-je alors de ces débats ? rien mais j'avais l'excuse de n'avoir alors pas même dix ans. Je ne sais même la position que mes parents tinrent alors : sans doute favorable à Arendt parce que je ne les ai, plus tard, jamais entendus évoquer son nom autrement qu'avec un infini respect ; mais pourquoi, je l'ignore, ni ne sais même s'ils la soutinrent pour de bonnes raisons. Je sais aujourd'hui que sur l'un et l'autre point la controverse fut éminemment biaisée par les passions mais aussi par les raccourcis vertigineux et simplistes de la presse. Je devine seulement combien tant le procès Eichmann lui-même que le débat qui suivit autour d'Arendt ne pouvaient que tarauder plus encore que nécessaire ce qui de judéité se cherchait dans mes souvenirs, mes interrogations, mes doutes.

Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans cette controverse mais celui de souligner l'étonnant courage non dénué à l'occasion de fantasque bravade avec quoi elle affronta la bourrasque. Elle en souffrit sans doute, n'en fit que peu paraître, mais tint bon. Elle y perdit des amis qu'elle n'imaginait pas s'opposer à elle avec telle férocité. Il ne devait pas être aisé, quand même, de se faire traiter d'antisémite juive !

Mystérieuse à sa façon, ce dont témoignent ses relations avec Heidegger : elle n'était pas dupe du personnage mais sans doute resta-t-il assez encore de la fascination exercée sur la jeune fille qu'elle fut pour ne pas hésiter à le rencontrer une ultime fois, malgré son passé, malgré tout, ni même à prendre sa défense lors des procès de dénazification. Elle avait compris que l'homme n'était à la hauteur ni de son destin ni de sa philosophie …

> *"Il se pourrait que nous ne soyons plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser ou d'exprimer, les choses que nous sommes capables de faire (...). S'il s'avérait que le savoir (au sens moderne de savoir-faire) et la pensée sont séparés pour de bon, nous serions bien alors les jouets et les esclaves (...) de nos connaissances pratiques, créatures écervelées à la merci de tous les engins techniquement possibles, si meurtriers soient-ils." Arendt Prologue de Vita activa*

Il faut la relire et ces pages notamment où distinguant *homo faber* de *homo laboran*s, le travail de l'œuvre, elle se révèle d'une prodigieuse modernité. Elle avait vu l'aliénation d'un nouveau genre qui se profilait et le profond isolement, l'abandon même, où le système nous étouffait, loin, si loin de l'humain. Elle a des choses à nous dire encore, même si son époque est désormais très éloignée de la nôtre : tant de lumières crues à projeter sur nos lâchetés, nos abandons et parfois même nos trahisons.

Il faut la relire parce que ses phrases sont belles et claires : quand bien même elle en récusa le titre, voici belle et grande philosophie aux antipodes en tout cas du style compassé et volontairement hermétique de certains mais aussi de celui si ampoulé de Heidegger.

Chapeau bas Madame Arendt !

13 JH Lartigue

Van Dongen vu par Lartigue ? Non c'est exactement l'inverse !

Ce regard, presque négligent, ces yeux mi-clos qui plongent vers l'objectif ... tout ici pointe vers le troisième personnage qu'on ne voit évidemment pas : Lartigue lui-même. On ne croque décidément pas un peintre impunément qui aura tôt fait de vous cerner dans les rets de son propre regard.

Comment ne pas songer à ces lignes de ***Baudelaire*** sur la photographie : bien sûr il a tort de n'y voir qu'un auxiliaire de l'art - mais y croit-il véritablement ? - mais assurément voit-il juste quand il affirme que l'art n'a pas affaire avec le vrai !

> *Qu'elle sauve de l'oubli les ruines pendantes, les livres, les estampes et les manuscrits que le temps dévore, les choses précieuses dont la forme va disparaître et qui demandent une place dans les archives de notre mémoire, elle sera remerciée et applaudie. Mais s'il lui est permis d'empiéter sur le domaine de l'impalpable et de l'imaginaire, sur tout ce qui ne vaut que parce que l'homme y ajoute de son âme, alors malheur à nous !*

Il a tort parce que les photographes, sitôt passée la fascination techniques qui n'aura duré que chez les imbéciles, ont vite saisi l'opportunité et fait ployer l'outil à leur imaginaire, à leurs constructions.

Rien ici n'est naturel, ni vrai ; tout est passé par le crible d'un regard : certes, mais lequel ? celui de Lartigue ou celui de van Dongen ? Qui a eu l'idée de le faire poser avec ce tableau, si peu dans la manière connue du peintre, tenu à ses côtés d'un portrait qu'il peignit en son temps de son père

? Qui prit le parti de ces paupières tombantes et de cette pipe négligemment affaissée, qui, celui de cette écharpe rehaussant à peine la grisaille d'un veston, croisé mais fermé offrant au photographe ce qu'il fallait de pliures et d'ombres ?

Élégance un peu passée, chapeau insolite en ces lieux qui dessine l'une des rares lignes horizontales, avec les deux tableaux, de cette photo … mais ces deux regards surtout, celui du père, sévère et presque effacé par la barbe et le noir ; celui du fils, légèrement dubitatif à moins qu'il ne soit narquois. La peinture est ici omniprésente, jusque dans ce tableau accroché dont on ne voit que les pieds de guêtres et verni ponctués achevant pantalon rayé ; elle occupe tout l'espace et toise le photographe de cet œil austère pour l'un, apitoyé pour l'autre semblant lui dire tout bas ce que Baudelaire pensait tout haut.

N'eussent été les tableaux, on aurait pu imaginer que ce fût ici portrait d'homme comme ***Nadar*** avait entrepris de le faire pour le Tout Paris de son époque - ce que Lartigue ne détestait pas qui sa vie durant croqua des scènes mondaines et des ***célébrités*** ; en réalité, non ; l'homme s'efface derrière l'œuvre qui est le seul vrai personnage de la photo.

Voici plutôt éloge de la peinture ; portrait même de l'œuvre. De ce qui résonne encore quand l'homme a passé son chemin.

Je comprend mieux à présent cette impression originaire d'une photo où rien ne fût véritablement à sa place ; où tout est inversé. Van Dongen pointe le photographe - à travers lui c'est l'œuvre qui nous regarde.

Comme si l'art n'était jamais que ce regard que le monde porte sur nous.

14 A propos de l'ITV d'E Badinter

Elisabeth Badinter appelle au boycott des marques qui se lancent dans la mode islamique

LE MONDE | 02.04.2016 à 07h03 • Mis à jour le 02.04.2016 à 14h48 |

Un agacement d'abord de voir l'article ainsi intitulé : cette phrase, une incise dans un entretien qui en dit bien plus long et évoque des questions bien plus intéressantes, fausse la lecture. Ici, il est question du rapport à l'autre, du retour au communautarisme, de la laïcité … Ah si *le Monde* lui-même se met à donner dans le racoleur !

14.1 Universalisme et différences

> *Ma génération a été élevée au lait du relativisme culturel de Claude Lévi-Strauss, qui nous apprit à nous défier du péché d'ethnocentrisme, à penser qu'aucune culture n'était supérieure aux autres. Dans les années 1980, le différentialisme philosophique, largement porté par les féministes américaines, est venu renforcer cette vision du monde. Les universalistes, Simone de Beauvoir en tête, pensaient que les ressemblances entre les hommes et les femmes primaient sur leurs différences.*

Une vraie réflexion ensuite sur cet historique rapidement brossé, qui comporte ainsi d'inévitables zones d'ombre mais qui mérite qu'on s'y attarde un peu. Il engage la question de l'universel et de la différence.

J'ai toujours supposé que ce fût ici affaire de posture : que l'anthropologue cherche et tente d'expliquer les diversités culturelles, n'est-ce pas après tout l'objet même de sa discipline ? Qu'à l'inverse, la philosophie mette plutôt l'accent sur ce qu'il y a d'universel en l'homme fait tout autant partie de ses prérogatives.

14.2 racisme, ostracisme, ségrégation : images et mot

L'ethnocentrisme est une évidence et s'il ne fut pas dans l'histoire le seul fait de l'Occident, le fait de ne juger l'autre que d'après ses propres canons est bien aussi ce qui a produit colonisation, esclavage etc. Que dans les années d'après-guerre, dans la grande dérive morale d'après le génocide, et après les promesses faites - pas vraiment tenues - après la Ie puis la IIe guerre mondiale, il devint impossible de se proclamer supérieur aux autres civilisations, on le comprend bien même si dès Montaigne, le chemin de l'humanisme y conduisait déjà.

On ne dira jamais assez ce racisme latent, *bon enfant* disait-on parfois, qui suintait partout, dans les slogans publicitaires, dans les expressions usuelles - il me souvient encore d'un *fatma de Prisunic* sorti de la ***BD*** pour conquérir le langage usuel - mais je dois avouer que dans ces temps de mon enfance, ceux de la décolonisation chaotique et en tout cas si mal entamée par la France, en Asie comme en Afrique du Nord, je n'avais pas vu ce qui s'y nichait de pernicieux. Fut-ce l'effet seulement de ma candeur enfantine ou bien ces débordements verbaux avaient-ils été moins agressifs qu'il nous peut paraître aujourd'hui ? je ne sais. Je sais juste que le politiquement correct qui a envahi la parole publique n'aura en rien résolu ni les inclinations désastreuses du racisme ni même caché ses relents fétides. On ne peut plus dire *nègre* : soit ! Est-on moins raciste pour cela ? sûrement non ! Ceci ne justifie pas l'expression, évidemment, mais autorise au moins qu'on porte sa vigilance et ses luttes dans le réel plutôt que dans le verbe.

> *misérable machine de mots pour justifier notre hétérophobie et en tirer profit. Discours aberrant et intéressé de l'hétérophobie, le racisme n'est qu'une illustration particulière d'un mécanisme plus vaste qui l'englobe.*
> *A Memmi* **Ce que je crois**

Memmi avait parfaitement vu, en son temps que le racisme était d'abord une machine de mots, qu'il était social et culturel et avait besoin de cadres préparés, de schémas mentaux, de mots, donc, où se dire avant de passer à l'acte. Pour cette raison, ces expressions sont évidemment à proscrire même si on légifère mal sur la langue. Mais qu'on ne s'imagine pas pour autant en avoir fini avec le racisme en acte d'avoir jeté l'anathème sur ses expressions verbales : on eût pu croire, dans les années 50 jusqu'à 70, après l'horreur du génocide et la pathétique aventure de Vichy, en cette période où nul ne s'aventurait plus à se dire d'extrême-droite et encore moins à se proclamer raciste,

qu'on en finirait bientôt avec cette verrue, notamment avec sa variante antisémite. Il fallut bien déchanter et les récents débordements, contre Taubira notamment, à l'occasion du vote sur le *mariage pour tous*, sont là pour l'attester. Soit dit en passant c'est sans doute la même erreur, peut-être inévitable, qu'on commit dans les rangs féministes, de se battre sur la féminisation des noms de profession notamment. Le combat est légitime, assurément, mais l'essentiel ailleurs.

14.3 Universalisme

Mais lorsque l'on oppose ainsi universalisme et différentialisme ne se trompe-t-on pas de combat ? Que les militants des causes diverses se soient laissés prendre au piège de cette confusion ne fait aucun doute - car, ici, ce n'est pas Badinter elle-même à laquelle je songe : je me souviens aussi d'avoir entendu en ces années là des discours invraisemblables sur le respect du à la différence visant sinon à légitimer excision et infibulation, en tout cas à ne pas les combattre.

La confusion, qui est un gouffre immense, réside dans l'écart entre pensée et acte ; entre recherche scientifique ou philosophique et politique. La question, qui ne fait effectivement pas débat, visible à tout un chacun d'honnête, réside dans l'apparente aporie d'une réalité humaine plutôt homogène sitôt qu'on l'aborde d'un point de vue biologique ou génétique, face à une extraordinaire diversité de ses manifestations culturelles. La belle affaire ! Veut-on reposer de manière sotte la dichotomie classique *nature vs culture* ? F Jacob me semble avoir dit sur la question l'essentiel, définitivement : ce qui pose question ce n'est ni *nature*, ni *culture* mais le *et*.

La seule question, et elle est politique, pas théorique, réside dans ce que l'on veut faire de cette diversité. Le modèle républicain, tel qu'il fut conçu en 89 et même maladroitement et violemment dans les années 92, tel qu'il fut instauré par la IIIe République à partir de 1871, est effectivement celui de l'universalisme. La République reconnaît des citoyens, appuie sa légitimité sur l'expression de la volonté générale et relègue tout le reste dans le domaine de l'espace privé. Ceci sera encore plus vrai quand, après 1905 et la Séparation de l'Église et de l'État, se pensera et instaurera la laïcité. ***Rosanvallon*** a sans doute bien repéré la faiblesse de cette orientation : elle est abstraite. Au point d'évoquer un *peuple introuvable* ...

- abstrait ce citoyen qui ne coïncide avec aucun individu réel
- abstraite et, pour tout dire hypothétique, cette exigence imposée à chacun de ne se prononcer qu'en raison de l'intérêt général et non de son propre intérêt particulier
- abstraite cette conception, logique en elle-même, visant à ne retenir politiquement que ce qui réunit et à ne pas faire de l'individu, par définition une réalité non sociale, la cellule

de base de la cité mais au contraire la famille - d'où au reste le refus du vote des femmes.

Mais ce qu'on ne dit pas, qu'on devrait bien un peu finir par avouer si l'on voulait avancer, c'est combien la République ne sait pas faire avec le religieux, ne comprend pas le retour en force de ce dernier.

Ce qu'on ne dit pas plus, c'est l'extraordinaire ***méconnaissance*** de l'Islam - qui tient à l'histoire même du catholicisme - qui nous empêche à la fois de comprendre et d'agir sans hérisser.

Il me souvient d'une époque, pas si lointaine finalement, où, dans les rangs des philosophes auto-proclamés *nouveaux*, on débattit sans fin pour dénicher dans le monothéisme et l'universalisme chrétien qu'il produisit, une source ou non du totalitarisme. Je tiens cette controverse pour stupide et désastreuse : désastreuse parce qu'au nom du refus du totalitarisme on en vint jusqu'à prétendre dangereux l'acte même de penser qui après tout vise bien à produire des vérités universelles fussent-elles provisoirement approchées ; stupide parce que le monothéisme en posant un dieu unique, supposait en même temps une humanité unique - ce qui n'est pas rien et conditionne tout humanisme ultérieur.

dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le pasteur ou le curé …Sarkozy

Reste la question religieuse : on peut la rêver comme ferment de l'unité sociale, et même sans tomber dans les excès sarkozystes d'un instituteur supposé moins bien moins armé pour former la jeunesse qu'un prêtre, ou même dans les visées d'un *Culte de l'Être suprême* (1792) ou encore dans le projet comtien d'une *religion de l'humanité*, il faut bien admettre que l'abstraction qu'elle pose n'est pas toujours suffisante pour asseoir la ferveur et que ce *plébiscite* auquel faisait allusion Renan dans sa célèbre conférence de 1882 a de plus en plus de mal à se reproduire.

> *L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie*
>
> **Renan Qu'est-ce qu'une Nation ?**

On y peut tenter toutes les explications souvent légitimes : la mondialisation drainant le sentiment que les unités politiques sont désormais bafouées par les intérêts financiers insaisissables ; l'*atomisation* de l'individu laissé seul avec son désastreux sentiment d'impuissance, l'accroissement invraisemblable des inégalités … elles laissent toutes entière la question si difficile d'une abstraction

qui veut prendre corps - et sans doute cœur.

Que la Ve République, désormais paralysée par ses propres excès monarchistes, n'ait pas réussi, en dépit ou à cause de la personnification du pouvoir, à susciter quelque ferveur après la disparition de son fondateur, va au delà de la seule dimension économique ou sociale : laissé à l'abandon par une vulgate libérale désastreuse, l'espace public, déserté, est effectivement la proie des tensions les plus pernicieuses, des manigances les plus délétères. Badinter n'a pas tort de signaler que la prolifération des voiles ne signifie pas nécessairement une explosion du sentiment religieux et que s'y cachent vraisemblablement des prises de pouvoir indignes.

Il n'empêche - et c'est sans doute ce qui me semble le plus grave - la République de s'être effondrée en une vulgaire démocratie technicienne pour ne pas écrire technocrate ; de s'être trahie elle-même en délaissant tout projet de peur qu'il ne parût idéologique - vocable *désormais* vulgaire - ne sait tout simplement plus où elle va, où elle veut aller. La droite conserve, c'est son rôle ; la gauche gère, ce n'est pas le sien. Mais ensemble de s'être spécialisées, constituées en caste dirigeante, se sont coupées de toute réalité ; ont oublié le peuple. L'ont laissé se vautrer dans toutes les craintes identitaires possibles.

Ont trahi ce que politique veut dire.

La question du voile n'est qu'un épiphénomène : je ne suis absolument pas convaincu que lutter là contre soit productif. J'avoue ma gêne, constante, devant le religieux que je ne puis jamais véritablement approuver ; que je ne parviens pas plus à condamner. Je redoute ce qui se trame là dessous mais ne parviens pas à ne pas reconnaître la grandeur qui peut résider dans la volonté d'inscrire ses convictions dans le réel.

Au fond - mais n'est-ce pas ce qu'affirme Badinter ? - le problème n'est pas tant de lutter contre le religieux que d'affirmer la République. Encore faudrait-il qu'elle sache encore ce qu'elle est, ce qu'elle veut …

15 Un moment … juste un moment

Ai toujours regardé ces photos avec une grande émotion peut-être simplement parce que je n'ai pas oublié ceux d'entre les miens qui étant ouvriers connurent alors leurs premières vacances mais surtout quelque chose comme une fierté retrouvée qu'ils n'évoquèrent jamais devant moi sans un tremblement.

Inutile de refaire l'histoire du Front Populaire mais comment ne pas considérer cette - courte période - avec une nostalgique langueur. Voici des hommes qui firent plus en à peine un an que d'autres en cinq ans ; une période, bien trouble cependant et tellement menaçante, où réforme signifiait encore progrès. Nous vivons encore sur cet acquis-là. Ultime écho des incantations du XIXe - il est vrai qu'on y croirait presque entendre encore les envolées lyriques du grand Jaurès - ou prémisses d'une modernité tellement secouée par la barbarie qu'on avait peine à s imaginer un avenir ? Comment savoir ?

L'histoire cependant réserve parfois de ces interstices heureux : l'été 36 en fut un ! Les ennuis, les déceptions, les décisions impossibles à prendre viendront bien assez tôt. Le peuple, ce printemps-là, impatient mais soucieux surtout de prendre la parole qu'on lui avait si souvent refusée ; méfiant à l'endroit du pouvoir ? pas même ! seulement décidé à prendre les choses en main. Petite révolution joyeuse finalement : ce l'est toujours quand le peuple se lève : intense, dramatique parfois ; décisive toujours. Eux n'attendirent pas pour être debout !

L'histoire pourtant est tragique et les grandes espérances s'épuisent bien vite dans les ressacs des égoïsmes ordinaires.

Ceux-là surent qu'ils bouleversaient l'ordinaire mais on venait de si loin. La gauche n'est pas si souvent au pouvoir et rarement en temps calmes. Il aura pourtant fallu bien du recul pour s'apercevoir que les années Mitterrand ne furent pas vaines même si elles s'achevèrent sur un goût de cendres ; il en fallut un peu moins pour réaliser que la mandature Jospin fut décisive même si elle s'épuisa dans une incompréhensible défaite. Mais aujourd'hui ? Certes sans recul, je n'arrive pas même à retenir une décision, une seule réforme dont on puisse être fier, que l'on peut espérer durable ; que l'on puisse dire de gauche …

Il nous faudrait un Jaurès, un Blum plutôt que ces contre-façons de technocrates honteux ... Je crois bien ne pas leur pardonner de n'avoir pas vu les périls qui menacent, tant écologiques qu'économiques, ou de n'avoir pas voulu les combattre.

Pourtant la mondialisation, telle qu'entendue par les libéraux, en tout cas, rabote nos droits et l'égalité avec une précision si scientifique et un entêtement tellement obsessionnel qu'on ne peut même plus dire que nous serions trop repus pour avoir encore besoin de nous battre. Pourtant, aussi menaçantes que

des guerres, les mutations environnementales que tout le monde voit mais que nul ne sait véritablement penser, obscurcissent l'horizon comme jamais. Entre la récession et la montée des fascismes, Blum était identiquement écartelé ; il ne temporisa pourtant pas. On a écrit parfois d'un ton furieusement méprisant, que les français s'offrirent une récréation plutôt que de regarder la réalité nazie en face. Rien n'est plus faux : c'était au contraire être farouchement réaliste que de tenter d'affronter tout, en même temps. Heureux temps où politique rimait avec volonté et projet !

Il y a bien une leçon à tirer de tout ceci, quand bien même on ne les entende jamais, que ce grand politique que fut Blum nous aura donnée : réalisme et prudence sont sans doute des vertus mais en politique équivalent presque toujours à renoncements.

La gauche, aujourd'hui exsangue, se meurt sans honneur mais dans l'ennui, de n'avoir eu le courage de se battre. Il faudra bien l'entendre un jour : la gauche n'est légitime qu'intempestive. Quand elle se croit raisonnable, elle trahit.

16 Croisée

A parcourir cet édito du Monde intitulé *Recréer l'État Social*, hésitation entre sourire et agacement. N'est-ce pas le même quotidien qui s'entête à trouver la gauche archaïque dès lors qu'elle retrouve ses fondamentaux ? n'est ce pas en même temps avouer qu'à devoir le recréer, il ne serait décidément plus - ou seulement l'ombre de lui-même ?

Je ne comprends toujours pas (bien) l'étonnant mouvement qui, en à peine quarante ans, nous fit lâcher la proie pour l'ombre, renoncer à ce qui hier encore nous paraissait essentiel et parcourir aussi inconsidérément à rebrousse-chemin le sens de l'histoire. Nul pourtant n'est besoin d'être grand clerc pour deviner ce qui, tout au long des deux derniers siècles s'était joué : 89 ce fut assurément l'avènement du peuple mais le début de l'invention de l'espace public : si timide au début qu'on crut pouvoir le restreindre à la chose politique et laisser tant l'espace de la famille que du travail hors de son empreinte ou emprise.

> *Eh bien ! vous, vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine...et la misère humaine s'est réveillée avec des cris, elle s'est dressée devant vous et elle réclame aujourd'hui sa place, sa large place au soleil du monde naturel, le seul que vous n'ayez point pâli.*
> **Jaurès 1893**

Marx l'avait vu : la révolution ne fut que bourgeoise de s'être volontairement cantonnée là ; Marx l'avait deviné : le mouvement ne pouvait s'arrêter ici. Et il déborda, tout au long du XIXe sur le terrain social.

Oh, certes, le capitalisme survécut bien mieux qu'on ne l'imagina à ses contradictions ; non il n'aura pas véritablement sécrété le poison qui l'anéantirait ! Pour autant la lente constitution d'un droit social demeura pour un moment le signe et la promesse de cet élargissement de l'espace public.

Est-ce le fruit de la prospérité inespérée de l'après-guerre qui fit entrer de plain-pied dans les délices de la consommation et oublier ce que le salariat pouvait comporter de frustrations et d'aliénation ? toujours est-il que c'est cyniquement au nom de la liberté que s'opérèrent les atteintes systématiques aux droits conquis de si haute lutte. Au point de renverser tous les codes, toutes les logiques … N'a-t-on pas vu ainsi aux USA une forte opposition se lever, au nom de la liberté, contre une esquisse bien timide pourtant de sécurité sociale pour tous ? N'entend-on pas, ici et là,

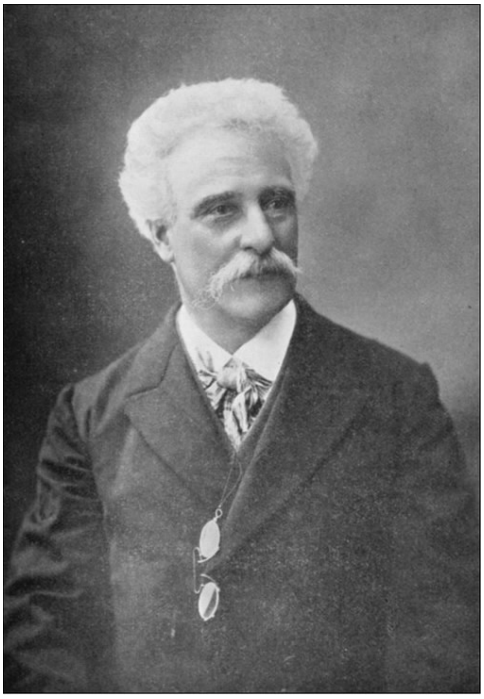
vanter les mérites de l'auto-entrepreneuriat, qui pourtant, n'ôte rien de la subordination du travailleur, mais tout de la protection sociale à quoi il avait droit ?

C'est encore ***F Lordon*** qui aide au mieux à le comprendre : le salariat a tout du chantage et pas grand chose de démocratique - forme moderne de l'esclavage avait écrit Marx. C'est qu'effectivement, en mettant fin au mode de production féodal où la forme individuelle d'appropriation de la valeur correspondait à son mode de production, le capitalisme naissant, qui invente le salariat coupe le travailleur aussi bien des moyens de production que de ses fruits. La reproduction matérielle des individus passe désormais par des structures qui lui sont imposées et la fiction juridique de la force de travail qui viendrait librement s'échanger sur le marché - au même titre que n'importe quelle marchandise - ne peut que renforcer le cynisme d'un chantage : l'aliénation ou la misère. C'est la brutalité de ce chantage que les luttes sociales entendaient tempérer : même si ceci rend partiellement compte de ce qui divisa longtemps réformistes et révolutionnaires, et que par ailleurs peu, même à la SFIO de Blum se firent d'illusion, tous sachant que des réformes feraient au mieux supporter un système en attendant de le pouvoir bouleverser, l'idée était au moins de faire entrer un peu de démocratie dans l'entreprise - d'élargir l'espace public, l'espace de ce qui pouvait se discuter. Ceci prit une forme simple mais exemplaire : la supériorité de la loi sur le contrat qui, précisément, protégeait, si peu que ce soit et au moins mal possible, le travailleur d'un rapport de force qui lui était intrinsèquement défavorable. C'est à ceci précisément que le récent projet de loi entend mettre un terme - en tout cas atténuer.

Lordon montre bien qu'à cette première phase du capitalisme, qui explique assez bien les luttes sociales du XIXe et de la première moitié du XXe, tout autant que la division politique du mouvement ouvrier à partir de 1920, aura succédé une *seconde phase* où, assis sur une prospérité inédite et inespérée, mais aussi sur une productivité accrue, le système permettra au salarié d'accéder à la consommation ainsi qu'à des conditions de vie stabilisées et une progression constante de leur situation matérielle. Cette phase aura évidemment beaucoup fait pour rallier les travailleurs au système : on le voit bien par la disparition d'abord lente puis précipitée de tout pôle révolutionnaire de son expression politique.

La *troisième phase*, celle que nous vivons actuellement, pétrie d'idéologie néolibérale, implique un investissement toujours plus important du travailleur : l'intensification de la productivité, dans un marché de plus en plus aléatoire dominé par la mondialisation des échanges suppose des techniques de management nouvelles : l'idéologie du travail épanouissant, libérateur, à quoi l'autonomisation des tâches ou le management participatif tente de donner des formes acceptables.

Voici une réalité que les historiens avaient déjà repérée : en propageant par son analyse du travail aliéné l'idée que le travail n'était pas asservissant en lui-même mais seulement dans la configuration capitaliste, Marx aura propagé l'idée d'un travail libérateur, contribuant ainsi, avec la réforme protestante, à en finir avec la conception antique du travail. Il n'en reste pas moins que l'idéologie positive du travail, et tous les discours sur les techniques modernes de management, ne sont jamais que des techniques, des subterfuges, visant à faire désirer le travail pour lui-même et non pour les moyens qu'il permet ; indépendamment des conditions et des ressources qu'il crée. Travailler ; surtout travailler ; à n'importe quel prix ! Nul n'est besoin ici de revenir sur la conception du travail qui oppose l'antiquité et la modernité ni sur le rôle qu'y joua la Réforme : il suffira ici de rappeler qu'aucun système ne peut subsister qui ne s'appuie sur une idéologie qui ne le rende possible et souhaitable. La modernité néolibérale a besoin plus que jamais de l'équation *travail = liberté = épanouissement personnel* parce que c'est la seule qui autorise de passer outre les pertes collectives au profit de supposés gains personnels, existentiels. Au passage on aura ruiné toute conscience de classe, toute idée d'action collective, ou même de destin individuel. A-t-on assez répété le délire schizophrénique de cette stratégie qui érige en valeur absolue le travail au moment même où elle en prive le plus grand nombre, jusqu'à ses soutiens naturels ? A-t-on assez mesuré le danger qu'il y a ainsi à réduire cette valeur, désormais absolue, à une portion d'autant plus congrue que l'allongement des études, celui de l'espérance de vie mais aussi le fort risque de chômage en font un Éden pour quelques uns seulement, pour une petite moitié de vie ? Ce n'était donc pas assez de réduire le plus grand nombre à la misère, au pire, à une extrême modestie, au mieux ? Il fallait en plus le priver de ce qui fait la dignité d'homme ?



Il faudrait décidément relire ***Arendt*** dans cette belle distinction qu'elle porte entre travail et œuvre ! relire ***Lafargue***, oui, pour son *droit à la paresse.*

Je crois bien ce système à bout de souffle - mais il ne l'est pas que politiquement - et les périls environnementaux qui pointent ne peuvent qu'en accentuer demain la fragilité annoncée. Régi par le conatus, sans doute, prompt qu'il est à privilégier tout ce qui peut le maintenir et renforcer ; gavé de démesure surtout.

Il ne suffira pas demain de restaurer quelque État social, ni même de le réinventer. D'ailleurs qui y songe encore ?

Écouter ce qui se persifle d'archaïsme dès lors que l'on évoque l'État providence suffit à redouter l'inanité de tout effort.

D'où la croisée : si avenir il y a encore de possible, il naîtra de décombres.

Mais qui regrettera cette période nauséabonde ? Qui aura la force, la sagesse et l'inconscience de réinventer l'espérance ?

17 Du savoir

Ces deux toiles de Vermeer, qu'on ne peut qu'associer tant elles ont finalement le même sujet, et d'ailleurs le même modèle : comment ne pas les considérer comme un éloge de la connaissance ? Comment d'ailleurs ne pas songer aussi à ***La Leçon d'anatomie du docteur Tulp*** de Rembrandt, même si l'étude, ici solitaire, s'oppose à la leçon publique.

Absorbé par son sujet d'étude, mais comme aspiré par la lumière qui se projette sur sa table de travail mais tellement peu pourtant dans la pièce, l'homme, jeune encore, dit la passion froide, sans effusion, de la connaissance. Il est ici, dans cette chambre ; il pourrait être n'importe où ailleurs. Voici tout le paradoxe de la connaissance : hantée par le monde, recluse pourtant dans les représentations qu'elle s'en forme. On ne pense décidément pas bien au milieu du brouhaha de la place publique. Pourtant, à l'encontre des figures obligées des vieux sages, celui-ci dit la révolution en train de se produire qui, de Galilée à Descartes, met le savoir antique par terre et contraint de tout recommencer. Nous en sommes là, je crois ; de nouveau.

C'est toujours une chance ; jamais une calamité …

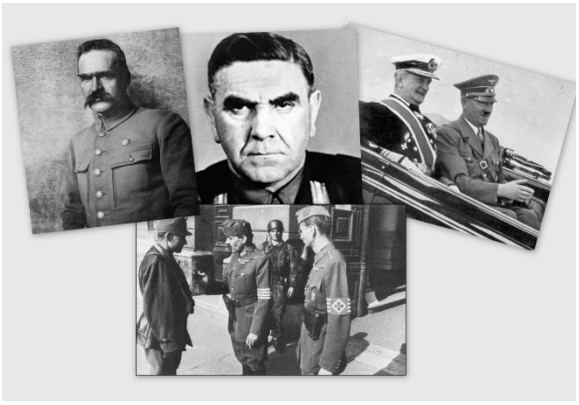
18 Démocratie(s) en péril ?

Orban en Hongrie en est évidemment le modèle tutélaire mais ce qui se passe actuellement en Pologne, en Croatie va dans le même sens - pour ne pas même évoquer les récentes élections autrichiennes qui virent le héraut de l'extrême-droite locale rater la présidence de moins de 30 000 voix par un sursaut, pour méritoire qu'il soit, n'a rien de glorieux ; pour ne pas même évoquer les régionales françaises et la forte possibilité d'un FN au second tour de la présidentielle l'année prochaine.

Voici qu'émerge un curieux concept - *démocratie illibérale*- supposé éclairer une nouvelle donne politique.

J'avoue sincèrement hésiter sur les différentes manières possibles de traitement de la question : que cette dernière comporte une dimension géopolitique, sans doute ; politique au sens strict du terme, évidemment ; historique, s'agissant des turbulences violentes de ces région depuis presque un siècle, comment le nier ; idéologique aussi ne serait-ce que par la propension de chacun de ces pays à réécrire son histoire.

Mais comment ne pas laisser d'abord filer un cri d'effroi et d'angoisse pour ces images qui irrésistiblement remontent d'un passé trouble, que personne finalement n'aura été capable d'assumer.



Je les revois ces figures sinistres, ces figures de mort : Horthy ; Pilsudsky ; Ante Pavelić, les croix fléchés … Ces gueules de haines de massacres et de peurs. Comment oublier que ce fut dans ces mêmes régions que le Reich nazi trouva ses alliés les plus complaisants ? Comment oublier qu'alors, antisémitisme et anticommunisme formèrent la recette imparable des ralliements les plus veules au nazisme, le prétexte de toutes les horreurs ? Comment oublier que ce fut dans les mêmes contrées que s'ourdit l'extression ultime du crime contre l'humanité en Europe sous la forme de la purification ethnique lors de l'éclatement de la Yougoslavie et la guerre qui s'en suivit ?

Entendre qu'aujourd'hui, en Croatie, on tente de réhabiliter les oustachis a quelque chose de sidérant et permet de rappeler, en tout cas, combien le nationalisme demeure encore le meilleur paravent des pires exactions.

C'est la *première leçon à tirer* : l'internationalisme prolétarien n'aura toujours été qu'un leurre ou une délicieuse utopie. Il est mort une première fois au café du Croissant en 14 avec l'assassinat de Jaurès ; une seconde fois après l'effondrement de l'Union soviétique. Tito en fut un exemple magnifique, mais toute la stratégie soviétique de l'après-guerre avec lui : on ne mit jamais qu'une chape de plomb sur les tensions nationalistes des peuples nouvellement conquis. Une fois la menace levée d'une intervention sociétique, une fois affaiblie la main de fer de Moscou, les dérives nationalistes purent s'en donner à cœur joie. Est-il pire illustration de ceci que l'ex-Yougoslavie et la cohorte sans fin de massacres qui suivit son démantèlement ?

Leçon connexe : on ne joue jamais impunément, en politique, de la corde nationaliste. On y réveille invariablement les passions les plus troubles. Désormais, on travestit tout ceci du noble vocable d'*identité* mais ce sont les mêmes ingrédients qui entrent dans cette soupe infâme. Les logiques identitaires ou souverainistes ne sont jamais que les facettes sophistiquées des nationalismes traditionnels. Jouer sur la race, l'ethnie, ou la religion n'a rien de nouveau : le grand Mufti de Jérusalem s'était en son temps fait le sergent recruteur pour la division SS Handschar et la haine des juifs qu'il partageait avec les nazis conduisit à une reconnaissance mutuelle qui en dit long sur l'instrumentalisation des questions religieuses. Et il fallut, lors de l'invasion de la Russie, toute la férocité nazie pour liguer finalement contre le Reich des populations qui, de Pologne en Ukraine en passant par la Biélorussie ou les pays baltes, lui furent spontanément favorables - ne serait ce qu'au nom de leur anticommunisme. Voir par exemple les ***massacres de Lemberg*** en 41.

Leçon politique : tout a l'air de se passer comme si la démocratie avait cessé d'être un socle commun et n'était plus même un horizon commun. En quête d'efficacité, des populations entières balayées par l'histoire et les crises, qui pour certaines avaient cru trouver dans l'Europe non seulement une bouée de sauvetage mais surtout un modèle qui les arrachât à la fois à leur passé - forcé - communiste et à leurs collusions parfois bien troubles avec le nazisme, des populations entières épuisées par la crise, le désœuvrement et l'absence de perspective, semblent désormais considérer que l'efficacité politique prime sur la forme démocratique du régime. Or si ceci est visible dans la Mitteleuropa, comment ne pas voir que cette tentation a déjà gagné certaines des démocraties les plus anciennes à l'Ouest. La démocratie a cessé d'être un point de départ obligé ; elle n'est même plus un rêve mais tend à devenir dans la conscience de beaucoup la forme même que revêt la crise, la décadence etc ; pire son synonyme.

> *La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi: le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines*

> *d'agression et d'auto-destruction? A ce point de vue l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Freud, Malaise dans la civilisation*

Désir inconscient de fascisme ? avait écrit ***Roudinesco*** : en tout cas la démocratie n'est plus vraiment objet de désir - c'est incontestable. Voici même erreur que celle qui fut commise lors de l'effondrement du bloc soviétique : croire que nous assistions à la fin de l'histoire : imaginer que la démocratie, sous sa forme actuelle de démocratie représentatice et parlementaire soit un horizon indépassable. Poser la question sous la forme du désir, c'est à la fois souligner que la démocratie se doit se réinventer à chaque instant - tout comme le désir - mais aussi qu'elle peut souffrir de quelque chose comme d'une *acédie*, comme d'un essoufflement de la pulsion, comme d'une régression. Nietzsche lui-même n'avait-il pas évoqué la volonté de néant comme une pathologie de la volonté de puissance ? Et Freud Thanatos, la pulsion de mort, comme une pathologie d'Eros ? Tout en tout cas a l'air de se passer comme si travail, sécurité et rester entre soi étaient des motifs suffisants pour ne pas être trop regardants sur la forme de gouvernement, comme si nous étions prêts à jeter la proie pour l'ombre - ce qui est manifeste pour les pays d'Europe centrale à l'expérience démocratique récente, plus ambivalent dans des pays comme la France mais non moins réel. Se laisser guider dans une conformité rassurante, n'avoir plus à s'occuper que de soi et des siens, voici bel exemple de régression à la fois mentale et politique : nous y sommes.

> *Les lectures de Rousseau pendant la Révolution - on a présenté celles de l' Abbé Fauchet et de Méchin - ont mis l'accent sur ces différents points. De telle sorte que c'est bien la catégorie d'immédiateté qui rend le mieux compte de l'utopie politique qu'exprime la période. On a mis l'accent sur la critique radicale de la délibération qu'emportait cette catégorie. Rousseau voyait déjà dans la discussion le risque de corruption de la volonté générale qu'impliquaient les inégalités de talent oratoire et le déploiement de sophismes dans l'argumentation. Cette vision a prof on dément imprégné les esprits de la période révolutionnaire qui ont rêvé pour cela d'une politique-communion. Il n'y a pas loin de cette critique de la délibération à l'éloge du décisionnisme. La fascination pour la notion de pouvoir constituant est ainsi commune aux chantres de l'immédiateté et aux théoriciens du décisionnisme. De Maistre à Donoso Cortès, d'Hébert à Blanqui, d'Augustin Cochin à Lénine ou à Carl Schmitt, l'opposition des « gens d'œuvre » aux« gens de parole », des « classes discutantes » aux hommes d'action révolutionnaire a ainsi dessiné une ligne de partage qui n'est pas celle des idéologies. La notion de « démocratie illibérale » a été introduite dans ce cadre.*
> *Rosanvallon,* **p 460**

L'analyse politique va finalement dans le même sens : Rosanvallon n'a pas tort en soulignant la tension existant dès le début entre les tenants de l'efficacité et les partisans du dialogue à tout prix. Le déplacement du centre de gravité du législatif - sous la IIIe - à l'exécutif - sous la Ve - en rend assez bien compte. Poussé à son extrême, le primat de l'exécutif donne Vichy et le mythe du chef et fait sortir du cadre démocratique. Ce sera la sagesse gaullienne d'avoir su y demeurer en offrant une constitution qui à la fois demeure parlementaire - au moins formellement - et présidentielle.

Les réformes successives - notamment le quinquennat et l'inversion du calendrier - ont, de fait, ruiné ce qu'il y restait de parlementaire et rendu quasi-impossible l'éventualité d'une censure. L'équilibre, déjà fragile, entre les pouvoirs est rompu. On le voit bien en ce moment. Dès lors, quelle différence subsiste-t-il, autre que formelle, entre cette démocratie illibérale dont se targue Orban et la nôtre ? Bien sûr, les intentions ! Bien sûr une indépendance fragile mais réelle du judiciaire. Mais on comprend pourquoi le FN pourrait parfaitement s'accommoder de cette constitution : elle lui permettrait, sans rien y modifier, d'aller au terme de ses visées délétères.

> *Pourquoi Auschwitz et ses bourreaux, petits bourgeois terrifiants de banalité, employés de banques avant la guerre, épiciers, buvant et pissant bien sagement leurs bières en écoutant Mozart le samedi soir ?*
> JM Tennberg

Leçon morale : comment ne pas la poser ? Les horreurs du siècle passé nous abandonnent des deux côtés d'une ligne de partage bien indécidable. Optimistes, nous pourrions sans peine souligner combien les hommes se lèvent quand l'essentiel est en jeu. Bien sûr peu nombreux mais constituant néanmoins une force qui sauve l'honneur et ne manque pas d'une réelle efficacité. Pessimistes, il est étellement facile de souligner avec quelle aisance, celui-ci, normal, demain se fera bourreau. Rien ne semble pouvoir faire barrage : on ne peut même pas dire que l'expérience démocratique fasse quelque effet : le glissement, des nobles principes aux exactions les plus crues, s'opère en France comme ailleurs. Un non dit, plus ou moins avoué : le racisme et, désormais, outre l'anti-sémitisme en Europe centrale, un fort courant anti-Islam. On ne me fera jamais croire que la crise des migrants ne le révélât pas : certes, il y a cet afflux soudain ; surtout ce sont des musulmans.

Leçon géopolitique : l'échec de l'Europe d'abord qui a cessé d'être un idéal, n'est depuis longtemps plus un rempart. A l'issue de la chute du bloc soviétique, elle avait pu sembler aux pays qui s'échappaient de l'emprise du Pacte de Varsovie, comme une alternative qui non seulement leur offrirait un modèle politique mais un rebond économique. Un quart de siècle plus tard, il n'en reste rien. Bruxelles n'a pas d'âme ; que des réglementations. Illustre surtout combien le capitalisme libéral, faisant sauter toutes les frontières, se passe très bien du politique et notamment de la démocratie. Ces valeurs que nous proclamons deviennent aisément des leurres ; en tout cas de bien hypocrites paravents.

Je n'ai pas de réponse sinon de me souvenir ce qu'écrivait Hegel : nous ne tirons jamais les leçons de l'histoire. Deux guerres mondiales, plusieurs génocides, l'éclosion de deux totalitarismes qui excédèrent amplement les limites habituelles des tyrannies et autres dictatures auront tout juste suffi à faire se taire quelques années une extrême-droite discréditée mais prompte à renaître de ses

cendres.

Je sais juste que, politiquement, *République*, dit infiniment plus que démocratie et qu'au fil de notre intégration dans le capitalisme libéral, nous avons fini par l'oublier. Liberté et égalité sont indissociables qui, avec fraternité, demeurent des programmes riches de promesses et d'idéal. Que la première lutte à mener tient dans la réhabilitation du politique et dans la mise au pas de toute démarche technicienne - technocrate. La France se trahit elle-même - et son histoire - quand elle l'oublie. Elle se vautre depuis une vingtaine d'années dans un vichysme éonomique désastreux : la collaboration odieuse en est toujours le dénouement fatal.

Je sais juste que l'Occident a un problème avec l'Islam qu'il ne comprend ni d'ailleurs ne connaît véritablement ; que l'Islam, en sa division chronique, a un vrai problème avec lui-même qu'il devra bien régler un jour. Mais comment ? tant politique, géopolitique, économie et intérêts privés s'y entremêlent. Mais on ne peut nier que ses pulsions destructrices autant qu'auto-destructrices grèvent cette religion déjà si mal tolérée en Europe… D'où ce problème provient, je l'ignore : mais ne puis escamoter cette certitude que la ligne de fracture entre Occident et Orient passe exactement où se séparaient Empire Romain d'Occident et d'Orient et où de l'ex-Yougoslavie à la Hongrie etc se trouvent ces pays, parfois hâtivement ralliés à l'Union Européenne, mais où la démocratie est plus un mot qu'une réalité. L'histoire pèse ici comme une obsession : la regarder en face.

Je sais juste que l'Occident a un vrai problème avec la religion qu'elle crut en voie d'extinction et qui, sous des formes variées, redevient - ou revendique de l'être demain - un pivot de la vie politique, publique. Les deux liés, confèrent aux délires identitaires une puissance où se retrouvent tous les frustrés, tous les démunis, tous les exclus du système ; ivres de revanche quand ce n'est pas de vengeance.

Qu'il se laisse aller encore un peu plus à son aveuglement et cynisme technocratique et le choc sera terrible. Que demain ces droites extrêmes prennent le pouvoir, renforcées par la confusion idéologique ambiante et le commerce de la peur qui demeurent leur fonds de commerce et la confrontation sera d'autant plus violente qu'assise moins sur des conflits d'intérêts que sur ces slogans mortifères de l'identité, de l'ethnie, de la religion et de la civilisation.

Pas très réjouissant ! Inquiétant.

19 Entre agacement et franche rigolade …

Des cours de sagesse pour limiter le burn-out

A Grenoble Ecole de management, une chaire « bien-être au travail et paix économique » a été créée en 2012 pour préserver les relations humaines.

Dans l'entreprise « libérée », ni dieu ni contremaître

Donner plus d'autonomie aux salariés pour leur permettre de s'épanouir au travail et d'innover : c'est la philosophie des entreprises « libérées ». Révolution du travail ou habits neufs du capitalisme ?

Il suffit de rapprocher ces deux articles, parus récemment dans le Monde, pour comprendre.

Comme si souvent, un *modèle* de management, monté en épingle, sur quoi s'abat la presse comme la vérole sur le clergé bas breton, à tenter de nous faire croire en une révolution qui bouleverserait enfin le monde de l'entreprise et permettrait de réconcilier chacun avec le travail, le capitalisme etc.

Inutile de revenir sur cette propension du technocrate à s'ériger en penseur quand il ne fait, finalement, que plaquer de vagues recettes sur un réel dont il veut méconnaître l'humanité drue ; sur cette étonnante naïveté, moins scientiste d'ailleurs que techniciste, consistant à imaginer qu'avec quelques slogans, quelques pseudo-concepts anglicisés de préférence, et quelques schémas, on aura garanti rigueur intellectuelle et efficacité...

Ici, dans une école de commerce de Grenoble, une chaire, financée par des entreprises privées, mais chaire cela fait tellement recherche fondamentale, tellement plus chic, centrée autour - je le disais bien ô comment on aime les anglicismes dans ces déserts de pensée - de la *mindfulness*.

Regardons-y d'un peu plus près : terme pouvant signifier *pleine conscience*, encore que mind à ma connaissance signifie plutôt esprit que conscience ! Plus embarrassant, le terme trouve sa source dans des spiritualités de type bouddhisme. Voici donc monstruosité conceptuelle, hâtivement récupérée par la psychologie et le management, sans grande prudence ni rigueur, à peine ripolinée de la vertu pseudo-pragmatique des écoles de management anglo-saxonnes ! Dès lors peu de surprise à entendre un moine bouddhiste intervenir lors de ces séminaires …

A regarder !

La mindfulness témoigne d'une redécouverte par la science de ressources culturelles ancestrales et illustre une rencontre créative entre la tradition et la modernité. C'est en cela un événement culturel majeur et révolutionnaire: science et tradition travaillent aujourd'hui main dans la main, la science étant capable de démontrer la pertinence et l'efficience de ces pratiques découvertes empiriquement et de leur redonner le crédit dont elles avaient besoin dans nos sociétés devenues si pragmatiques

lire la présentation complète

Lisons bien ceci trouvé sur un ***site quelconque*** vantant les mérites de la chose : sans vouloir jouer les laïcards obtus, je ne vois pas sans inquiétude le religieux hâtivement rebaptisé en tradition ni cette tératologique synthèse pompeusement qualifiée de révolutionnaire. Il y a bien trop de contradictions entre esprit scientifique et religieux, trop d'antagonismes aussi que l'histoire aura émaillés de heurts, d'excommunications, de mises à l'index et parfois de violences, pour que l'on ne procède pas ici avec un minimum de prudence. Je sais bien que, désormais, les philistins se complaisent à confondre problème et ***problématique ,*** il n'en demeure pas moins que le religieux est l'art de donner des réponses quand le scientifique, de n'admettre que ce qui est vérifié et prouvé, est au mieux l'art de poser les bonnes questions, et de n'admettre les réponses que comme des hypothèses provisoirement vérifiées - tant qu'on n'a pas prouvé le contraire - qui ne sauraient être donc ni globales ni définitives. Entre les deux, un monde. Il y a ici, ignorance feinte, ou tromperie savamment organisée, autant sur ce qu'est une science, ses rapports avec la technique que sur ce que peut être une morale, une sagesse … Que les professionnels du management et autres cabinets en conseils divers et variés vendent leur soupe infâme, certes, il faut bien vivre. Mais n'y a-t-il vraiment pas de limite ?

AVANT-PROPOS

La pleine conscience

est une manière d'être en relation avec sa propre expérience (ce que nous percevons avec les 5 sens, nos sensations corporelles, nos pensées).
Elle résulte du fait d'orienter volontairement l'attention sur son expérience présente et de l'explorer avec ouverture, que nous la jugions agréable ou non, tout en développant une attitude de tolérance et de patience envers soi.
Elle permet de s'engager dans des actions en lien avec ses valeurs et objectifs.

Les programmes mindfulness sont issus de la rencontre de deux univers en apparence complètement opposés: celui de **la tradition philosophique orientale** et des pratiques de méditation bouddhistes en particulier, celui de la **recherche scientifique occidentale** en psychologie, en particulier en neurosciences

La mindfulness témoigne d'une redécouverte par la science de ressources culturelles ancestrales et illustre une rencontre créative entre la tradition et la modernité. C'est en cela un événement culturel majeur et révolutionnaire: **science et tradition travaillent**

Lire que la pleine conscience serait une *manière d'être en relation avec sa propre expérience* est édifiant : tout converge vers un indigeste salmigondis où quelque mot sanskrit affectera de conférer quelque profondeur à cet horrible galimatias tout juste bon pour quelques bonimenteurs de foire d'automne prompts à vanter leur camelote devant un aréopage de badauds gogos ivres d'emphases.

Laissons cela, cette intempérance passera comme toutes les logorrhées.

Car derrière d'autres questions

19.1 La morale : qui ?

Quand j'essaie de comprendre mon agacement devant ce qui continue à me paraître usurpation, je dois bien en même temps concéder n'avoir pas de réponse à la question : qui est le plus compétent pour parler de morale ou de sagesse ?

Sans doute la question est-elle intimement liée à la conception que l'on se fait de celle-ci :

- que l'on considère, à l'instar de Platon ou de Rousseau, que la conscience est une sorte de voix intérieure, de démon, et alors nul n'est besoin de spécialiste pour vous indiquer ce qui est juste ou non, souhaitable ou pas ; bien ou mal !
- que l'on défende à l'encontre d'une morale de l'intention, à l'instar de Kant, plutôt un conséquentialisme ou ce qu'on nommait autrefois morale de l'intérêt, comme il est de rigueur dans les milieux libéraux et les corporations de managers, alors, effectivement besoin se fait sentir d'un intermédiaire, d'un guide ou au moins d'un animateur qui vous aide à coordonner vos actes (i.e. vos intérêts) avec ceux du groupe auquel vous appartenez.

Tout est là, posé sur la table ! Considérer la morale, la valeur, et donc aussi l'épanouissement, la conscience etc, tous ces termes galvaudés par les modèles managériaux, comme un simple outil de gestion coordonnée des intérêts. Ce qui se niche là dessous, comme derrière l'utilitarisme qui le sous-tend, c'est non pas tenter de rendre l'homme vertueux, mais tâcher seulement à ce que ses actes semblent l'être par l'injonction de l'intérêt bien calculé, bien entendu. En réalité, cette gouvernance dont rêvent ces sycophantes de la vertu participe moins du gouvernement des hommes que de la saine gestion des choses. Dit autrement, à une réification délibérée de l'humain, tout juste travestie d'humanisme new-age …

Mais alors qui ?

Il y va comme de ce qui se passa lors de l'invention de l'histoire des sciences. Quand Comte en conçut le projet, il n'imagina pas que d'autres que le philosophe en pût prendre la responsabilité - en réalité lui-même ! Spécialiste de la généralité, le philosophe était supposé le seul à pouvoir embrasser d'un seul regard l'ensemble de l'échelle encyclopédique et l'ajuster dans le sens de l'évolution de l'esprit humain - l'*état positif*. Quand en France tout au moins on finit par lui préférer le terme d'épistémologie, ce fut d'avoir compris qu'il ne s'agissait pas plus d'*histoire* que de *philosophie* des sciences et que, faute d'avoir encore les connaissances scientifiques nécessaires, le philosophe devrait bien céder la place à des épistémologies distinctes menées du territoire même

qu'elles couvraient. Canguilhem fit celle de la biologie ; Bachelard de la physique etc.

De même ici : il n'y a pas de place possible pour un démon qui occupât la position absolue lui permettant de coordonner les savoirs distincts et souvent contradictoires. Et la confier à quelque moine que ce soit, de quelque obédience qu'on voudra, revient en réalité à camoufler la vacuité de la place.

Est-ce à dire que tout moraliste serait d'abord un usurpateur occupant un territoire indu, trop vaste pour lui ? Peut-être ! en tout cas suggère que parler morale revient toujours à faire *comme si* ! Autant dire que la prudence y devrait être de rigueur. Kant n'avait pas tort de proclamer qu'on ne pouvait pas apprendre la philosophie, tout au mieux apprendre à philosopher. Il n'en va pas autrement ici : quel sens peut bien avoir un cours de morale ?

Dans le cas contraire, éthique, management ne pourraient que renvoyer à cette étymologie que l'on cherche si soigneusement à camoufler derrière ces mots savants : une stratégie de contention, une technique de soumission.

C'est bien pour cela qu'il faut être bien attentif à la distinction morale/éthique à laquelle l'âge classique tenait encore. Tenter de repérer ce qu'il y a - ou non - d'universel dans les valeurs morales est une réflexion qui peut se mener à partir des rives philosophiques mais en réalité à partir de n'importe quel autre territoire. En revanche, édicter des règles de conduite, quand bien même ces dernières ne se présenteraient que sous la forme de conseil, de recommandations ou de préceptes et non de commandements, suppose une autorité que j'imagine mal quiconque détenir. Ce n'est pas un hasard si ces vendeurs de soupes évoquent la *sagesse* - se jouant habilement des mots.

Or ce n'est certainement pas un hasard non plus - qu'on l'eût définie comme art de *bien vivre* ou de *bien mourir* - que la philosophie s'entendît en Grèce comme un amour de la sagesse et non comme sa possession ; comme une quête donc, où philosophie était moyen et sagesse, le terme. Ici, à l'inverse, dans le droit fil d'une démarche technicienne, cette *sagesse* que l'on enseigne vise explicitement la paix économique - faut-il entendre la fin de la lutte des classes ? - et un vague *bien-être* qui n'engage à pas grand chose. Le religieux médiéval avait au moins ce mérite de limiter l'emprise du pouvoir politique ; ici il est simplement réquisitionné à des fins managériales.

Quand sagesse ou morale sont ainsi instrumentalisées ceci ne peut que rimer avec dressage.

Qui ? je ne sais pas. Les managers ? Sûrement pas.

19.2 Mais alors, quoi ?

Ce que traduisent ces élucubrations n'est rien d'autre que l'impuissance à donner un sens au travail. L'aporie de la modernité est tout entière inscrite ici : ériger le travail en valeur libératrice tout en en privant le grand nombre ; tout en exigeant soumission et efficacité sans cesse accrue. Les mondes grecs et latins ne manquaient pas de cohérence en lui conférant une valeur négative et l'on sait que le christianisme aura longtemps hésité. Ce qui demeure évident reste que, du fait des prolongations des études autant que de l'espérance de vie, de l'incapacité du système à assurer le plein emploi, de son impuissance à proposer - sauf aux élites - des tâches intéressantes, *épanouissantes*, le dogme, parce que c'en est un, du travail libérateur est une aimable duperie, qui plus est, désormais explosive. Je ne sache pas qu'une société puisse se survivre durablement en se fondant sur une valeur que par ailleurs elle raréfie et réserve ainsi au petit nombre.

Marx en son temps ne s'y était pas trompé qui avait fait de l'organisation du travail et de l'appropriation collective de la richesse le moyen de sortir de l'aporie au double risque de propager plus encore le thème du travail émancipateur et de ne toucher en rien à ce qui, dans le travail moderne, serait intrinsèquement aliénant. Les managers modernes ne s'y sont pas trompés qui y ont lu la nécessité de doubler systématiquement leurs modèles d'une idéologie adéquate, d'autant plus efficace qu'elle se présentait sous l'allure anodine du pragmatisme.

Que l'on ait besoin aujourd'hui d'une philosophie du travail adaptée à la modernité ne fait pas de doute ; qu'elle soit actuellement monopolisée par les managers en dit long à la fois sur la crise de la philosophie mais aussi sur le brouillage idéologique que la vacuité libérale a réussi à instiller. Que nous ayons besoin, en même temps, d'une économie politique va dans le même sens. cf ***Lordon***.

C'est au reste le seul moyen d'échapper à ce que Lordon n'hésite pas à nommer *dernière couillonade à la mode* ! (p 8)

C'est sans doute du côté de ce qu'Arendt nommait ***œuvre*** qu'il faut chercher…

20 Récits de l'intime I

J'ai déjà invoqué *l'intimité,* pourquoi donc y revenir sinon pour évoquer ces récits qui la mettent en scène voire en œuvre ? Rien n'est plus fréquent que ce procédé consistant à transmettre une leçon, un enseignement, une théorie à l'aide d'exemples, d'historiettes prises dans la vie quotidienne : de la métaphore à l'allégorie et à la parabole ; de Platon à l'Ancien Testament où les paraboles sont rares, aux Évangiles où elles foisonnent.

Rien de moins anodin : le récit est supposé par sa simplicité éclairer l'esprit de l'auditeur ; pourtant il faudra toujours lui adjoindre une explication, un commentaire. Ce fut d'ailleurs, ici, tout l'intérêt pédagogique de ces leçons de la communale : inviter les enfants à tirer d'eux-mêmes le sens du récit qui se résumera d'une devise, d'un précepte que l'on consignera fièrement sur le tableau et que l'on apprendra par cœur pour le lendemain. La Fontaine en ses fables ne procéda pas autrement : la moralité qui y ponctue le récit lui conférait un sens rappelant ainsi qu'il valait plus qu'il ne semblait au premier abord.

Voici tout le secret de l'art : pas de littérature, de poésie non plus que de peinture sans ceci. Jamais l'œuvre ne se résume à l'ornement mais se couvre de cette épaisseur où ce qui se dévoile suggère ce qui se cache, où ce qui se donne presque aussitôt se dérobe, où rien ne se donne mais tout invite. Car elle est appel de l'autre : un regard, un point de vue, une perspective ; rien de plus- mais il en est tant d'autres. Je ne puis oublier qu'œuvre est opus, travail, labeur. Combiner, entrelacer, retrouver le geste antique du tisserand n'est pas qu'œuvre d'artiste mais de moraliste aussi ; le même dialogue où nul n'est moins acteur que l'autre. L'étymologie le dit : lire comme leçon participent ensemble de la cueillette, de ce que l'on choisit. Avant de s'apprendre, une leçon se tire et jamais, décidément, l'expérience ne se donne comme telle.

Alors, oui, moralité et esthétique participent de ce même geste qui n'ôte rien à l'épaisseur mais lui propose seulement une perspective. Il y aurait beaucoup à dire sur cette jointure même s'il est vrai que les artistes furent rarement des exemples au regard de la morale bourgeoise !

Dire d'abord combien, puisque décidément nous ne nous réduisons à aucune nature contrainte et que d'ailleurs, quand même ce fût le cas, nous ne cessons de faire comme si, que notre existence précède - en tout cas n'a de cesse de bousculer - notre essence ou de le tenter en tout cas, combien, oui, nous nous condamnons à être libres, à nous frayer un chemin, à donner un sens, humain, à ce qui n'est que brouhaha et absurde.

Dire ensuite qu'il n'est ainsi pas tant de différence que l'on pourrait imaginer entre ce désir de

liberté impérativement affirmé et l'acte créateur : le burin qui trace des lignes dans la masse brute de la pierre procède identiquement et qu'ainsi il y a quelque légitimité à considérer que si intention éthique il y a, elle ne vise à rien moins que d'agir vis à vis de soi-même comme si l'on était une œuvre.

Dire encore que ceci ne vaut que pour autant, identiquement à ce qui prévaut en art, que cette affirmation du sens soit appel de l'autre : se donner ainsi de l'épaisseur revient à se mettre sous le regard de l'autre que l'on invite ainsi au dialogue.

Dire enfin qu'il y va de la vie : après tout, ramenée à une représentation simple, la création artistique n'est autre que métamorphose d'une matière informe en un être. Ovide ne s'était pas trompé : la vie a partie liée avec cette épaisseur-ci qui d'une forme en laisse toujours deviner ou transparaître une autre ; après tout, la violence n'est rien d'autre que la transformation inverse d'un organisme vivant en une matière inerte. Création et violence s'opposent terme à terme. Lévinas a raison : considérer l'autre comme un visage c'est l'entendre me dire *tu ne tueras point* ! L'autre est plus que la couleur de ses yeux ou de ses cheveux, plus que sa position sociale : il est, identiquement à moi, cette volonté d'être.

Je cherchais ce qu'exister signifiait : nous y voici ! Au delà des ambitions sociales ou professionnelles, par-delà nos rencontres, nos amours ou nos amitiés, en deçà surtout de l'entrelacs étroit de causes et d'effets dont nous pourrons toujours craindre qu'il ne nous pétrisse, : créer ! C'est-à-dire métamorphoser cet entrelacs en un récit.

> *Les historiens nous ont appris depuis longtemps que le roi ne restait jamais seul. Mais en fait, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, personne n'était seul. La densité sociale interdisait l'isolement et on vantait comme des performances rares ceux qui avaient réussi à s'enfermer dans un «poêle»ou une «étude» assez longtemps: relations entre pairs, relations entre personnes de même condition mais dépendant les unes des autres, relations entre maîtres et serviteurs, ces relations de tous les jours et de toutes les heures ne laissaient jamais l'homme seul. Cette sociabilité s'était longtemps opposée à la formation du sentiment familial, faute d'intimité. Ariès*

Je ne parviens pas tout à fait à oublier cette remarque faite par Ariès considérant la promiscuité qu'imposait la densité sociale comme le plus grand obstacle à l'éclosion de toute intimité. Il faudra du temps - XVIIe - , et la réorganisation de l'habitat pour que la famille se construise comme un rempart contre le monde et constitue cet espace toujours plus grand de la vie privée.

Entrer dans le monde, s'adapter à lui, en connaître les règles, les contraintes et les impératifs, ce que signifie cette *conduite hors de* que raconte éducation, exigeait d'abord que l'on en sortît, que l'on s'en mît, si peu que se pût, à l'écart. C'est cet écart qui donne de l'épaisseur au moi et rend possible le récit.

J'aime assez que l'intime soit un superlatif : ce qu'il y a au plus profond, au plus intérieur. Mais ne puis oublier qu'il ne s'agit jamais d'un espace clos, hérissé de murailles ou qu'on ne puisse pénétrer qu'en le violant ou l'abattant ; bien au contraire voici une dynamique qui dessine par cercles concentriques des espaces fluctuants, provisoires, que l'on ouvre plus ou moins à ceux-ci justement que l'on nomme les intimes. Peut-on tout dire ? je l'ignore ! je sais seulement qu'on en dit plus ou moins, et autrement, selon que l'autre en face de soi appartienne à la seule relation sociale ou professionnelle ; au cercle familial ; à celui des amours ou des amitiés ; des projets bâtis en commun …

Ce que l'on nomme le moi ; ce *je* dont Freud s'amusait à noter qu'il n'était pas maître dans sa propre maison ; cet entrelacs d'attributs, de qualités, de désirs et de volontés ; cette identité à quoi nous imaginons tenir qui n'est pourtant qu'une valse hésitation, tout ceci n'est autre que le récit de ces fluctuations. Tel un jour entrera qui demain, par volonté ou dépit, sortira peut-être : notre épaisseur tient du flux. L'individu est né, quelque part entre le XVII et le XVIIIe et semble réaliser la promesse de Paul dans la lettre aux Galates (*ni juif, ni grec*…) pour autant cet atome demeure une boite noire ressemblant plus à nos rêves d'enfant qu'à une réalité incontestée. Principe irréfragable mais aussi objet de toutes les dérives, jusqu'à considérer par exemple toute loi comme atteinte au principe (libertariens)

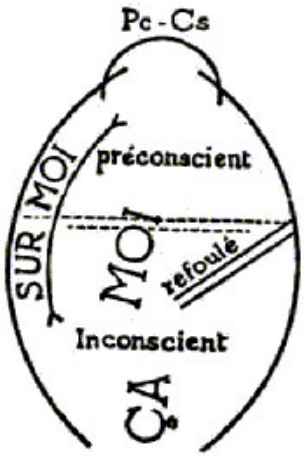
Ce je, est-il boite noire ou blanche ? Noire, sans doute de nous résister ainsi incapables que nous sommes de nous saisir par la raison autrement que par des généralités ou de n'être pas submergés par nos émotions. Blanche, pourtant, parce que tel un joker, il peut prendre toutes les valeurs. Noire, parce qu'il est ce qu'il serait de la dernière vulgarité d'étaler quand en fait nous ne faisons que cela. Pourquoi donc vulgaire puisque nous sommes quand même notre seule grande affaire ; qu'il n'est d'autre sensation ou même pensée que les siennes et que jamais je ne parviens à me mettre à la place de l'autre autrement qu'en me payant de mots - même si tout m'invite à l'altruisme ?

J'y vois en tout cas toutes les figures de l'épaisseur

20.1 Figures de l'épaisseur

20.1.1 Sous les strates … rien peut-être

Celle, d'abord, constituée de ces couches superposées d'intimité révélant ou cachant autant de récits différents que l'on confie - ou laisse filer - cette part de soi que l'on espère maîtriser. Sans



doute, ces couches s'interpénètrent-elles dessinant ainsi autant de murailles et de frontières à quoi l'on se heurte ou que l'on parvient à franchir. Couches poreuses, oui, où les tremblements ne sont pas rares mais où la pudeur semble dicter sa loi. A la frontière de la bienséance, de la délicatesse, et donc de la socialité, la pudeur fait se jouxter le précieux et l'odieux, le pur et l'impur en une ritournelle étrange où voile et dévoilement se disputent la primeur. Peut-être n'y a-y-t-il rien sous ce voile, rien en tout cas de saisissable mais nous voici dans le registre du volume et plus du tout de la surface. On avait pu croire, en bonne logique militaire qu'il ne se fût agi que de territoire à conquérir ou pénétrer, de citadelles à assiéger et prendre : non point, voici terre à creuser. Les topiques et la métaphore freudienne de l'iceberg ne disent pas autre chose. Les mots le disent : nulle maison sans fondation ; au début, on creuse. Ce je si intime qu'on ne peut ni ne doit le dire, ni surtout le dévoiler à l'encan, n'est autre que ce secret que l'on enfouit ; que l'on tait ; que l'on met à l'écart - qui est le sens de *secerno* en latin. Ce qu'est ce secret que l'on enfouit si précautionneusement ? Où je ne tiens pas pour anodin, qu'à l'identique du prisme enfoui sous les murailles, à l'identique de ces textes anciens et sacrés pouvant revêtir des significations différentes selon la caste à laquelle appartient le lecteur, mais selon aussi ce point où me semblait se rejoindre les lignes de la solidarité et de la réciprocité, à l'instar enfin de ces palimpsestes qui, grattés, révèlent des compositions différentes et successives, il y ait d'abord une volonté, celle de fonder, celle d'instituer. Le secret, sans doute qu'il n'y en ait pas ; le secret ? cette auto-institution d'un je qui s'affirme et tout de suite après se tait. Souvenons-nous de l'épisode qui oppose Hercule et Cacus, telle que la raconte Tite-Live : ce fut bien Evandre qui sauva la mise du premier après la mise à mort du second et la colère de la foule. Evandre détourne la colère, confuse, immaîtrisable par le verbe : il reconnaît Hercule. C'est à ceci qu'on reconnaît toute fondation, à ce changement de registre, de logiciel. Quand l'acte se fait Verbe. Le secret ? Ce Je, si intime, n'est rien ; rien d'autre que la volonté d'être un je.

20.1.2 Emprise et pesanteur de soi

> *Soyons plus prudents que Descartes qui est resté pris au piège des mots. Cogito, à vrai dire, n'est qu'un seul mot, mais le sens en est complexe. Dans ce célèbre cogito, il y a : 1° quelque chose pense ; 2° je crois que c'est moi qui pense ; 3° mais en admettant même que ce deuxième point soit incertain, étant matière de croyance, le premier point : quelque chose pense, contient également une croyance, celle que « penser » soit une activité à laquelle il faille imaginer un sujet, ne fût-ce que « quelque chose » ; et l'ergo sum ne signifie rien de plus. Mais c'est la croyance à la grammaire, on suppose des « choses » et leurs « activités », et nous voilà bien loin de la certitude immédiate. La Volonté de puissance (1886), trad. G. Bianquis, t. I, livre I, Gallimard 1947, § 98, p. 65.*

Celle ensuite constituée par l'emprise ou, plutôt devrait-on écrire, l'empire du Je. Nietzsche peut

bien écrire à propos du cogito que Descartes se fût pris au *piège de la grammaire*, il n'empêche que s'il est glaise qui colle à la semelle, s'il est réalité qui ne laisse nul répit, c'est bien ce bois que désignent aussi bien le hylé grec, ou le materia latin et toute l'ascendance de Romulus qui porte le nom de Silvius depuis que le petit-fils d'Enée naquit par quelque hasard, selon Tite Live, au fond de la forêt. De la place publique - forum - au tribunal - fors intérieur ou extérieur - voici que se dessine la ligne de partage entre un intérieur et un extérieur entre lesquels il faudra bien ménager des lieux de passage. A-t-on assez remarqué que la cité latine est constituée de ce même espace distinct dessiné par le sillon, ou celui de cette portion de ciel dessinée par les augures à l'aide d'un bout de bois justement et où ils liront les présages divins ? Cette épaisseur pouvait nous faire croire à quelque rustre ou brute réalité ; elle souligne au contraire une antique séparation dont nous ne pouvons nous défaire ; qui fait de notre fors intérieur une forme, rien de plus du fors extérieur. Un tribunal ? Une tribune en tout cas. On pourra toujours écrire que la conscience individuelle est une illusion mais si c'en est une elle résulte de l'empire de la volonté : la volonté de me proclamer un Je et d'être reconnu comme tel par l'autre.

20.1.3 Devoir s'accompagner

Épaisseur encore que celle constituée par l'omniprésence de soi. Peu, étrangement, le relèvent ; j'y ai trouvé néanmoins une mention dans l'ITV accordée à J Fest par H Arendt : nul ne peut faire fi de soi non plus que s'en débarrasser. Je puis, contraint souvent, volontairement parfois, quitter mon pays d'origine et chercher ailleurs de quoi nourrir mes projets ; je puis quitter ma famille - ce qui est finalement le sort commun de toutes épousailles ; je puis quitter mon épouse ou changer de compagne, me brouiller avec un vieil ami ou tout simplement le perdre de vue. Une seule chose m'est néanmoins impossible : me débarrasser de moi-même. Voici autre illustration de la forteresse que nous sommes à nous-mêmes. Car il y a un pendant à l'impossibilité qui m'est faite de ressentir ce que perçoit l'autre, de véritablement compatir et de ne pouvoir communiquer avec lui que par le truchement d'une raison qui me ballade du même au même : cette solitude radicale qui me fait, aux instants décisifs, être irrémédiablement face à moi-même, seul à éprouver, seul à juger … seul à décider. Arendt, évoquant la responsabilité ultime telle qu'elle peut se poser dans des situations extrêmes et à propos du cas Eichmann fait référence au principe socratique selon quoi il vaudrait mieux subir que commettre une injustice, dit autrement qu'il vaut mieux en fin de compte être victime que bourreau.

> *Ainsi, ou réfute ce qu'elle disait tout-à-l'heure par ma bouche, et prouve-lui que commettre l'injustice et vivre dans l'impunité après l'avoir commise, n'est pas le comble de tous les maux, ou si tu laisses cette vérité subsister dans toute sa force, je te jure, Calliclès, par le dieu des Égyptiens[22], que Calliclès ne s'accordera point avec lui-même, et sera toute sa vie dans une contradiction perpétuelle. Cependant il vaudrait beaucoup mieux pour moi, ce me semble, que la lyre dont j'aurais à me servir fût mal montée et discordante, que le*

> *chœur dont j'aurais fait les frais détonnât, [482c] et que la plupart des hommes fussent d'un sentiment opposé au mien, que si j'étais pour mon compte mal d'accord avec moi-même, et réduit à me contredire. Gorgias, 482c*

Ce principe, énoncé dans le Gorgias, est immédiatement associé à un autre : l'impossibilité d'être en contradiction avec soi-même, ce qu'Arendt nomme le *devoir de se tenir compagnie.* Il s'agit ici d'un principe que Socrate ne parvient pas plus à démontrer que son interlocuteur, le contraire. Indémontrable mais irréfragable ; normatif parce qu'à l'instar du principe de contradiction dont il est une forme morale, il rend le reste possible ou si l'on préfère, rien n'est possible sans lui.

Visible de manière criante dans les situations extrêmes, c'est bien en ceci que le cas Eichmann fut exemplaire, il implique que même dans les cas d'absolue impuissance, même donc lorsque il est impossible de s'unir à qui que ce soit pour résister, demeure néanmoins cette obligation, incontournable, de consentir ou de refuser. Ne pas le faire revient à se réfugier derrière le paravent du nous, à reporter la responsabilité sur le groupe, et donc, de *renoncer à soi.* Nous ne pouvons nous soustraire à ce dialogue intérieur qui est le commencement de la pensée non plus qu'aller à l'encontre de nous-mêmes. Le choix n'était pas, dans ces années terribles, entre l'héroïsme de la résistance et l'adhésion enthousiaste ; il était le plus souvent entre l'aveu d'impuissance qui constate au moins qu'à cela l'on ne veut pas participer et ces yeux que par veulerie l'on ferme en se réfugiant derrière l'irresponsabilité du groupe. Jaspers l'avait parfaitement vu, tout acte, en définitive est individuel et la responsabilité donc - celle qu'engage tout tribunal. Libre à nous, médiocrement, de ne pas nous poser de question, de jouer la logique du fonctionnaire qui s'attache à participer à tout prix, et donc à détourner le regard de soi, mais ce détour est un renoncement à sa propre humanité et vaut, qu'on le veuille ou non, adhésion. A la fin, quoiqu'on fasse ou ne fasse pas, s'impose le choix. Notre liberté est peut-être une grâce ; elle est d'abord pesanteur et nous arrime au monde.

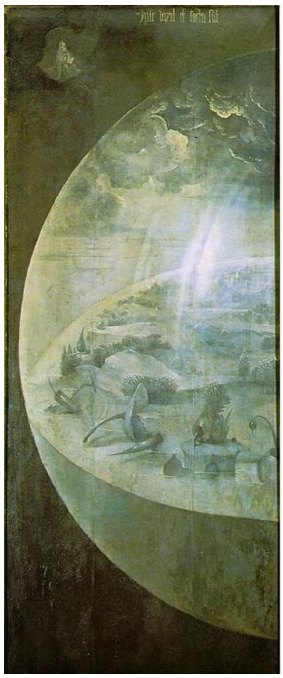
L'épaisseur donc je parle, ce compagnonnage obligé est un tribunal intérieur. Quoiqu'on fasse ou veuille : L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn. Nul n'échappe à son propre regard. Yourcenar, évoquant l'homme parle de son *horrible et sublime faculté de choix* : mais est-ce une faculté ou plutôt une obligation, une de ces nécessités à quoi l'on ne saurait se soustraire, pas même morale mais qui enclenche toute morale ?

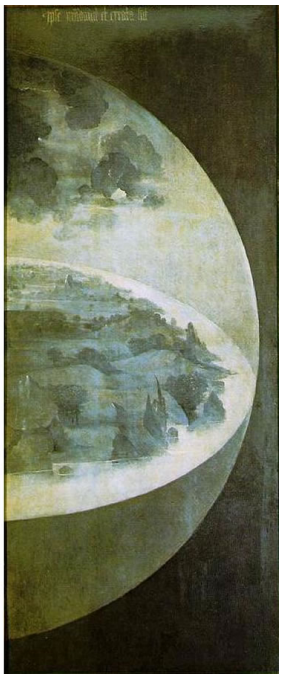
A chacune de ces formes d'épaisseur sous quoi se couvre notre moi, correspond un récit et l'on n'aurait aucun mal, que ce soit dans la mythologie ou les textes bibliques, à en trouver des occurrences. A ces strates d'intimités partagées autant que calculées, nos confessions oui sans doute mais à peu près tous nos écrits - hormis parfois les textes scientifiques - et tout ce que la culture peut compter d'œuvres pour ce qu'il ne se peut pas qu'elle ne disent plus, et s'agissant de nous

beaucoup plus, qu'elles ne laissent transparaître. De cette matière dont nous sommes pétris mais de laquelle nous ne cessons de vouloir nous distinguer, nos silences, nos mystères, nos mensonges peut-être même sans quoi il n'est pas de désir possible. De cette impossibilité de nous dépasser autant que de nous contredire, les aléas erratiques de nos cheminements tant il demeure exact que nos actes, eux aussi sont des récits qui nous traduisent ou trahissent.

C'est là peut-être le plus surprenant : au plus profond et silencieux de l'intime … le monde ! Fait du même bois ! Il ne parle jamais que de nous ; autant que, nous confessant, nous ne parlons jamais que de lui. Notre secret, si vide pourtant, est d'avoir cru pouvoir nous en distinguer ; notre erreur d'avoir imaginé le dominer jamais et nous ériger contre lui. Espaces infinis silencieux, selon Pascal, et si effrayants : mais l'espace clos de mon intimité l'est tout autant pour qui ne veut pas considérer le jeu de miroir , espaces en réalité bien plus bavards qu'on ne l'imagine. De l'artiste au chercheur, nous ne cessons d'être au chevet des bruissements du monde qui ne sont que les échos de nos propres vagissements..

Peut-être ne sommes nous qu'aux aubes de notre histoire d'ainsi, tel Narcisse, vouloir en tout scruter notre propre image. Mais nous sommes si seuls ! Aristote nous l'avait dit : nous avons pris le détour de la forme pour contourner ce que le bois a de dirimant mais sommes-nous pour autant sortis de notre bulle ? le monde est rationnel ? la belle affaire, nous l'avons supposé tel !





Nous ne sortons jamais de nous-mêmes et ne parvenons que si difficilement à voir dans le monde autre chose que l'hypostase de nos propres désirs. Sans doute est-ce J Bosch qui eut raison d'ainsi se représenter la création sous la forme d'une sphère si étroitement fermée sur elle-même.

Bien sûr, à l'extérieur, le créateur au coin supérieur gauche mais surtout, à l'extérieur, moi qui contemple le tableau. Voici tout notre dilemme - et je le devine intime : nous n'avons d'autre choix, nous qui tentons de nous affirmer, que d'exclure le tiers et, ainsi, soit de désenchanter le monde en le dégradant en objet disponible, soit d'usurper la place du créateur et donc de braver les dieux.

Le voici, au plus secret et silencieux, la parole d'impuissance, le choix impossible à porter cependant. Je ne voudrais participer en rien à ce grand parasitage. Comment exister sans ruiner le monde ni blasphémer les dieux ?

Est-il question plus morale que celle-ci ?

21 Récit de l'intime II : Exister … choisir

J'y ai déjà consacré une page pour souligner la grande duperie que représentait son assimilation au travail. Y revenir.

Des trois grands moments - naître, vivre, mourir - nous savons tous que les premier et dernier nous échappent. Venir au monde, comme le dit joliment l'expression populaire, n'est pas être au monde. Bousculé, précipité dans l'arène, la naissance, on le sait, est d'abord un traumatisme. Le latin ne l'ignorait pas qui fit de naître - nascor - mais aussi de mourir - morior - des verbes déponants - se conjuguant au passif quoique ayant un sens passif. Poussé dans puis hors du monde, ne m'échoit que la vie où exercer ma volonté ou le croire en tout cas - ce que le latin nommait aussi *mos* - d'où nous avons tiré mœurs et morale. Nous le savions depuis toujours : il n'est de moralité que là où règne une volonté libre - qui se veut ou croit telle. Inutile d'y revenir : cette illusion de liberté est notre viatique et même si nous sommes pétris de nécessités nous n'en désapprendrons jamais la rage. Il est bien un peu - parmi ces cas extrêmes; dont la guerre par exemple, où la grande histoire pénétrant comme par effraction dans la nôtre, bousculant habitudes et certitudes, nous nous trouvons dans l'obligation intime de choisir, dans l'impossibilité de nous laisser porter par les événements ! *Nous n'avons jamais été aussi libres que sous l'Occupation* ! Oui, sans doute n'est-ce que dans les chemins de croix que notre liberté se fait chair !

Je sais la question un tantinet naïve mais c'est la seule qui vaille : si l'on veut entendre quelque chose de la musique intérieure en l'autre, il faudra bien sonder l'instant si précieux, tellement décisif où, au détour de l'enfance, jaillit la question : *qu'est ce que je fais ici ?* où l'existence subitement cessa d'être un fait, une évidence même difficile ; où elle se fit question. Je le crois : nous ne sommes pas d'un lieu, d'une époque ou d'une classe sociale mais d'un moment - cet instant si étrange où pour la première fois notre existence cessa d'être un fait, une évidence pour se transformer sinon en problème en tout cas en question. On peut se rire de la question *pourquoi quelque chose plutôt que rien* : elle a indéniablement une portée métaphysique bien éloignée de nos préoccupations ordinaires. Mais je n'aime pas cette ironie de la servante de Thrace : elle est stérile. Elle ne dit rien surtout de cet instant inaugural, qui est pourtant universel, de cette disposition d'esprit en même temps qui pratique renversement et redoublement ; qui pose question.

Il y a donc bien un moment pour la question : ce qui le provoque, je ne saurais le dire. Est-ce quelque chose de notre nature d'êtres conscients ? C'est en tout cas ce que pensait Hegel qui nous voyait ainsi non plus seulement *dans* mais aussi *devant* le monde. Sont ce les circonstances, les

aléas et contradictions inévitables de notre présence au monde ? Ce que je sais en revanche c'est ce brusque changement de perspective, ce petit pas de côté qu'implique toute question qui transfigure le réel en interrogation.

Au reste, sans doute ne sommes-nous pas d'une époque, comme nous le croyons souvent et le proclamons, d'une époque qui nous déterminerait, nous forgerait au point d'en demeurer à jamais pétris et nostalgiques mais d'un instant : celui de cette question surgissant, presque par mégarde, par hasard, d'une question qui nous surprend autant que nous ne la surprenons nous-mêmes.

Les mythes foisonnent autour de la question séminale : Œdipe, bien sûr, mais on aurait tort de la centrer autour de l'origine identitaire ; Protée surtout.

21.1 Protée l'indécis

Protée, que l'on surnomme *l'indécis* mais aussi le *vieillard de la mer*. Sans réelle ascendance assignée, quoique d'aucuns le disent fils de Poséidon et de Téthys , il est en tout cas le gardien des troupeaux de phoques de ce dernier. Celui-ci a la double caractéristique de pouvoir revêtir des formes diverses - celles de tous les êtres vivants comme des choses ; mais celle encore de tout savoir, du passé comme du présent mais aussi de l'avenir. Il est celui que l'on aimerait consulter s'il n'y était tellement rétif : Aristée, fils d'Apollon, le consulta ainsi pour savoir comment prévenir la maladie qui avait décimé ses abeilles.

Protée cependant répugnait à partager son savoir et pour le faire parler, il fallait l'y contraindre et il n'était d'autre moyen d'y parvenir que de le surprendre durant la sieste qu'il avait coutume de faire vers midi dans quelque antre à l'abri de la chaleur et au milieu de ses phoques, non sans s'être préalablement enquis que pas un parmi son troupeau ne manquait à l'appel.

Personnage curieux, dont il est fait rarement mention, presque oublié dans le panthéon grec, que ses dons pourtant auraient du hisser aux premières places, n'était sans doute sa répugnance à rien partager de sa science autrement que sous la contrainte. Il n'est pas le seul, loin de là, à se pouvoir métamorphoser : les récits d'Ovide en sont pleins. Zeus le premier qui use à l'envi de cet artifice pour séduire à tout vat et échapper ainsi à l'ire et à la surveillance de sa jalouse épouse Héra. Mais précisément, si Zeus se métamorphose pour conquérir , Protée, en revanche ne se transforme que pour ne pas l'être. Il n'est jamais dans la conquête et s'il ne demande rien à personne, il aimerait

bien ne rien donner à tous eux qui lui demandent tout.

Ménélas aimerait bien savoir qui le retient sur cette île et quelle offense il aurait ainsi pu commettre à l'encontre des dieux qui l'empêchât de rentrer chez lui à Sparte. C'est Idothée, qui lui indiqua comment faire parler son père : le surprendre durant sa sieste, le tenir bien attaché car il cherchera inéluctablement à s'échapper en prenant toutes les formes possibles, mais le délier surtout sitôt qu'il aura revêtu sa forme originaire. Ainsi fut fait et Protée parla.

Il se fait prier mais parle. Il faut seulement le contenir préalablement.

Je ne puis m'empêcher de penser que nous sommes dans la même position que Ménélas lorsque nous nous posons la question originaire - que je crois métaphysique. Nous aimerions bien savoir. A l'aube de notre existence, en tout cas avant tout acte, nous supputons la probabilité de notre réussite, augurons ce qu'il convient de faire au mieux pour réaliser nos objectifs. Que faire ? Qui être ? Comment être ? A ce moment précis, tout est encore possible et nous nous trouvons à la croisée de tous les compossibles.

21.2 Protée ou les prémices de l'être.

Exister c'est choisir, se donner un chemin. Voici affaire de méthode. Trier, renoncer à cette voie pour lui en préférer une autre. Sortir de l'indécision, trier : voici affaire de crise. Supporterions nous d'avancer si nous connaissions à l'avance l'heure de notre propre fin ? accepterions-nous d'agir et de tenter donc de braver le destin si nous connaissions d'avance l'issue heureuse ou la défaite de nos efforts ? Nietzsche l'a écrit : rien ne serait plus pesant que l'évidence d'une existence écrite d'avance et, manifestement, quoique nous soyons le seul animal à se savoir mortel, nonobstant nous agissons comme si nous étions éternels. Inconscients ? sûrement non ! Frivoles ? Pascal le devina ! mais pouvons-nous faire autrement ?

> *Si cette pensée prenait barre sur toi, elle te transformerait peut-être, et peut-être t'anéantirait ; tu te demanderais à propos de tout : « Veux-tu cela ? le reveux-tu ? une fois ? toujours ? à l'infini ? » et cette question pèserait sur toi d'un poids décisif et terrible ! Ou alors, ah ! comme il faudrait que tu t'aimes toi-même et que tu aimes la vie pour ne plus désirer autre chose que cette suprême et éternelle confirmation !* Nietzsche

L'a-t-on assez remarqué : celui qui sait tout et devine tout n'agit pas et n'est presque pas héros dans les récits grecs. Il est la possibilité peut-être de la prouesse mais il n'est pas la prouesse. Est-ce un hasard ? Si de nous ou des choses nous savions tout, nous serions invariablement pétrifiés. Connaître l'avenir, admettre donc qu'il fût écrit d'avance, en dépit de nos désirs, de nos volontés et de nos tentatives est aussi insupportable que cet *éternel retour du même*. La connaissance absolue éveille peut-être l'âme ; elle fige en tout cas nos bras. Nous avons beau la désirer et la produire comme guide de notre action, elle nous figerait sitôt qu'accomplie. Qui sait ne peut agir. Pour le

pouvoir, il faut y savoir instiller une dose d'incertitude, d'aléa, d'indétermination qui signe notre pulsion invétérée de liberté. Il y a entre la connaissance et l'action une incompatibilité d'humeur que nous ne nous avouons jamais et qui ne tient pas seulement à leur nécessaire disjonction : oui bien sûr nous ne pouvons pas en même temps agir et penser ; certes, notre action présuppose toujours une pensée préalable et produira ensuite une correction de celle-ci en une boucle de rétroaction qui en constitue toute la dynamique au point de devoir constater que si la pensée est quête l'action en revanche n'est jamais conquête mais tout au plus requête ; surtout la victoire impériale de l'une entraînerait l'effondrement de l'autre. La connaissance n'est jamais un état mais un processus dont nous ne pouvons qu'espérer l'indispensable inachèvement. On a déjà mentionné ici, à plusieurs reprises, le lien étymologique entre ago et cogito qui n'est jamais qu'une flexion de coagitare. La pensée est un remuement, une secousse ; l'être incessamment mis en jeu voire en péril.

Voici donc Protée : qui n'est pas l'être mais la promesse de l'être ; qui n'est jamais acteur mais possibilité de l'action.

21.3 Protée ou les délices délirantes de la démiurgie

> *Dès l'instant que vous le verrez endormi, pensez alors à employer force et violence, et maintenez-le sur place bon gré, mal gré, quoi qu'il fasse pour vous échapper . Il s'y essaiera, en prenant toutes les formes, celles des êtres qui rampent sur la terre, celles de l'eau, du feu au divin flamboiement . Vous, tenez-le sans faiblir, et serrez-le plus fort . Mais, quand il parlera pour t'interroger, reprenant la forme sous laquelle vous l'aurez vu dormir, alors, seigneur, renonce à la violence, délie le vieillard, questionne-le sur le dieu qui te persécute, sur ton retour, et le moyen de faire route sur la mer poissonneuse.* Homère Odysée, IV, 420

On comprend bien dès lors pourquoi Protée répugne à transmettre sa connaissance : elle paralyse. Mais pourquoi donc, selon les dires de sa propres fille, se met-il néanmoins à parler sitôt qu'on l'a eu enchaîné ; pourquoi cette insistance à renoncer à la violence sitôt que Protée eut repris sa forme originaire ? Comme si l'asservissement était incompatible avec la connaissance ou que les métamorphoses fussent seulement un palliatif pour retarder le moment de la transmission.

Reprenons parce que ce que l'on observe ici est vrai tout autant de qui l'interroge, de qui s'interroge.

21.3.1 Ménélas

Ménélas est dans la même position qu'Ulysse : comme tous, après la fin du conflit, il désire rentrer chez lui, à Sparte. Son retour durera 8 années. C'est que sur le chemin du retour, Zeus déclencha une tempête qui le fit échouer sur les côtes d'Égypte. Ultime épisode ; celui de l'île de Pharos où il demeure bloqué vingt longues journées et où précisément réside Protée qui lui permettra finalement de quitter l'île. Sa faute fut de quitter Troie sans avoir sacrifié aux dieux.

Voici première donnée le concernant : il commence l'histoire en étant victime - après tout c'est lui l'époux bafoué - celui qui cherchera à se venger en incitant tout un chacun - les anciens prétendants d'Hélène - à tenir leur serment. Il la continue en étant sacrilège. Et la termine en mettant le fils de Poséidon sous sa coupe. Le moins que l'on puisse dire est que ses rapports avec le divin ne sont pas simples.

Voici la seconde : à tout moment, et pas seulement parce qu'il est roi, Ménélas demeure celui qui veut prendre son destin en main, qui refuse de subir et cherche à être la cause première de tous ses actes. Il dit non, refuse l'état de fait, cherche à se venger, à laver son honneur … à être libre.

21.3.2 Du poète ou du philosophe

Les deux se veulent créateurs. Proposer une représentation du monde, à titre d'hypothèse à démontrer comme le ferait un scientifique, ou à titre de fiction, de métaphore ou de simple musique comme le ferait un artiste revient dans tous les cas à proposer (imposer ?) sa vision, sa lecture aux autres. Bachelard n'a pas dit autre chose ; *rien n'est donné… tout est construit.* Le scientifique imagine et tente de vérifier son hypothèse mais cette dernière n'est pas seulement un modèle, c'est un nouveau récit qui précisément permet de comprendre ce qui auparavant demeurait mystérieux, de voir ce qui était inaperçu. Parfois (Galilée, Einstein) ce récit bouleverse tout, rejette dans la préhistoire ce qui avait paru si évident ; gêne, choque, dérange. Alors, parce qu'elle change radicalement notre manière de nous penser et de penser le monde, on peut dire que c'est une théorie au sens étymologique du terme, mais une création aussi qui reprend tout à zéro. Qu'à l'origine, le divin se contente d'organiser ou au contraire tire l'être du néant, en tout cas, identiquement il entame un récit qui s'impose à tous.

> *c'est seulement à travers Dieu, en Dieu, que la religion convie l'homme à aimer le genre humain : comme aussi c'est seulement à*

> *travers la Raison, dans la Raison par où nous communions tous, que les philosophes nous font regarder l'humanité pour nous montrer l'éminente dignité de la personne humaine, le droit de tous au respect. Ni dans un cas ni dans l'autre nous n'arrivons à l'humanité par étapes, en traversant la famille et la nation. Il faut que, d'un bond, nous nous soyons transportés plus loin qu'elle et que nous l'ayons atteinte sans l'avoir prise pour la fin, en la dépassant. Qu'on parle d'ailleurs le langage de la religion ou celui de la philosophie, qu'il s'agisse d'amour ou de respect, c'est une autre morale, c'est un autre genre d'obligation». Bergson,* les deux sources de la morale et de la religion

On comprend mieux pourquoi les rapports avec le divin sont si souvent conflictuels - notamment quand ceci concerne un héros. C'est que les héros sont des demi-dieux et pas seulement des combattants courageux : au sens de Bergson, ils sont précisément ceux qui prônent une morale ouverte, bouleversent les représentations antérieures qui se contentaient de respecter les obligations et les intérêts sociaux usuels, et ceux qui inventent un futur. L'histoire écrite par le héros ou le mystique, on aimerait y croire : il n'en reste pas moins vrai qu'il n'est d'œuvre qu'à partir du moment où l'on cesse de pasticher ou bien seulement de recombiner le passé, qu'à partir du moment où, par *bond*, écrit Bergson, par *rupture* écrira Bachelard, on renverse la table, reprend tout à zéro ; à partir du moment où l'on *crée*.

21.3.3 L'individu

Vous, moi, l'adolescent au sortir de l'enfance, le révolutionnaire qui dresse barricade … Celui qui, en tout cas, récuse d'emblée toute autorité et refuse d'être réduit à ses appartenances sociales, familiales, à ses racines. Celui-ci veut être libre même s'il sait qu'il n'y va peut-être que d'un désir, même s'il devine que les déterminismes ne s'effacent pas d'un trait de colère ou de rêve. Ce qui signifie vouloir donner un sens à son existence, une valeur à son parcours ; se placer à l'origine et se penser comme cause première. Celui-ci se crée de se poser ainsi face au monde et devant les autres, l'essaye en tout cas. Bataille avait vu en lui celui qui disait non tant à lui-même qu'au monde ; j'y entrevois celui qui inéluctablement finira par braver les dieux d'être ainsi poussé non par instinct mais par irrésistible désir, à ne rien admettre qu'il n'eût lui-même préalablement vérifié, à ne rien faire à quoi il n'eût préalablement consenti, à n'obéir qu'aux seules autorités qu'il eût préalablement reconnues. Par fatigue ou paresse, éreinté parfois par les circonstances, il lui arrive bien quelquefois de courber l'échine et de se soumettre mais sitôt la question resurgie, le voici qui à nouveau s'avance *la nuque raide*.

Je comprends mieux les rapports difficiles de Ménélas avec les dieux et devine la grandeur mais surtout l'aporie d'un christianisme qui inventant le libre arbitre d'un individu invité à se soumettre,

à obéir, aux commandements, à la fois prépare et rend possible ce grand bond qu'évoque Bergson, mais aussi la confrontation. Par orgueil, faiblesse ou tentation, il finit toujours par convoiter les fruits de l'arbre de la connaissance, par ériger un tour qui le hisse à hauteur du divin. Il faut toute la sagacité d'un scientifique pour faire admettre que les déterminismes non seulement n'entravent pas mais en réalité rendent possible la liberté humaine, il faut aussi toute la naïveté, l'ignorance souvent ou la bravoure de l'être pour entamer ce chemin, en dépit de tout, en dépit du rêve. Il en faut, décidément, de la sagesse pour obéir sans se soumettre jamais.

Faut-il y scruter le tragique grec qui considère qu'au fond de toute chose règne le chaos seulement surplombé par la nécessité - anankè - mais un chaos dans les interstices duquel il est toujours possible de ménager un certain ordre, limité peut-être, provisoire sans doute, mais un ordre quand même ? C'est en tout cas parce que les grecs pensaient cette possibilité du cosmos, estimaient que le monde n'était pas que chaos mais aussi nécessité qu'ils purent inventer, en même temps la démocratie et la philosophie qui ensemble sont des hymnes à la liberté.

Faut-il y deviner au contraire la bonne nouvelle annoncée successivement par le judaïsme puis le christianisme d'une créature certes totalement dépendante de son créateur mais néanmoins libre de consentir ou de se révolter et à qui, finalement, l'on demande de faire siens les commandements plutôt que de les observer servilement ?

Je sais seulement que ce passage d'une morale fermée à une morale ouverte qu'évoque Bergson, ne s'opère effectivement pas en une sereine continuité mais exige ce qu'il appelle un bond ; ce que je nomme la question. Ne va pas de soi ni d'ailleurs sans brusquerie ; ni d'ailleurs sans errance ou erreurs. Je sais seulement qu'exister ne se réduit pas à un *être-là* épais et obscur , posé là et réduit à fonctionner selon l'ordre des nécessités. Que l'on se croie créature de Dieu ou non - car contrairement à Sartre, je crois bien que ceci revient au même - nous ne pouvons pas ne pas tenter de donner un sens au monde et à notre présence au monde ; que même ne pas lui en donner et reproduire ainsi le sens commun ou l'impératif social qu'une idéologie dominante ferait prévaloir, c'est encore lui en donner un.

Nous sommes condamnés à être libres, oui !

Or nos alternatives n'y sont pas légion :

- ou bien nous faisons prévaloir nos désirs, au risque du caprice, jouons la prééminence du héros, au risque de rajouter du désordre au désordre ambiant. Ce qui ramène à l'orgueil ou à la vanité du Sur-homme avec toutes les ambiguïtés totalitaires que ceci suppose et que la

postérité de Nietzsche aura essuyées ; nous conduit à ce que les grecs craignaient le plus : la démesure, l'hybris.

- ou bien nous nous soumettons, veules ou paresseux, à l'ordre établi avec la seule obsession d'en être. Ce qui revient à la logique du fonctionnaire telle qu'Arendt a pu la décrire à propos d'Eichmann. A se couler dans l'anonymat d'une bureaucratie qui invariablement fait mine de dissoudre toute responsabilité et implique, tôt ou tard, la dissolution de l'individu, le renoncement à soi. Ce à quoi n'appellent justement ni la logique grecque qui considère que seul un peuple à qui elles s'imposent a le pouvoir de définir ses lois et d'indiquer ce qui est bon pour lui ; ni non plus la logique judéo-chrétienne qui en appelle à une adhésion intime, à un engagement personnel ; ni d'ailleurs la logique républicaine qui définit précisément la liberté par l'obéissance aux lois *qu'on s'est données*.

  > *Entrez par la porte étroite. Car large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par là. Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.* Mt, 7, 13

- ou bien enfin cette porte étroite si malaisée à emprunter, si difficile à trouver, où se conjuguent affirmation de soi, respect de l'autre et obéissance ; où le monde ne s'efface pas devant notre désir, ni ce dernier devant le monde ; où le lien (logos) tient la corde.

21.3.4 Retour aux délices, retour à la contention

On ne peut taire la contradiction au moins apparente entre connaissance et liberté : la première n'est possible que sur fond de déterminisme - comment rien comprendre si les phénomènes devaient se produire sans raison apparente et de manière totalement aléatoire voire hasardeuse ? - et consiste précisément à mettre de l'ordre là où il paraissait ne pas y en avoir ; la seconde consiste en réalité, soit qu'on y croie soit qu'on désire seulement y croire et faire *comme si*, consiste oui, à se poser comme cause première de ses actes et de ses pensées, à se poster à l'origine ou, comme l'écrivit Spinoza, à se poser comme *un empire dans un empire*.

Faudrait-il donc vraiment être sot ou ignorant ou encore sottement capricieux pour se croire et revendiquer libre ? Une cité démocratique serait-elle seulement pensable si, comme le suggérait Comte, la sociologie pouvait se présenter comme une physique sociale. *Il n'y a pas de liberté de conscience en physique*, écrivit-il : pourquoi y en aurait-il une en politique, en morale ?

Celui qui crée, comme celui qui affirme péremptoirement sa liberté aura beau se placer à l'origine, se penser cause première, se croire à l'instar de Dieu inengendré, de toute manière il lui faudra bien

mettre ses désirs dans des mots, dans une représentation, fût-elle archaïque voire pré-narcissique au sens de Freud, qui le distingue de l'autre, du monde. Au reste, récuser un ordre, une représentation, *dire non* en somme, c'est toujours dire non à quelque chose qui vous pré-existe. Platon l'avait vu, la connaissance ne va jamais de l'ignorance au savoir, mais d'un savoir à un autre savoir et, nous l'avons souvent écrit, il n'est pas d'acte qui ne suppose une métaphysique implicite, une représentation du monde plus ou moins confuse sans doute mais prégnante. Qu'on l'entende d'un point de vue psychologique, politique ou même métaphysique, affirmer sa prééminence c'est toujours le faire par rapport à quelque chose qui précède cette affirmation. Vouloir être libre, c'est vouloir l'être par rapport à un code, un ordre qui vous précède. Mozart ne put bouleverser les canons de la sonate qu'en en ayant préalablement épuisé toutes les formes !

Voici pourquoi Protée ne consent à parler qu'une fois lié et contraint après avoir tenté de fuit en se métamorphosant.

Mais en même temps le savoir qu'il peut divulguer ne cessera d'être paralysant qu'à partir du moment où il se partagera - d'être libre à un autre être libre. La connaissance absolue, nous l'avons écrit, est empêchement à agir. En réalité de la connaissance à l'action il y a bien boucle de rétroaction, incessante. Je ne puis agir qu'en croyant pouvoir bousculer l'ordre des nécessités ou le faire procéder à mon profit (la technique n'a pas d'autre sens) mais je n'y parviendrai jamais aussi bien qu'en le connaissant préalablement. Protée dévoile à Ménélas les manquements qui furent les siens au respect du aux dieux mais cette révélation ne suffit pas : encore faudra-t-il que Ménélas y consente. La connaissance est un préalable de l'action, certainement pas une condition suffisante : pour agir, encore faut-il le désir de l'action ; l'affirmation de sa propre liberté.

Voici pourquoi Protée ne parle qu'une fois sa forme originelle recouvrée et sa liberté reconquise.

On ne l'écrira jamais assez et ceci est de bonne augure : il n'est pas de savoir achevé concevable et toute l'histoire des sciences témoigne qu'il n'est jamais question que de connaissances rectifiées ou balayées, et que, pour parler comme Cioran, le rêve d'une connaissance aboutie ne peut être que celui d'un tyran ; d'un ennemi de l'humanité.

21.4 Retour à la question

Il n'est donc pas de forme plus originaire que cette question métaphysique parce qu'elle désigne, oui, la forme primordiale du récit de l'intime. Originaire, elle l'est deux fois : d'abord parce qu'elle place celui qui la pose *au début* de la chaîne causale même si ce n'est qu'un désir, un rêve ; ensuite parce qu'elle est inaugurale en précédant, plus ou moins consciemment, chacun des actes que nous commettons, des choix que nous faisons, chacune des pensées à quoi nous souscrivons.

Il n'y a jamais loin des augures à l'inaugural : Romulus et Rémus, incapables de décider qui d'entre eux deux, avait vocation à régner sur la ville qu'ils allaient fonder puisqu'aucun droit d'aînesse ne pouvait ici prévaloir, firent appel à des augures et, montant chacun sur sa colline, Aventin et Capitole, attendirent des cieux ou des dieux, qu'ils leur fissent signe. Las ! ce signe même devait être interprété : rien, décidément, n'a jamais de sens en soi. On eût beau découper le ciel pour délimiter l'espace où le message divin s'offrirait, on eût beau dessiner ainsi le double espace du temple et de la théorie, selon que l'on s'appuyât sur la précession chronologique ou sur le nombre, le résultat n'était pas le même. On en vint donc aux armes, on le sait ; comme toujours. Ils auraient pu conclure un partage comme le fera plus tard Romulus avec le roi d'Albe : non, il fallait sortir de l'indécision. Ainsi seulement pouvait commencer l'histoire.

Alors, oui, si l'on veut comprendre quelque chose à l'autre - comprendre mais non juger - alors il faut tenter de scruter cet instant inaugural car c'est le moment de l'œuvre. Il faut incontestablement relire les pages d'Arendt consacrées à l'œuvre pour saisir pourquoi jamais le travail ne pourra suffire à construire l'homme et contribue plus souvent qu'à son tour, à le détruire, à l'évider. Exister n'est pas vivre ; encore moins survivre. C'est dire *je* et en encourir tous les risques. Exister c'est une histoire que l'on (se) raconte, où par angoisse ou mégalomanie, on se pique de créer ; de se créer.

Fabuleux défi que celui-ci : se construire comme on créerait une œuvre d'art ; se considérer comme une œuvre d'art, sans sombrer pour autant dans la mégalomanie, l'orgueil ou la suffisance ou, pire encore l'egolâtrie. Se donner un sens, devinant qu'il ne cessera jamais de se modifier, amender ou bouleverser, sans pour autant jamais l'imposer à l'autre mais au contraire, comme la sonate pour son auditeur ou le roman pour son lecteur, laisser le destinataire qu'est l'autre, l'autre qui est le prochain et s'approche, faire l'effort de comprendre et d'interpréter ; lui offrir un sens ouvert plutôt qu'un dogme.

Ce récit est inaugural et je ne connais rien de plus intime. Ce récit est un dialogue : je ne connais rien de plus engageant.

22 Récits de l'intime III

Encore et toujours parce que tout n'a pas été écrit, ni dit.

Précision pour débuter : récits de l'intime ne veut pas dire récits intimes. Ni mon éducation, ni ma pente naturelle qui en procède assurément, ni surtout l'objet de ce propos n'y prédispose. Je ne tente pas ici de dévoiler ce que d'ordinaire l'on cache même si la pudeur révèle d'incroyables ambivalences, de redoutables dilemmes. Je ne cherche pas même à comprendre comment se constitue notre moi : la psychologie du développement en donne des indications suffisamment précieuses. Je tente plutôt, à l'intersection de la morale et de la métaphysique, d'en cerner les formes.

22.1 Un territoire ou un moment ?

Nous avons pris l'habitude d'envisager l'intime sous l'aune de l'espace et il faut bien convenir que tout nous y invite. Dire *Je* c'est d'abord tracer une ligne - simple borne pour s'y repérer ou frontière ? - qui vous distingue de l'autre, du monde. Le moi, c'est vrai, se joue avec l'autre, devant l'autre. De cet autre dont nous ne cessons de quêter le regard au point de, parfois, entreprendre de le conquérir. A tout prendre, il en va toujours du même cri : celui de l'amoureux transi qui adresse sa supplique ou bien encore celui de l'adolescent qui tente de se forger une personnalité ou bien enfin celui-ci qui travaille et s'époumone à coups d'efforts et de compétences assemblées ! Tous hurlent leur soif d'exister, l'irrépressible besoin d'être quelqu'un … quelqu'un de différent, d'identifiable. Une *personne.*

Dilemme, oui ; épouvantable, même pas ! une aporie seulement qui nous incite à appeler l'autre d'un même souffle que celui qui nous en éloigne ; nous le fait aimer autant que repousser ; chercher autant que perdre. Il n'y a pourtant rien en nous du Rastignac bravant un Paris qui n'eût qu'à bien se tenir de sa superbe. Exister ne relève en rien de la bravoure ; encore moins de la bravade. De l'entêtement souvent ; du désir, toujours. Mais si souvent lâche ; tellement paresseux !

Exister, c'est sortir : l'étymologie le suggère. Sortir de l'indifférence initiale ? La psychologie en a beaucoup dit de cet être, à peine jeté dans le monde, qui ne cesse d'un seul tenant de s'accrocher à ses origines maternelles dont il se sait dépendre et néanmoins de tenter de s'affranchir à la mesure qu'il en aura conquis les moyens. Mais ce serait erreur que d'imaginer que ceci ne fût affaire que de territoire à conquérir, d'espace propre à maintenir : cette frontière que nous traçons d'entre l'autre et nous, d'entre soi et le monde, demeure farouchement poreuse. Elle est à la fois le conducteur de

notre respiration, les pics que nous hérissons pour nous défendre et le promontoire d'où nous nous élançons pour partir à la conquête. Si espace il y a, il est un effort continué, une tension en boucle. Certainement pas un contenant, tout au plus le paysage que dessine le mouvement incessant de nos désirs et de nos craintes, de nos contraintes et de nos empiétements. Freud avait cru avec ses topiques, pouvoir déceler un continent immergé, bien plus riche au reste que celui qui nous était donné consciemment qu'il entreprit de dégager. C'était encore se représenter l'intimité sous la forme d'un espace.

Et si elle était (aussi ou plutôt) un moment ?

Reprenons !

J'ai toujours été surpris que ce qui nous définit au mieux, en tout cas nous caractérise, ce à quoi finalement nous tenons le plus et nommons parfois notre personnalité, soit en même temps ce qu'il nous fût le plus gênant de dévoiler. Pourquoi donc, l'essence même de notre être serait-elle honteuse ? Serait-ce à dire que notre moi ne fût constitué que de graveleux ? Peut-être nous trompons-nous d'y chercher un continent enfoui ; ce n'est qu'un moment ; rare ; rarement répété surtout.

Quand faut-il l'aller chercher : aux limbes de notre existence lorsque l'enfantelet apprend la dureté de l'objet ; qu'à coup de chutes répétées, il éprouve dans sa chair la résistance du sol ou des murs ? qu'il découvre tout simplement la réalité de l'objet qui résiste et ne se subjugue point, contrairement à l'émotion maternelle, d'un sourire ou d'un caprice ? Car si l'on dit vrai en énonçant que le moi se construit dans le rapport, et donc la découverte de l'autre, on ne dit que la moitié de l'épisode. Avant ? non ! mais en même temps, assurément, le sujet expérimente ce qu'il y a de résistance dans l'objet, ce qui fait de la réalité ce *jeté là en face et même contre moi* que signifie étymologiquement ob-jet. Ou bien beaucoup plus tard, à l'orée de l'âge adulte et, itérativement, aux prémices de quelque acte décisif qui déterminera sa route et où s'exerce - se croit exercer - l'empire de la volonté ?

> *Décidément, il faut méditer sur la fonction de la frontière, de cette limite sur laquelle pissent les tigres et dont parle Rousseau. Même linéaire, même abstraite, c'est-à-dire presque infiniment fine, cette démarcation se compose, fort curieusement, de trois épaisseurs. La première, intérieure, protège l'habitant de sa douceur ; à l'extérieur, la dernière menace, de ses duretés, les envahisseurs possibles. En celle du milieu se percent des pores, des passages, portes ou porosités par lesquelles, et souvent par semi-conduction, tel vivant ou telle chose entre, se verrouille, sort, transite, attaque, attend sans espoir ... Les prépositions dans, pour, à, de... décrivent la première couche; hors et contre la troisième bande; entre, vers et à travers l'intermédiaire. Défendre, protéger, interdire ou laisser passer : ainsi, triplement, fonctionne une frontière.* Serres, *le Mal propre*

Tant que nous nous représenterons ces croisées de manière spatiale, nous serons condamnés à y

voir la double face, interne d'abord et donc psychologique, de cette confrontation aux choses répondant comme par écho, à la confrontation externe, et donc sociale, de la confrontation à l'autre. Ce qui revient à distribuer, tel que Kant l'avait vu, espace comme forme du sens externe et temps comme forme du sens interne. On est sans doute ici assez proche de la vérité : intériorité et extériorité ne sont que les deux faces d'une même ligne ; mais c'est oublier la troisième dimension de toute frontière. Au creux de la ligne, presque invisible, ces alvéoles où transitent les échanges, où s'opèrent toutes les boucles de rétroaction.

Inutile d'aller chercher un point d'origine : il n'en est pas ou, comme le vit parfaitement Ricœur, il y a toujours/déjà un antérieur, un contexte où être plongé, qui nous précède : il n'y a pas de commencement absolu !

22.2 Les apparences d'un continent

Pourtant nous nous entêtons à faire comme si. Or, ce *faire comme si* a un nom : la volonté ! Tout dans notre histoire, tout dans nos récits, hurle ce moment décisif où la volonté, hérissée de sa superbe, se dresse là sur le sol, au commencement. Le grec l'avait compris qui nommait ce moment épistémè - επιστήμη. Ficher ses pieds dans le sol et s'écrier *ceci est à moi* ; ou, plus présomptueusement encore, *ceci c'est moi* !

> *Il n'y a que la seule volonté, que j'expérimente en moi être si grande, que je ne conçois point l'idée d'aucune autre plus ample et plus étendue : en sorte que c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image et la ressemblance de Dieu. Car, encore qu'elle soit incomparablement plus grande dans Dieu, que dans moi, soit à raison de la connaissance et de la puissance, qui s'y trouvant jointes la rendent plus ferme et plus efficace, soit à raison de l'objet, d'autant qu'elle se porte et s'étend infiniment à plus de choses ; elle ne me semble pas toutefois plus grande si je la considère formellement et précisément en elle-même. (...) Elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l'entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu'aucune force extérieure nous y contraigne. Descartes, Méditations, IV*

J'entends encore, dans le tremblé de la phrase des Méditations, l'effroi autant que la fascination d'un Descartes, y reconnaissant la possibilité même de l'erreur en dépit de la fiabilité de la raison - ce qui, au plus près me fait ressembler à Dieu. L'excès de puissance de la volonté sur l'entendement signe peut-être notre faillibilité mais concède en même temps, soit que nous ne cessons jamais vraiment d'être l'enfant capricieux que nous fûmes ; soit, si on l'appréhende d'un point de vue anthropologique que nous sommes bien humains en ceci de toujours dire non, d'opposer notre volonté à la dureté de l'objet. Il n'est pas d'instance qui donne mieux quelque apparence de réalité au dualisme métaphysique, qui ne suggère mieux que la dureté de la matière compterait pour si peu face à la fulgurance de l'esprit - ce que l'exemple même de l'âne de Buridan, c'est-à-dire de cette situation d'indifférence à quoi seule la volonté permettrait d'échapper, ne fera qu'amplifier.

Moment de ruse, de fausseté, de tricherie ? Oui sans doute et voici bien ce que laissent entendre à la fois le mythe de Prométhée et le *on ne commande à la nature qu'en lui obéissant* de F Bacon. Je crois bien que tout de notre être se joue dans cette curieuse combinatoire de soumission, de révolte et de séduction. Moment d'impuissance ? oui peut-être également. Aux deux bornes, Spinoza ou Comte. Marx, Bataille …

D'un point de vue logique pour Spinoza, chronologique pour Comte, la mise en évidence d'un même inévitable préjugé. Ne sachant rien du monde et seulement de lui qu'il n'agit que mû par des désirs et donc la volonté d'atteindre ses fins, l'homme aura toujours supposé qu'il en allât de même du monde. Constatant qu'il ne pouvait assurément pas en être à l'origine, il ne put que supposer qu'une volonté supérieure fût le moteur et l'organisateur d'un monde qui ne pouvait qu'aller dans le sens des finalités humaines. Anthropocentrisme ou fétichisme, qu'importe ici, puisque c'est même tendance à prêter vie, intention et volonté au monde. L'anthropologue ne dira pas autre chose qui considérera dans la magie primitive une forme archaïque de la technique : l'homme est cet être qui tout simplement ne croit pas à la dureté des choses non plus qu'à l'inflexibilité des âmes. Où faut-il en chercher l'origine ? dans une expérience originaire ou bien dans la conformation de notre esprit ? Je ne sais jusqu'à quel point les pérégrinations de l'individu répètent l'odyssée de l'espèce mais si l'on en croit Haeckel, pour qui « *l'ontogenèse récapitule la phylogenèse* » alors la première confrontation dut bien se produire avec l'objet. Il ne peut être de terreur plus grande que ce rejet qui vous a eu arraché à la sereine moiteur pour vous déposé, nu, frileux et affamé. Je veux bien que ce traumatisme de la naissance enclenche en même temps le processus de la conscience mais alors, précisément, sujet, objet et esquive sont contemporains.

A l'autre bout, du côté des sciences dures, Jacob avait vu que mythes et théories visaient identiquement à expliquer ce qu'on voit par ce qu'on ne voit pas et que, surtout, dans le processus de la connaissance, c'était bien toujours la théorie qui enclenchait le débat ; jamais l'expérience car elle n'est audible qu'à travers le prisme d'une représentation préalable. Au commencement, toujours une représentation, une théorie, un récit. Les mythes bien sûr, la disent de manière apparemment bien contrefaites pour nos oreilles imbues de sciences. Mais, que ce soit dans ses gestes ou dans ses croyances, d'abord, toujours, un récit. Pas d'observation sans une théorie quelconque, dira Comte ; l'indéniable supériorité de l'architecte sur l'abeille, selon Marx, qui construit son projet dans sa tête avant d'agir.

22.3 Une limite

> *Si, en nous plaçant d'un point de vue biologique, nous considérons maintenant la vie psychique, le concept de « pulsion » nous apparaît comme un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel.* Freud *Métapsychologie*

Rien ne traduit mieux les trois dimensions de toute frontière que ce passage de la Métapsychologie : d'un seul coup, Freud balaye la dichotomie esprit/matière ; pensée/matière et achève le travail qu'avait déjà commencé Leibniz. Entre les deux nulle rupture de continuité, tout juste des différences quantitatives ; entre les deux une dynamique. On est bien ici à la limite, aux frontières ; jouxtant les trois épaisseurs de la ligne.

Mais voici que Freud, ce faisant, redonne vitalité à une intimité perçue comme territoire - et la comparaison de l'iceberg n'y contribue pas pour peu. L'intime change de sens : il n'est plus tant ce que l'on protège du regard des autres ; n'est plus que ce qui s'exprime en langage codé mais demeure, pour l'essentiel, inaccessible. Voici tout à coup un corps poreux, à tout prendre plus aussi *dur* qu'on l'eut imaginé, d'où tout fuit, s'échappe, se traduit et donc se trahit. Et, de l'autre côté de la ligne, tout aussi fragile, contradictoire et contraint d'obéir à plusieurs instances contradictoires, un appareil psychologique qui d'actes manqués à répétition, semble ouvert aux quatre vents, disponible à toute inquisition, à tout empiétement.

On peut comprendre les réticences qui apparurent dès le début de la formulation de la théorie freudienne : elles tinrent évidemment aux humiliations que Freud note lui-même mais au delà de la suprématie battue en brèche du sujet, au delà de la mise en évidence de cet être non plus seulement déchiré dans son rapport au monde comme le théorisèrent Hegel ou Marx mais désormais déchiré en son intimité même, au delà encore de cette humanité réduite à une dynamique psychosomatique où rien d'une quelconque spiritualité ne puisse plus espérer jamais donner le ton et encore moins l'espérance ; au delà, oui, de cet être désormais réduit à ce petit corps poreux, tendu et divisé, ne demeure plus qu'un petit être fragile, réduit dans ses expressions et manifestations à une sexualité débridée ou malaisément sublimée ; un être ramené à une animalité des plus frustre, même pas assurée d'une quelconque satisfaction …

Pourquoi d'ailleurs nous payer de mots ? Pourquoi écrire *intimité* quand en réalité nous pensons, de manière à peine subliminale, *sexualité* ? Après tout, quand nous évoquons pudeur et honte, n'est-ce pas de ceci, aussi, dont nous parlons ? Qu'il y ait quelque gêne, réticence voire refus - à quoi je souscrivis plus souvent qu'à mon tour - à voir son être rabattu à la seule bête qui feule, brame ou rugit, quoi d'étonnant ? Pire encore, considérer que nos aspirations les plus nobles, nos

créations les plus sublimes ne fussent que des prurits, certes estimables, de nos pulsions les plus inavouables, quoi de plus détestable ?

> *Zarathoustra cependant ne bougea pas et ce fut juste à côté de lui que tomba le corps, déchiré et brisé, mais vivant encore. Au bout d'un certain temps la conscience revint au blessé, et il vit Zarathoustra, agenouillé auprès de lui : "Que fais-tu là, dit-il enfin, je savais depuis longtemps que le diable me mettrait le pied en travers. Maintenant il me traîne en enfer : veux-tu l'en empêcher ?" "Sur mon honneur, ami, répondit Zarathoustra, tout ce dont tu parles n'existe pas : il n'y a ni diable, ni enfer. Ton âme sera morte, plus vite encore que ton corps : ne crains donc plus rien !" L'homme leva les yeux avec défiance. "Si tu dis vrai, répondit-il ensuite, je ne perds rien en perdant la vie. Je ne suis guère plus qu'une bête qu'on a fait danser avec des coups et de maigres nourritures." "Non pas, dit Zarathoustra, tu as fait du danger ton métier, il n'y a là rien de méprisable. Maintenant ton métier te fait périr : c'est pourquoi je vais t'enterrer de mes mains." Quand Zarathoustra eut dit cela, le moribond ne répondit plus ; mais il remua la main, comme s'il cherchait la main de Zarathoustra pour le remercier. Nietzsche, Zarathoustra, Prologue § 6*

Pourtant, elle a tant à nous dire ! sur l'ambivalence de nos désirs qui, comme ***Platon*** l'avait vu déjà, ne subsistent et nous font subsister que de leur insatisfaction répétée ; sur cette tension indéfiniment répétée qui, finalement nous constitue et nous arrache provisoirement à la mort, mais avec tant de souffrances, tellement de frustrations ; sur ce stupide jeu d'équilibriste qui nous laisse espérer l'emporter un peu sur l'ombre et tomber, quitte à tomber, du côté des lueurs quand en réalité, tout, même nos gloires les plus secrètes, nourrit les ténèbres. Comment ne pas songer au funambule du Zarathoustra de Nietzsche ? Celui-là échoue de n'être pas allé assez loin, et de regarder en arrière. Il a su braver le danger, en ceci il est honorable, mais il finit quand même par chuter : c'est le bouffon qui l'emporte !

La leçon nietzschéenne est terrifiante ; celle, freudienne, ne l'est pas moins. Tout, ici, s'organise comme s'il n'était d'autre choix que la mort : celle que l'on inflige ou celle que l'on subit. Dans l'enfant qui craint l'obscurité comme dans celui qui piaffe devant l'aventure ; en celui-ci qui appelle au dépassement de toutes les valeurs au risque d'un Sur-humanisme sinon douteux en tout cas dangereux ; en l'aimable séducteur qui fait taire ses angoisses en mimant la désinvolture, je devine la même logique de mort, la même et sordide suée du prédateur.

Je le crois, je le sais et ne dois pas beaucoup me tromper : à l'issue, le festin de pierre ; la scène (Cène ?) finale, mortelle.

Alors soit : au fond, aux tréfonds ; au plus archaïque, le hurlement, insoutenable de la bête. Qui effraie ou à quoi l'on s'accoutume ; c'est selon ! Que l'on tente d'endiguer ou bien à quoi l'on

concède la part du feu. Le cri de la bête que l'on abat ; le sardonique sourire du chasseur ; ou bien, comme par excuse, comme pour se faire pardonner de seulement exister … la lente tentation du désespoir.

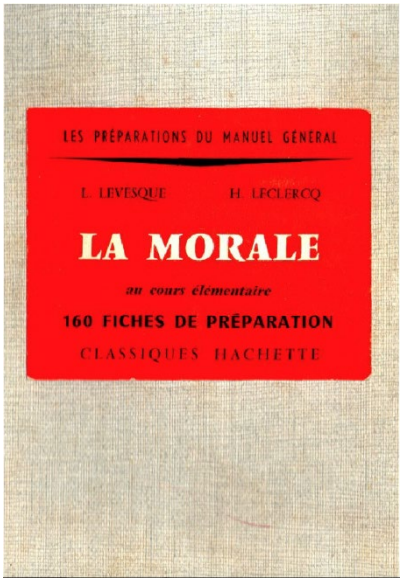
Que, même dans les choses de l'amour, la violence ait sa part, fût-elle sublimée ; que nous puissions au mieux la canaliser en la parant de quelque ornement esthétique, que, pour parler comme Freud nos meilleures vertus soient nées sur l'humus de nos plus mauvaises dispositions, que, partout, dans l'histoire comme dans nos âmes, de chaque côté de cette frontière, ne s'exhalent que putrescence de cadavres et bave haineuse, voici expérience redoutable qui, je le devine, ne participe pas pour peu aux contours de cette intimité que nous traquons. Qu'au sortir de l'enfance, à peine étourdis encore de cette frêle innocence ou plutôt tout meurtris de cette fraîche candeur qui s'effiloche aux aspérités du réel, nous hurlions ou passions, indifférents comme s'il n'était ici qu'écot obligé à payer à notre animalité, que nous nous offusquions ou au contraire y cédions quelque marge, de n'être pas débonnaire, au coeur assoiffé d'amour, ceci, oui, dessine l'épaisseur du trait où nous construisons l'intime. Moins une affaire d'espace, je le répète, que d'instant. Celui, mais il faudrait écrire *ceux* tant il scande scande chaque étape de nos efforts ; tellement ce bruissement de la bête qui feule tente de surprendre l'effort de l'humain à s'extirper.

Et si, finalement cette tension finit par dessiner l'apparence d'un espace, c'est seulement de se répéter inlassablement .

De ces poussées répétées, comme de tout désordre, finit par surgir un ordre. C'est de cette répétition dont il faut faire récit.

Alors, non, je ne sais toujours pas ce qui, de la peur entretenue à l'égard de cette animalité qu'on aimerait pouvoir plus endiguer, mieux mépriser, ou de l'éducation un peu rigide qui nous la fit calfeutrer dans les dédales de l'intime, oui, décidément, j'ignore ce qui me fait répugner à faire récit intime … les deux sans doute.

23 Leçons de morale

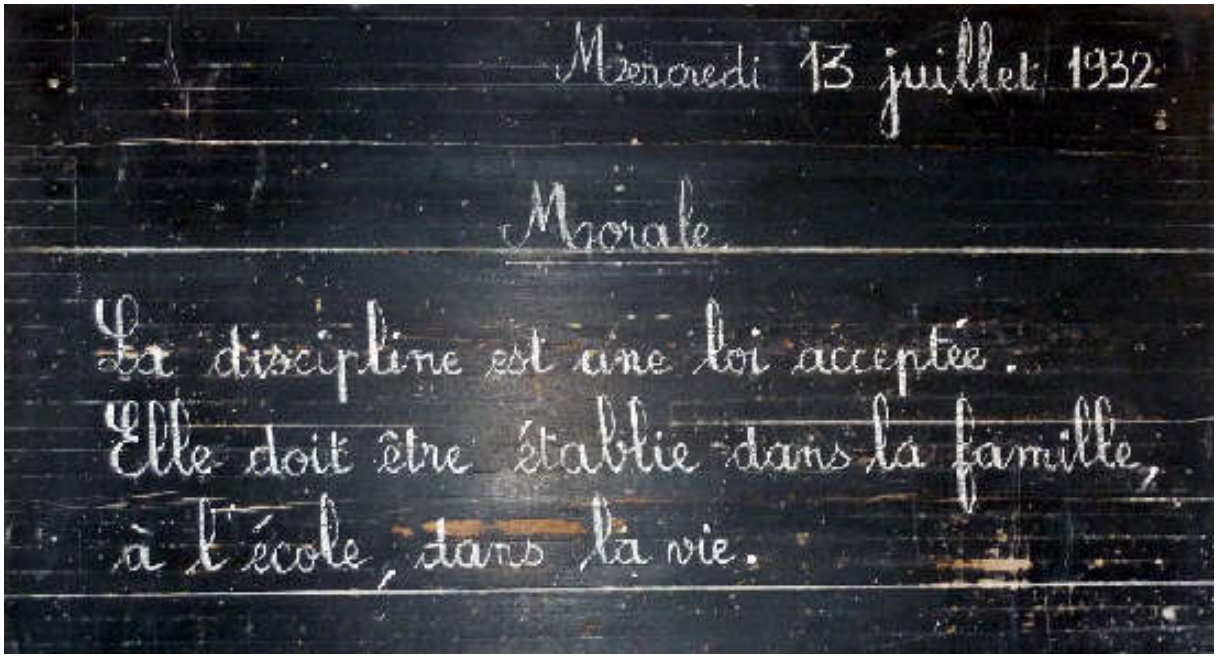


Pompidou, en son temps, les avait supprimées mais je fais partie de cette génération qui les aura connues ces leçons inaugurant chacune des journées de primaire. Je m'amuse de voir certains de nos ministres récents avoir voulu les rétablir : est-ce seulement possible ? souhaitable , même en les drapant de laïcité ?

On doit bien pouvoir en faire une lecture historique, sociologique et sans doute ceci fut-il déjà mené. On y peut aussi s'offrir une bouffée de nostalgie mais cette émotion instillée dans ces rémanences d'enfance recèle si peu de douleur…

Voici l'autre versant de nos éducations d'antan, celle que la communale prodiguait, à côté des familles, en s'attachant avec laïque prudence, à ne pas les heurter mais à transmettre néanmoins cette morale républicaine que par pudeur ou prudence on nommait laïque. A relire ces différentes leçons on doit bien pouvoir déduire ce qu'on attendait d'un enfant, ce que pouvait vouloir dire être sage : être propre, poli, ordonné ; ne pas mentir ni bouder ; respecter, aimer ; dire la vérité…

Pourquoi n'en est-il qu'une de ces leçons dont je me souvienne ? Tirée d'un texte de Daudet - je le découvris plus tard. Le narrateur allant, en lieu et place de son ami, rendre visite à d'émouvants et chaleureux vieillards - ses grands-parents - ces derniers le recevant comme un roi avec toute l'émotion tremblante dont leurs gestes hésitants étaient encore capables… Ah ces cerises à l'eau de vie que la vieillarde avait oublié de sucrer ! Je me souviens de cette générosité supposée, de cette affectueuse prévenance du narrateur, dégustant ces cerises immangeables sans mot dire, de peur de blesser ses hôtes si émouvants de solitude, de maladresse et d'affection. J'entends encore tirer la leçon puisque ces séances, après quelques questions posées aux bambins, devaient immanquablement se solder par une maxime que le maître écrirait au tableau et que nous devrions recopier dans nos cahiers puis apprendre. Délicieuse leçon d'ailleurs tant elle contrevenait à celles qui précédèrent : il était donc bien parfois quelque légitimité à mentir fût ce par omission !



J'ai souvent pensé qu'était vaine la question des sources de notre sens moral : oui bien sûr cette petite ***voix intérieure*** qu'entendait Socrate mais de toutes manière cette voix vient de bien loin, aura été relayé tout au long de nos existences, dans ces gestes et paroles quotidiennes de nos mères mais peut être aussi dans ces leçons oubliées. Il n'est pas un geste de nos vies d'enfants que ces leçons ne couvrissent : dire bonjour : se lever ; bien ranger ses affaires, sa trousse, son cartable, ses livres ; ne pas se moquer ; ne pas voler bien sûr mais rendre ce qu'on vous a prêté ; aider ceux qui ont froid ou faim …

J'avais oublié que la morale pouvait ainsi pénétrer ces ultimes détails . Que de méfiance ou de crainte pour ainsi enserrer l'enfant dans un cordon sanitaire et moral ! On n'a pas toujours aimé ses enfants, il fallut attendre pour cela l'âge classique et que naisse quelque chose qui ressemble à un sentiment familial (***Ariès***) : l'enfant, ni ange ni bête, pas vraiment désiré ou seulement pour la promesse d'avenir dont il était la clé, dont on ne prenait souci que pour la part d'humanité dont il était promesse même s'il ne la manifestait pas encore, à qui il fallait tout apprendre mais d'abord à rester à sa place, l'enfant, oui, occupait cette place curieuse où la promesse jouxte le danger : quelque chose comme un sauvageon qu'il faudrait vite assagir sans qu'on en eût véritablement la recette. D'où ce quadrillage étroit : d'abord à l'extérieur - on envoyait fréquemment l'enfant servir chez les autres, il fallait bien qu'il apprenne la vie - puis au sein du cercle familial - au moins dans les familles aisées où l'on pouvait s'offrir les services d'un précepteur - enfin aux deux extrémités quand l'école se fit obligatoire - il fallait bien socialiser l'enfant.

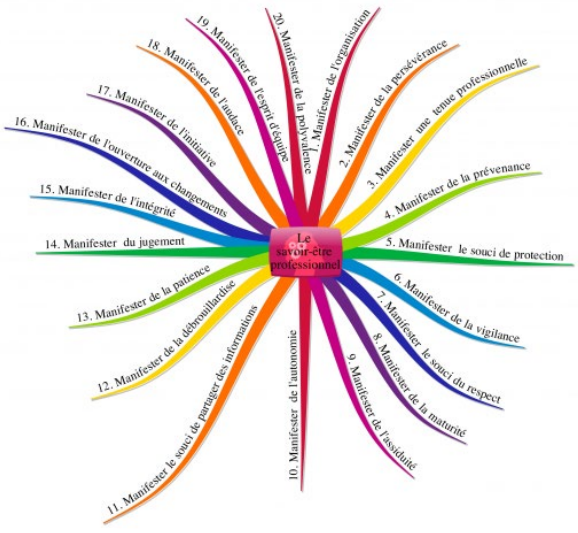
L'éducation, contrairement à ce que dit le mot, n'eut jamais rien d'une sortie mais tout d'une entrée ; en force. Du dressage : *éthique* dit vrai de désigner d'abord le séjour habituel des animaux

pour les dresser ; *management* tout autant de renvoyer au manège où l'on fait tourner les chevaux en rond !

Je comprends mieux ces valeurs que l'on invoque tant, avec tant d'entêtement, sans jamais les nommer : elles ne sont pas implicites mais si profondément enfouies. Voici bien délimitée la frontière entre éthique et morale. Il y a, d'un côté, la recherche des principes fondamentaux - soit ceci est affaire de philosophie ; de l'autre, la mise en pratique, les préceptes, les commandements, les règles. Il y va de bien autre chose que de la différence entre théorie et pratique. Les anciens l'avaient perçu :

- s'agit-il d'apprendre à mourir ou à bien vivre, la philosophie est recherche du bonheur au sens où Spinoza évoquait le passage à une plus grande perfection. *« La joie est le passage d'une perfection moindre à une plus grande perfection. » (III, Définition II)*
- s'agit-il d'atteindre le mieux possible les objectifs qu'on s'est assignés, la technique - qui est art de la ruse - y pourvoira qui invente et calcule le maximum d'effets pour un minimum de dépense.

Entre les deux, la morale, qui ne doit viser ni trop haut, ni trop bas, dit seulement ce qui peut et doit être fait : elle n'est ni savoir ni savoir-faire ; presque pas un savoir être. Que désormais le besoin se fasse sentir d'une morale professionnelle, que les managers de tout poil se piquent de la penser et de la fixer - quitte à nommer ceci savoir-être professionnel * ou bloc de compétences - en dit long : Nietzsche le savait, nous n'avons jamais tant besoin de morale que d'être immoraux ! Ces leçons ont été oubliées ou peut-être même n'ont-elle même pas été transmises. A moins de considérer dans l'idolâtrie libérale de la performance et de la compétitivité une forme de la perversité.



Je devine pourquoi les anciens réservaient la transmission à leurs esclaves : il s'agissait d'obéir, d'écouter et de servir, nul qu'eux n'étaient mieux appropriés pour l'apprendre.

> *il faut admettre que la fonction primaire de la communication écrite est de faciliter l'asservissement. L'emploi de l'écriture à des fins désintéressées, en vue de tirer des satisfactions intellectuelles et esthétiques, est un résultat secondaire, si même il ne se réduit pas le plus souvent à un moyen pour renforcer, justifier ou dissimuler l'autre. Levi-Strauss, Tristes Tropiques*

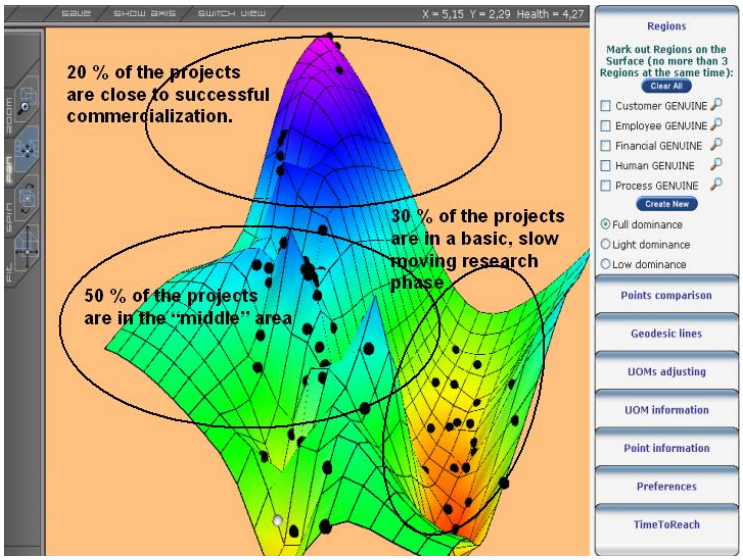
Lévi Strauss l'avait deviné : avant même la quête du beau, du vrai ou du bonheur, la transmission a partie liée avec l'asservissement. De Marx à Bourdieu, la messe aura été dite souvent et je ne puis oublier mes camarades d'études fustigeant l'école de n'être que l'organe reproducteur de l'idéologie dominante mais vantant, sitôt devenus eux-mêmes enseignants, les mérites républicains de l'école émancipatrice ! Enfuie cette morale petite bourgeoise si étriquée, retour à la case départ : aux valeurs ! Je m'amuse de constater que cette morale républicaine ne put pas puiser ailleurs que dans le vieux fond commun de la chrétienté : manque d'imagination ou horizon indépassable ? Indépassé en tout cas !

Ce n'était pas une contradiction, pas même un oxymore. Je n'eus pas la sottise de songer jamais qu'il faille renoncer à transmettre ; j'y vois seulement le terrible dilemme qui nous fait à la fois exiger péremptoirement notre liberté pour avoir le sentiment d'exister et, parallèlement, payer notre écot à la socialité en tâchant de nous adapter ; l'aporie qui nous ronge d'une nécessaire adaptation qui pourtant contredit toute velléité d'intention morale. Comment être individu et pouvoir nonobstant *faire groupe* ? tel est peut-être le seul enjeu moral.

Je souris, moi qui achève d'écrire une morale à l'usage des professionnels, de retrouver ainsi le même réflexe : commencer par un récit - certes les miens s'inspirent des textes sacrés et de la mythologie quand ceux-ci glanaient dans les écrits d'auteurs mineurs et oubliés de quoi nourrir la sentence qu'ils écriraient au tableau.

Alors simplement continuer : nouer et renouer cette texture intime

24 Matrices, prêts à penser, modèles et méthodes …



Rien, dois-je l'avouer ne m'intrigue plus que ces modèles utlisés ici ou là, rapidement baptisés de quelque acronyme : SWOT, Pestel - comme si leur attribuer un nom leur eût conféré incontournable chair et puissance de l'évidence.

Il y aura décidément toujours, dans le pragmatisme anglo-saxon, mais dans la démarche technicienne aussi, une étonnante mais tellement naïve prétention à réduire la pensée à quelques recettes qu'il fallût scrupuleusement observer pour que la réussite advienne. Sans doute se double-t-elle aussi de la foi du charbonnier : ne saurait être quelque problème qui n'eût sa solution ; nulle question sans réponse …

D'où tiennent-ils cette fate certitude ? d'où cette extravagante assurance que tout chemin conduisît nécessairement quelque part ? d'où cette bouffissure scientiste, en réalité dogmatique qui fait s'équivaloir rigueur de la démarche et certitude de la réponse ? Ceux-là, décidément, loin d'être mécréants, ne sont que de frais et zélotes convertis … Nietzsche l'avait deviné : qui aura le courage encore d'être résolument athée ?

Comment ne pas penser à R Aron qui, tout en admirant l'intelligence et la compétence de Giscard d'Estaing - plus qu'il ne le lui reprocha d'ailleurs- regretta qu'il ne sût pas combien l'histoire était tragique. La suprématie de l'esprit technicien ne se mesure pas seulement aux places que se réservent les énarques ou à cette sotte dilection à vouloir tout penser désormais à l'aune de la gestion - des amis, du temps, de sa carrière, de ses connaissances, savoir-faire ou savoir-être – non !

Elle se reconnaît très exactement à la rigidité. A cette nuque raide qui s'arcboute à la réponse donnée, à la promesse faite, au savoir-faire acquis. Une fois pour toute ; sans y revenir jamais.

L'avons-nous assez remarqué ? assez subi ?

La raison rarement frivole s'émoustille pourtant devant toute ligne droite. Elle file droit et ainsi dit le droit, et donc la loi comme la puissance - rex et lex ; elle donne le la, fixe la règle et ainsi dirige mais la direction fixe là devant, un point qui ne nous sépare de lui, nous le savons tous, que par la

ligne droite, chemin évidemment le plus court, rentable ou efficace. Du recteur au directeur, à la recherche du timon permettant de tout ramener dans la même direction, vers le même but : oui, décidément la raison n'entend que le même, ramène au même, à l'aune repérable, quantifiable. Elle veut de l'exact, du précis : le bouillonnement, le grouillement l'insupporte. Où était l'essaim, elle tente ses essais. Ces mots sont l'envers et l'avers d'une même réalité sans doute ; traduisent cependant ce que, de ce côté-ci de la ligne on biffe, escamote, néglige ; mais qui de ce côté-là fait le sel de la terre et l'épaisseur du réel. Reine de l'abstraction, la raison, oui, écoutons le mot, fait *abstraction* de ce qui grouille, se mêle et brouille ; de ce qui ne se range pas mais dérange ; de ce qui fuit.

Il faudrait faire l'éloge du poreux.

24.1 La méthode ? un discours ! rien de plus

Il n'en va pas autrement de la méthode ; de la démarche. Les mots, ici encore le traduisent si bien : il s'agit bien d'un chemin et il vaut mieux qu'il demeure droit ! Comment se sortir de l'impasse, retrouver son chemin quand on est perdu dans une forêt ? Descartes y fit réponse à première vue évidente, et toute de roide raison empreinte : marcher droit devant soi, surtout ne pas hésiter ou pire encore faire marche arrière, tenter de gauche ou de droite, des voies de traverse sans aller jamais jusqu'au bout : ce serait perdre du temps et ses forces. Non, aller tout droit : on finira bien par sortir de la forêt.

J'aime cet exemple : il fleure bon les contes de notre enfance où la forêt transpire de toutes nos angoisses, respire la sauvagerie, la cruauté : où dominent les loups dévoreurs de petites filles peu sages, ou ces brigands détrousseurs d'hommes de bien. Folie, cruauté, désordre, oui, la forêt est espace de non droit face à la cité de droit : symbole en ceci du désordre, du chaos, mais de l'irrationnel aussi en face de l'ordre et de la civilisation, espace cruel, brouillon que cette dernière tente si malaisément de conquérir, essaie au moins de cironscrire.

Penser ? mettre de l'ordre où il n'en était pas ; tracer une ligne droite, fût-elle imaginaire dans cet enchevêtrement d'arbres, de buissons, de feuillages et de sentiers tortueux que parcourent impérieux bêtes cruelles et esprits malfaisants ! Quel plus beau symbole de ceci que ce Lycée que fonda Aristote dont le nom rappelle insidieusement la victoire sur les loups.

Il faut les relire ces règles : procéder par ordre - donc mettre de l'ordre ; être exhaustif et ainsi ne rien laisser échapper ; être prudent - réminiscence assurément des temps antiques - et ainsi ne rien négliger ; procéder du plus simple au plus complexe ; s'assurer de tout et ne pas poursuivre sans avoir certitude et ainsi ne rien bâtir sur le sable mouvant de la croyance ou de l'apparence ; aller du

simple au complexe mais surtout ramener tout au simple ; et surtout, mathématiser, quantifier.

Soit ! rien que de bonne et saine logique, dira-t-on ! Qui, à force, nous est devenue tellement usuelle que nous la tenons pour évidente - quand justement elle ne l'est pas.

Avons-nous oublié que l'autre registre de la connaissance demeure précisément cette vue - *théorie* dit ce qui se contemple - que Descartes veut sinon écarter en tout cas circonscrire pour ce qu'elle produit de partiel, partial ; de fallacieux ou de trompeur ? Oui, la connaissance tient peut-être de cet antique geste de l'augure, délimitant de son bâton, cette portion de ciel où les dieux enverront un signe, celui qui permettra de sortir de l'indécision, de l'indifférence ; de l'ignorance. La connaissance reste affaire de séparation, de distinction, de mise à l'écart ; de césure et donc d'analyse !

Avons-nous tellement oublié ce que nous tenons du temps justement du grec - temno - signifiant cette coupure ? Ce temps qui fait et défait, qui coule, ce grand ennemi de la vérité éternelle qui nous condamne à conquérir, au mieux, une connaissance de choses qui ne seraient déjà plus ; ce temps qui ne nous permet même pas de savoir si l'ordre est un interstice terriblement provisoire seulement entre deux chaos, ou d'espérer, au contraire, que le désordre fût l'antichambre d'un ordre en train de se constituer ; ce temps que nous espérons contenir par le rêve d'un déterminisme universel qui s'effilochera pourtant en autant d'entropies que de quanta ; ce temps, forme de notre impuissance comme aimait à le penser Lachelier, qui nous interdit autrement que de manière superficielle cette répétition sans quoi il n'est pas d'ordre envisageable. Non, décidément, nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve !

Eh quoi ? D'où Descartes tient-il d'ailleurs que sa forêt ne soit pas infinie ? ou, en tout cas si vaste qu'il fût impossible à un homme, fini en sa vie comme en ses facultés, de la parcourir en un temps limité ? Comment, de surcroît, peut-il s'assurer que son personnage perdu, marchera toujours droit, lui qui, puisque perdu, n'a pas de repère ? Descartes triche : suppose résolu ce qui justement fait question !

Ah je l'entends, pas même bruit de fond de l'être, mais offense imbécilement répétée, obstinément ritualisée au fourmillent de l'être qui s'éploit, ce cri de la bête que l'on égorge - puisque tragédie il y a ! Voici même geste, même procédure, même parole : *donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde ; donnez moi un coupable et je restaurerai l'ordre.* De la physique au politique ; d'Archimède au prêtre, de quelque obédience qu'il soit ; ou au prince de quelque précession qu'il se revendique !

Au commencement, toujours, cette même parole, ce même coup de force, cette même vindicte : voici le coupable désigné d'un doigt vengeur. Ce sera, en politique, ce bouc que l'on dit émissaire ; ce sera, en théorétique, ce bouillonnement que n'on ne sait pas même désigner d'un terme positif : le désordre. L'inédit ; l'inattendu ! La raison a besoin d'ordre et donc d'un standard à l'aune de quoi rassembler comme s'il n'était de pensée que de ce qui se répète. Elle range dans des cases, des boîtes ; adore les taxinomies ; que chacun et chaque chose se tienne à sa place - toujours la même.

Le philosophe le sait, même s'il lui arrive parfois de contrefaire le dogmatique : l'idée même d'une connaissance achevée, universelle est une contradiction in adjecto. Kant le démontre : ce n'est pas le moindre de ses mérites. Le grec l'avait senti qui nomma l'être physique - ce qui croît, grandit - sachant parfaitement distinguer du cosmos - ordre - le chaos qui le contient. Descartes l'avoue avec sa *mathesis universalis*.

24.2 si … un coup de force

Décidément, au début, oui, un coup de force - un postulat si l'on préfère - un pari si l'on aime mieux : que ces qualités que l'on néglige ne soient pas suffisamment décisives pour fausser résultats et conclusions ; qu'elles soient, comme on dit, quantité négligeable ! Regardons nos dictionnaires qui définissent un terme supposé inconnu par d'autres supposés connus. La physique ne procède pas autrement que la langue : le chemin - la méthode - identiquement se fait répétition. Cette universalité qui nous hante n'est jamais que l'imitation serve de nos archaïques obsessions ;de nos angoisses antiques. Exit la qualité ; la différence ; le bruit et le fourmillement.

La biologie nous l'avait pourtant appris : de la reproduction du même surgit pourtant l'unique. De l'ordre peut naître le singulier. De la répétition, la différence.

> *Je veux aussi te montrer que les atomes, quand ils se précipitent en droite ligne dans le vide, dévient un peu par leur propre poids, mais si peu que rien, et on ne sait quand, on ne sait où. Si les éléments ne changeaient pas ainsi de route, ils tomberaient épars à travers les abîmes du vide, comme les gouttes de pluie : il n'y aurait jamais eu ni rencontre ni choc, et la nature demeurerait encore stérile. Lucrece, De rerum natura, II, 216*

Il fallait se souvenir du *clinamen* de Lucrèce : du désordre de ces atomes même pas capables de tomber droit, surgit, imprévisible, une rencontre, une organisation ; du nouveau. Du désordre peut s'extirper de l'ordre.

La sotte abeille de von Fritsch qui ne perçoit pas le signal butinera bien ailleurs - perte - mais c'est

elle qui offre solution - gain - si le gisement de pollen est épuisé ! La frontière entre ordre et désordre ne dessine pas une dichotomie ; encore moins une opposition, mais une circulation sans fin d'énergie, de matière ou d'information. Entre eux, une boucle de rétro-action.

Revoici le cycle, la courbe ; le cercle. Où je voulais en venir

Pourtant toute l'histoire des sciences nous l'enseigne inlassablement ; nulle découverte qui n'eût payé son écot à l'imprévu, au hasard, à l'insolite. De Cl Bernard découvrant la fonction glycogénique du foie à Flemming inventant la pénicilline : oui bien sûr de l'aléatoire le même que celui de Thalès de Milet tombant dans un puits sous la risée de la servante de Thrace ou que Newton et sa pomme ; non pas vraiment puisqu'*il faut être bien savant pour saisir un fait* ! Bien sûr ceux-là ne purent saisir dans la nouveauté que de s'être posé la bonne question, d'avoir mis en relation fait et théorie ambiante ; oui, le hasard ne favorise que les esprits déjà préparés. Mais ceci ne fait qu'illustrer combien la recherche, d'abord, consiste à ne considérer dans les phénomènes que des questions à résoudre et non pas des réponses à utiliser ; combien il n'est de connaissance possible qu'en ayant le sens du problème ; de la problématique. Mais ne dit pas, bien au contraire, qu'il ne soit de savoir que d'appliquer avec obstitation les principes acquis. Tourner, se retourner ; regarder d'ailleurs ; incurver la perspective ; inverser et renverser la table. Il n'est décidément pas d'aller sans retour.

Revoici le cycle, la courbe ; le cercle. Où je voulais en venir

Oui la connaissance est première ; oui elle procède toujours d'un savoir qu'on croyait posséder à un autre savoir rectifié ou carrément nouveau. D'entre la théorie et les faits, le dialogue est incessant ; on cherche toujours à expliquer ce qu'on voit par ce qu'on ne voit pas : la théorie enrichit le réel d'objets et de relations, lui offre épaisseur et dynamique ; l'expérience des faits en revanche modifie et parfois invalide la théorie. Entre les deux, une boucle de rétro-action. La théorie me fait voir autrement ; ce que je vois me fait penser.

Revoici le cycle, la courbe ; le cercle. Où je voulais en venir

24.3 Chercher : une valse hésitation

Je crois au nouveau, au cycle, à l'imprévu et à la courbe. Qu'y puis-je si les mots me donnent

raison ? Dans chercher, il y a bien *circa* - autour. Ce que je cherche, je dois bien admettre ne pas le connaître ou l'avoir perdu ; l'ignorer. Je puis bien sûr me cramponner à quelque recette ou dogme et tenter de tout expliquer avec le peu que je m'imagine savoir. Il n'est pas de théorie qui ne soit capable de tout ramener à ses principes - c'est d'ailleurs ce en quoi elle est suspecte. Que la danse de la pluie n'enclenche pas les précipitations si nécessaires et tellement souhaitées fera d'abord suspecter la grande colère des dieux - bien avant un quelconque doute sur l'existence même de ses dieux !

J'aime que l'hésitation vienne d'un verbe latin signifiant être fixé, attaché, accroché avant de vouloir dire être embarrassé. Qui dira jamais le courage de celui qui prend le parti de l'insolite, du nouveau quand tout nous incite à nous accrocher à nos certitudes ? Qui répète assez que le nouveau, d'abord, constitue un désordre, une incertitude, un déséquilibre : que l'insolite dérange ?

Qui hésite, étymologiquement bégaie ! A-t-on oublié que Moïse, comme Homère, étaient bègues ? mais ceux-ci, à la fin, s'élancèrent. Pas ceux-là qui hésitent trop longtemps et renâcjlent devant le nouveau. Je ne vois dans ces braves techniciens de la pensée, ivres de modèles, de certitudes et de recettes, aussi superbes que fats : oui, ceux-là ont la bouche lourde, buttent sur chaque mot, trébuchent de renoncer à penser.

Oui, qui cherche tourne … autour du pot - bien avant de pouvoir faire jamais le tour de la question. L'encyclopédie est un cauchemar de dogmatique pour celui qui imagine que l'hésitation puisse jamais s'achever et la connaissance se clore ! Nous ne courrons jamais que d'ignorance en ignorance *autre*.

On est tellement loin, ici, de cet entêtement zélote à suivre les recettes acquises ! C'est cela qui m'inquiète et me gêne tant dans ces prêts-à-penser modélisés qui ne produiront jamais rien de neuf ; demeureront à jamais les incantations imbéciles d'une dogmatique utilitaire. Je comprends mieux la défiance d'un Bachelard soupçonnant que les chercheurs fussent tous nuisibles dans la seconde partie de leurs carrières. Lui, avait fait le pas maximal en invoquant l'imagination - fût-elle scientifique.

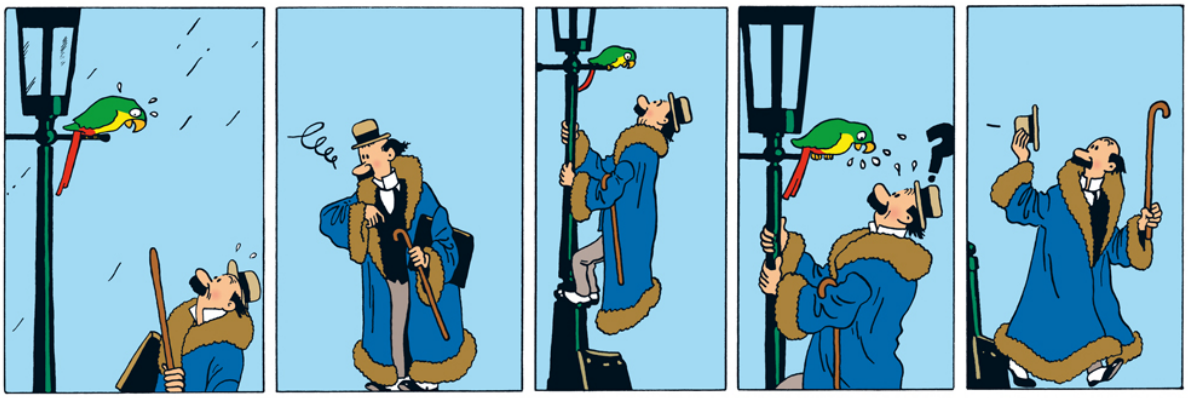
Au creux de ces savoirs qui avancent à si vertigineuse vitesse, au mitan de ces boucles qui ne se referment jamais vraiment au point de ruiner jusqu'aux principes intangibles qu'on s'était donnés, dans la bourrasque exorbitante qui en vient même à enchâsser effet et cause et confondre l'ici et l'ailleurs, je lis les mêmes tensions qu'en politique - entre les conservateurs qui n'aiment rien tant que ramener à un passé solide et connu et les révolutionnaires impatients du grand soir mais qui ne manquent jamais eux-même de retourner veste - préférant néanmoins ceux-ci qui ont, au moins

le mérite du trouble et la vertu de la passion.

Il y a décidément trop de mâle assurance dans ces lignes droites qui tranchent et meurtrissent. J'aime les courbes, pour l'incertitude et l'émotion.

Pour l'esthétique.

J'aime les bifurcations, les chemins de traverse - et crains que les répétitions ne m'ennuient profondément ; définitivement.



J'aime la voix qui détourne Moïse de son chemin ; le doux rêveur tellement distrait qu'il en vient à paraître fou ; celui qui parle aux grenouilles ; l'anachorète qui s'isole ou le scribe voûté dans le désert.

Il n'est décidément pas vrai que la connaissance ne soit affaire que de froide raison. Elle est affaire de corps qui chute dans le puits, de myopie rêveuse, de voix qui s'entendent - de vocation peut-être si le terme n'était si ambigu ; de générosité sûrement. De gestes contraints, d'efforts vains, de torsions, de retournement ; d'aversions et de conversions : et de mécréance si souvent.

C'est pour cela sans doute que les sciences auraient tellement besoin des poètes ! pour ceci qu'est si pernicieuse la frontière sotte entre sciences et philosophie, sciences dures et douces ; que serait si urgent que chacun allât baguenauder sur les terres de l'autre.

Besoin de ce qui ne sert à rien, à rien d'autre qu'au plaisir éprouvé ou à la peine procurée, besoin du rien ou du presque rien, de ce qui se murmure pour la beauté du geste. Rien d'autre ne pèse que ce souffle-ci qui en volutes répétées s'évapore et s'enroule.

25 Revue des deux mondes …

En soirée ce 19 mai 1978, il y a bientôt quarante ans. Sur le plateau d'Apostrophes, alors rendez-vous incontournable de mes vendredis soir, quatre homme aussi invraisemblables les uns que les autres : *Michel Déon*, grand amateur d'îles et de bateau, monarchiste ; *Marcel Jullian,* ancien PDG d'Antenne 2, éditeur, pointant avec malice la nuance florentine entre monarchisme dont il se revendique avec plaisir ironique et royalisme ; *Jean d'Ormesson* plus mondain encore qu'il n'est possible, avec cette fierté faussement humble du hobereau soulignant avec gourmandise les infinies ramifications de son arbre généalogique ; et, enfin, Henri Vincenot, écrivain du terroir comme on disait alors, haut en couleurs, modeste jusqu'à se dénier tout talent d'écrivain ; se préférant conteur tout juste contraint de passer par le papier faute de trouver encore dans son village public assez vaste pour entendre ses histoires.

Troublant à sa manière ce faux vieil homme - après tout il n'a alors que 65 ans - ce vrai faux rural - après tout il vécut une partie de son existence en ville et la campagne de son enfance est celle de ses grand-parents : tout en lui à la fois m'agace et me plaît.

Me plait, évidemment, cet accent rocailleux qui semble conférer à son propos moins d'authenticité d'ailleurs que d'épaisseur : il a compris qu'il n'est d'écriture qui vaille sans odeurs, d'humus ou de brume s'étiolant aux matins clairs ; sans pas englués de terre trop lourde, sans ces traces laissés par le chevreuil ou même seulement par l'oiselet sautillant. Oui, l'écriture est affaire de corps et non seulement de cerveau. Charnière lourde et tumultueuse, ou bien encore miroir qui de part et d'autre de son fil sépare en même temps que réunit, le mot, à l'instar de la pulsion, fait se frôler la puissance du Verbe et la caverneuse densité de la matière, fait s'accoupler au mitan improbable de l'être, la pesanteur bariolée mais inquiète de la substance et la grâce si rare du souffle. Les mots peuvent bien s'appeler les uns

les autres, s'enrouler dans la phrase en cette connexion à la fois hasardée mais tellement nécessaire, ils ne pèsent pas mieux que pluie au vent s'ils ne se trempent à l'encre de la chair. Thalès tombe dans un puits ; Théodore Monod parcourt le désert ; lui plante son nez dans le poil de la bête. Qui ne joue qu'à entrelacer fût ce habilement mots et phrases demeure à la surface de l'être dont il ne percevra ni la musique ni la sourde respiration.

Me plaît tout autant cette belle filiation qu'il renoue d'avec les conteurs comme si le livre n'était jamais que l'héritage lointain des aèdes antiques : je sais aujourd'hui - pourquoi le compris-je si tard ? - qu'il n'est pas même de philosophie, pourtant territoire si hautain des idées, sans récit non plus que sans auditoire. Non pas cet enrobage passionnel de mythes, d'appartenances et de nostalgie dont sont empreints ces tentatives maladroites, malheureuses mais surtout dangereuses supposées favoriser l'adhésion à des politiques cachant mal leur vacuité, non surtout pas. Mais ce récit, plongeant dans l'empâtement de l'être, seul capable de conjuguer le si lent mouvement des siècles qu'il en paraîtrait presque impassible avec l'agitation brouillonne du moment ; de réconcilier entrailles du devenir et rugosité de l'être ; d'inventer ce point de jointure où l'universel jouxte le singulier. Le grec le savait qui nommait histoire, la recherche et le résultat de cette recherche : oui, le récit est ce miracle où processus et fin, dynamique et statique s'enroulent l'un en l'autre, inextricablement telle la double hélice de l'ADN. Il est un autre mot pour dire ceci : harmonie. Il n'est pas de vérité qui se puisse approcher sans cette musique qui n'est pas plus intérieure qu'extérieure mais l'intégrale des deux. Les mots sont notre derme, ce moment inédit de l'incarnation où la chair se fait verbe. J'ai aimé cette référence à ce conteur de son enfance lui narrant *sa* bataille de Waterloo non qu'il mentît en rien à l'enfant incapable alors de comprendre que l'événement avait précédé de près d'un siècle la naissance du narrateur mais plus simplement qu'il donnât corps à ce point aux âcres fumées des canons, aux métalliques éruptions de sang et de mitraille, au brouhaha tonitruant des cris, des appels et des plaintes qu'à ce moment précis, il était la bataille ; non pas dans la bataille mais la bataille elle-même. Comment vouliez-vous que son corps, sa voix, ses gestes n'en fussent point grevés ; gravés.

Je l'ai d'autant plus aimée qu'elle me rappelle mon propre grand-père qui s'était engagé à réapprendre le français, lui qui par bravade avait toujours affecté de ne plus parler qu'alsacien en réponse aux moqueries qu'en 18 on lui avait infligées ainsi qu'à ses camarades, lui qui le parlait non sans fautes mais qui nous dérangeaient d'autant moins qu'englouties dans son accent chantant que je le soupçonne d'avoir accusé pour mieux nous en imprégner et qui résonne encore dans un coin de ma tête alors que j'ai oublié jusqu'aux intonations de la voix de ma grand-mère. Mon grand-père qui se - et nous - faisait plaisir à nous raconter chaque soir une de ces histoires improbables que

nous buvions, émerveillés, éblouis, apaisés mon frère et moi, histoires où, lui aussi, en bon grognard avait approché à maintes reprises l'Empereur et même fait pincer l'oreille en signe de reconnaissance pour sa bravoure. Récits incroyables, obsédés de bruits et de courage, où la mort ne semblait pas même rôder … Il dut lui en falloir de l'imagination à cet homme pour embellir ainsi ces furies lui qui n'était pas sorti indemne des deux guerres ! lui en falloir bien de ténacité et générosité pour endosser ainsi son nouveau rôle de grand-père et réinventer pour nous un monde ; lui qui n'en avait plus.

M'agace pourtant, en même temps, cet entêtement naïf à vouloir ainsi toujours considérer le passé avec nostalgie comme si d'être passé, il ne pouvait qu'être meilleur que ce présent-ci. J'y entrevois s'agglutiner les formes les plus troubles du conservatisme, les plus infamantes de la réaction. Quand, de surcroît, elles se doublent de cet éloge de la terre, j'y redoute les prémisses des délires identitaires. Et ne peut que regretter que ces histoires si attachantes, renvoyant avec une angoisse à peine pointée, à une France depuis longtemps disparue, plutôt que d'offrir l'exemplaire singulier d'une manière d'être au monde, ne fourbissent demain un modèle à quoi se conformer, une tradition à restaurer. La terre, si, ment elle aussi ; elle est notre proie comme l'espace de nos prédations. Elle doit bien s'épuiser ainsi de nous entendre parler à sa place.

Il faut l'écouter - et sa joie fait plaisir à entendre - chanter le souvenir des terres fumantes, des femmes qui sentent bon le lait et la fierté d'une lignée qui savait se tenir à sa place.

Mais il faut l'entendre gourmander ces familles qui ne se réunissent plus, ces veillées qui ont cédé la place à la TV, ces français qui ne savent plus leur langue au point de devoir ajouter un index à son livre. Tout ceci suinte tellement sinon l'amertume en tout cas le regret de ces contrées qui se proclamaient républicaines mais savaient néanmoins se tenir face au chatelain. Nostalgie oui bien sûr, mais dans nostalgie, il y a *douleur*.

Ces paysages colorés, ces forêts giboyeuses sentent la nuit noire ; s'effacent et meurent. Vincenot, lui, ne ressuscite rien ni personne ; se contente de rendre hommage et souvenir.

Je n'aime pas la littérature des anciens combattants.

On exagère sans doute le poids de l'enfance et de nos terres d'origine dans la construction de nos identités même s'il est vrai, l'âge aidant, qu'elle semble nous fouetter le visage avec autant de douces morsures qu'un vent d'hiver. Qu'elle fût heureuse, tragique, ou simplement anodine, l'enfance constitue assurément la première strate que nous couvrirons de bien d'autres ou, plus exactement qui nous couvriront nous laissant aimablement accroire que nous y fussions pour quelque chose. Mais d'où, diable, tenons-nous que d'avoir été premières, elles fussent pour cela décisives ?

primordiales ? Je nous crois bien, je nous devine en tout cas, hantés de pulsions contraires, de passions contradictoires, ici de velléités lâches, là de déterminismes pesants ; brinquebalés de ci de là, tentant de nous frayer un chemin à quoi nous ne parviendrons à donner un sens que bien plus tard- voire jamais à moins que nous ne nous laissions entraîner par le flux incessant, *au petit bonheur* comme on dit. Je nous devine, intrépides parfois et impatients d'aller de l'avant, au-dehors, ailleurs mais d'autant plus empressés, sitôt partis, que de rentrer chez soi, où se reposer, recueillir, rassembler. L'enfant toujours parcourt le chemin dix fois plus que ses parents, s'aventurant loin en avant mais retournant si vite se réconforter dans les jupes de sa mère comme inquiété de sa propre audace. Nous nous ennuyons vite des mornes répétitions mais le nouveau, l'ailleurs nous lasse vite quand il ne nous dérange. Nous adorons l'ordre sous les tumultes et quêtons l'irrégulier et le déviant sous la grisaille de l'ordre. Alors oui, l'enfance pèse, importe ; *vaut* comme le dit l'étymologie mais nulle vérité ne s'y calfeutre autre que la peur de notre déchéance, la fraîcheur de nos candeurs, la solidité si fréquemment défaillante de nos volontés. Nous sommes ce chemin que la bête traquée a toujours parcouru avant nous ; nous sommes nos rêves et nos ineptes affairements ; nos croyances et nos doutes ; nos amours paresseuses et nos amitiés intrépides. Je crois bien que c'est encore Sartre qui l'écrivit le mieux : nous devenons ! Ainsi vouloir nous enraciner, ou puiser quelque authenticité là, au prétexte que la souche y fût plus profonde, relève, au gré, de la sottise ; de l'illusion d'optique ou … de la mauvaise foi.

Je ne sais quoi de nos molles paresses ou de l'impuissance de notre raison à saisir autre chose que le même et le répétitif explique cette morbide inclinaison à trouver quelque vertu supérieure aux racines, quelque vérité plus engageante aux origines. Les deux sans doute ! La peur, vraisemblablement.

J'avoue, quitte à me perdre parfois dans les labyrinthes métaphysiques, être plus intrigué soit par l'incroyable échec d'une création s'achevant par le déni de la croix ; soit par l'insondable mystère de l'instant qui eût précédé immédiatement le lux fiat !

Il dut en falloir de la grâce pour oser la création de ces êtres libres, entêtés, malins peut-être mais si tenacement orgueilleux qui ne manqueraient pas de faire capoter si harmonieux agencement !

Ici réside assurément le secret de l'œuvre : savoir d'un même geste façonner la glaise et lui offrir pourtant la contingente, tellement erratique qu'elle en devient imprévisible, errance de l'entrelacs. Qui résume tout : faire revient peut-être à reproduire, fidèles, les gestes anciens du potier, du laboureur ou du tisserand ; la technique n'est souvent que l'éloge de l'archaïque. Créer, au contraire, c'est laisser filer, s'épanouir ou s'évanouir ; c'est donner sa chance à la porosité de l'être.

L'œuvre est cantique de la vie

Elle n'est ni excavation de glaise enfouie, encore moins muséographie de quelque recette perdue, et, non vraiment pas, définitivement pas, idolâtrie de la terre. Elle surgit, hésitante et fragile, rare et même improbable, à la jointure exacte de l'incarnation. Pas d'œuvre sans matière, certes ; non plus que sans souffle. Elle est appel de l'une comme de l'autre.

Qui n'exalte que la terre grasse ou l'aridité des cimes, qui s'entête à tracer son sillon dans les ultimes traces des autres, ne fait que la moitié du chemin - pas nécessairement la plus aisée mais la plus spontanée. Qui n'a d'yeux que pour l'horizon le verra toujours reculer à la mesure de ses avancées. Si éthérées soient-elles, les idées répugnent à se laisser circonscrire.

Les vieux plats paysans affectaient soigneusement cet art du mélange : du salmigondis à la potée, toujours on y goûtera cette science si rare du mélange où la matière s'exhale enfin et l'esprit s'imprègne. Montaigne et *l'homme mêlé* qu'il appelait de ses vœux n'aura pas dit autre chose.

D'entre terre et ciel, d'entre universel et singulier comme le rappelle ***Yourcenar***, l'œuvre vous augmente et ne le peut faire qu'en ne se cantonnant à rien.

1) Le Monde a consacré cet été une série de 6 articles à J d'Ormesson ce qui m'avait paru un bel exploit s'agissant d'un écrivain remarquable surtout par sa vacuité. On peut les retrouver ici

C'est lui en tout cas qui fit en 81, réponse au discours de réception de M Yourcenar à l'Académie : son discours est ici

26 Traces

Une des toutes premières photos puisqu'elle fut prise au printemps 1838 par L Daguerre depuis son appartement. Le boulevard du Temple semble vide : en réalité il était noir de monde mais le temps long d'exposition - plus de 10 minutes ***[1]*** - fit que la foule agitée resta invisible. Seul, en bas à gauche, parce qu'il était immobile, apparaît un homme en train de se faire cirer ses chaussures. Sans doute le premier, en tout cas un des premiers hommes à être ainsi photographié.

Impressionnant, bien sûr, de contempler ainsi une vue prise il y a bientôt deux siècles. Nous voici dans un Paris qui n'avait sans doute pas beaucoup changé sans doute à peine changé, une vingtaine d'années après la chute de Napoléon, un demi-siècle, l'espace d'une vie, après la Révolution. Mais ceci, après tout, n'est qu'anecdotique. Intéressant surtout pour ce que cette photo ne montre pas, n'arrive pas encore à saisir.

Ici l'homme ne laisse pas de trace. Comme s'il était plus aisé de saisir les choses que le vivant - ce qui, après tout n'est pas si faux. Il n'est qu'à parcourir l'échelle encyclopédique et à constater la naissance tardive des sciences humaines pour s'en assurer. Ou que, comme l'assura Descartes, les sens fussent fallacieux qui ne nous donnent à saisir qu'une petite partie, pas même nécessairement exacte, de la réalité. Ou que, surtout, l'essentiel se jouât dans le canal de communication par où

transite l'information. Double miroir aux alouettes - triple en fait : les sens sont trompeurs, le canal déforme et, qui plus est, nous ne voyons jamais que ce que nous voulons ou pouvons voir : s'y surajoute en effet la grille de toutes nos interprétations et de nos déterminismes sociaux.

Ainsi en va-t-il de notre histoire, de nos illusions. Nous feignons de croire que le dur, le stable pèse bien plus que le fragile vagabond que nous sommes ; nous nous en plaignons au point d'en nourrir un tragique de circonstance, au point surtout, voulant contrefaire le dur, de griffer, gratter et de tenter ainsi de laisser nonobstant des traces. Pascal a raison : nous ne tenons jamais au temps présent. Pourtant, à contrefaire le faible, nous aurons fini par jouer à front renversé. Les marques que nous laissons, d'autant plus indélébiles que sont efficaces nos techniques, sont désormais irréversibles.

Comment ne pas songer à ce tableau de Goya ? *Duel à coups de gourdin*. Il suggère l'exact opposé de la photo de Daguerre. Ici, la fureur et la gesticulation des hommes et le monde, en arrière-plan, flou, confus semble disparaître comme s'ils avaient pris toute la place. Là, au contraire, tout n'est que décor, fixe, précis, dur où l'homme n'est présent que parce qu'immobile, par inadvertance.

Où les traces que nous laissons sans rien à voir ni avec la nostalgie ni avec la quête d'éternité, signent surtout la vérité du prédateur. Comme si, l'œuvre exceptée, l'homme ne savait que donner la mort ou la recevoir.

De mes cauchemars d'enfant, je n'ai souvenir que d'un seul. D'en haut comme si je survolais le monde, mon regard plongeait : l'espace, les immeubles, les jardins, les rues étaient comme à l'accoutumée mais j'avais beau scruter : personne, nulle part ! L'angoisse qui en résulta me réveilla sans doute et dut être assez intense pour que je m'en souvienne encore. Crainte d'être seul ou bien

plutôt évidence soudaine et brutalement douloureuse que le monde nous semble absurde s'il n'est pas conscience pour le saisir ? Autant dire que notre regard reste si désespérément anthropocentré que nous n'imaginons pas le monde sans nous.

L'un sans l'autre, impossible ! L'un avec l'autre désastreux !

Décidément être au monde est tout sauf une évidence. Pas même une question. Peut-être une quête. Assurément une requête.

1) il avait fallu plus de dix heures de pose pour la première photo prise par N Niepce en 1826

27 Traces (suite)

C'est encore Vincenot, avec ses histoires de vénerie et d'enfance entremêlées, qui m'y fit songer . C'est peut-être même geste que de pister l'animal et de quêter son identité en les ultimes rémanences d'enfance. Au fond ne confond-il pas racines et traces ?

La racine plonge au plus profond dans le sol, fixe en même temps que nourrit. Elle dessine un axe, vertical, qui n'est pas sans rappeler l'antique autochtonie grecque. S'y joue, oui, quelque chose de cette pureté supposée des origines où l'on s'attache à puiser. Mais on le voit bien, racine dit fixité, dit peut-être la ligne qui de la terre nous élance vers le ciel, dit sans doute le lien inextricable d'entre profane et sacré et ainsi à la fois solidité et solidarité , mais pour autant Hestia, qui garantit cet ancrage, ne va jamais sans Hermès. Sans lui, l'approche grecque serait uniquement défensive, terriblement terrienne et aisément racialiste - même s'il n'est pas anodin que la dynamique fût toujours plutôt le fait de l'extérieur.

Les traces que nous laissons derrière nous, ou que nous pistons et traquons pour dénicher le gibier objet de notre effort, quant à elles, relèvent plutôt de l'horizontalité : devant ou derrière nous, elles attestent que non seulement nul début radical ne saurait prévaloir - toujours, avant nous ou devant, quelqu'un, quelque chose sera déjà passé avant que nous ne passions nous mêmes - mais en même temps, surtout peut-être, combien nous ne saurons être au monde sans griffer la terre, écorner la croûte, creuser, édifier, combien nous sommes condamnés en même temps qu'à construire, à détruire. Mais ces traces, finalement nous rassurent qui attestent que nous ne sommes pas seuls.

> *Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure ; il n'y a aucune raison, dans nos conditions de vie sur cette terre, pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste cultivé à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer. Toutes ces obligations, qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente, semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci, et dont nous sortons pour naître à cette terre, avant peut-être d'y retourner revivre sous l'empire de ces lois inconnues auxquelles nous avons obéi parce que nous en portions l'enseignement en nous, sans savoir qui les y avait tracées – ces lois dont tout travail profond de l'intelligence nous rapproche et qui sont invisibles seulement – et encore ! – pour les sots. De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance. On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection. Proust*

Pour autant je ne suis absolument pas convaincu que nous soyons jamais obsédés d'en laisser à la postérité ou craintifs qu'elles ne se perdissent dans le sable. Est-ce pour cela que nous écrivons, peignons, bâtissons ? Proust feint de l'imaginer sans y croire vraiment. Est-ce pour cela que nous

faisons des enfants ? pour laisser un nom qui nous survive ? Non vraiment, il y va de bien plus profond ; qui touche aux tressaillements de l'être et que j'ai appelé - pour tout ce qui engage la création - acte métaphysique. Ou bien plus prosaïquement, quelques résidus de ce que d'aucuns nomment instincts mais qui me semblent n'être que riposte de l'être.

Je puis comprendre que l'on désire offrir œuvre qui augmente l'autre, ou bien seulement lui fasse plaisir ; admettre que l'on veuille l'œuvre durer quelque peu pour prolonger son écho mais ce restera toujours l'œuvre à quoi nous nous attacherons, pas l'éternité que nous suêterions.

27.1 Marquer son territoire …

J'y devine la même inclination. Levi-Strauss, s'agissant de cette tendance universelle à rejeter hors de l'humanité tout ce qui n'est pas nous et à la mesure de la différence d'avec nous, parle de ***fondements psychologiques*** : c'est aller voir du côté de notre conformation, les sources d'un comportement qui, d'être ainsi universel, ne saurait provenir seulement du mésusage de nos facultés ou d'une quelconque malignité morale.

J'y soupçonne plutôt trois limites :

- les affres de ce que Hegel nommait la *conscience malheureuse* : de n'être plus seulement du monde, mais *devant* le monde, d'être arraché à la moite tiédeur des certitudes originaires, nous n'avons d'autre biais, pour nous retrouver que de poser nos marques sur le monde pour le rendre moins étranger, moins farouche, moins dangereux. Face au monde qui me nie, je ne puis que nier à mon tour en faisant du monde ma chose.
- les *limites ou impuissances de la raison* qui ne peut conclure que du même au même, ramène toujours l'inconnu à du déjà connu, à une aune commune. De là à rejeter l'altérité, de la repousser ou de la réduire à de l'irrationnel ou à du désordre, il n'est qu'un pas.
- *la forteresse que représente notre sensibilité* qui demeure définitivement intransmissible autrement que par des biais analogiques bien faibles. Je tiens cette expérience pour fondatrice qui nous sépare de l'altérité au moment où elle pourrait nous sembler la plus proche puisque c'est elle qui dessinera la forme de la frontière que nous dresserons autour de nous - fermée, ouverte, entrouverte…

J'y repère trois constantes :

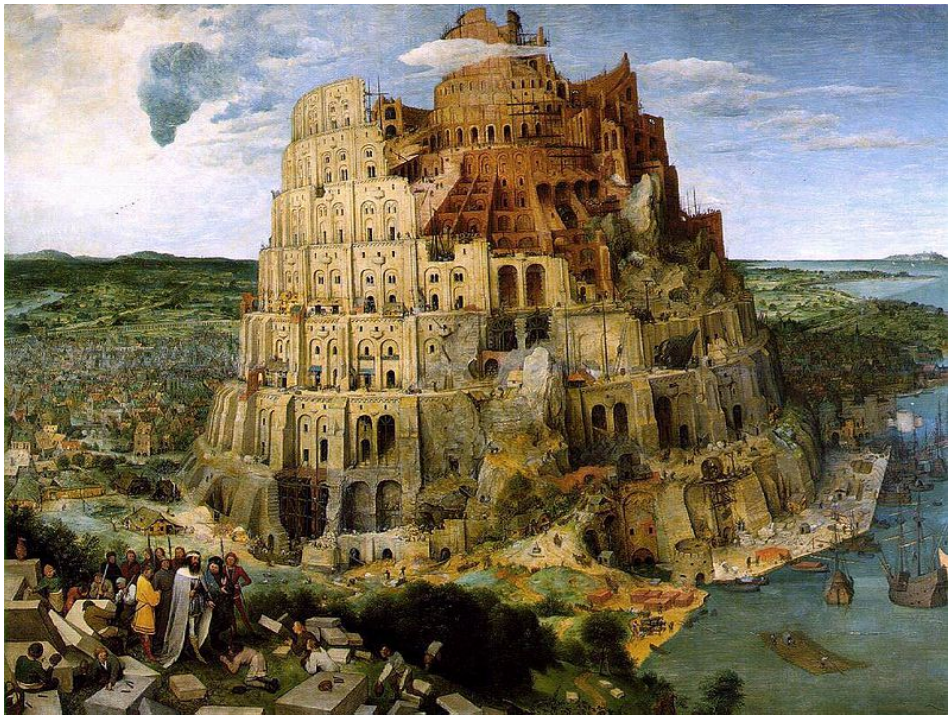
- *la peur* : peut-être ne nous remettons-nous jamais du traumatisme originel qui nous propulsa, famélique, fragile et frigorifié en cet extérieur à quoi rien ne nous préparait. Quelle autre issue alors qu'imaginer, sous quelque forme que ce soit, un retour - forme imaginaire de la béatitude - échappatoire à toutes les tensions, menaces et déséquilibre. D'où le cercle, forme parfaite du retour ; d'où le sillon que trace tout fondateur, quitte à ménager, en soulevant le soc de la charrue, une porte par où transiter. Rien de ce que nous construisons, ni nos demeures ni nos cités, ni nos théories ni nos croyances et, je ne crois, non plus nos œuvres artistiques voire nos amours, n'échappe à cette injonction protectrice voire sécuritaire. A Memmi, en son temps, l'avait suggéré, cette peur nous est tout autant frein que moteur qui nous épargne les affres de toute imprudence mais fait de nous, en même temps, un prédateur-né. Du récit biblique de la faute originelle à la stratégie mimétique, tout indique à la fois le risque violent que cette peur suscite et la nécessité de l'endiguer ; de le sublimer. Cette peur est une machine à fabriquer du sacré - nous le savons depuis Girard - elle est aussi une machine à fondation.

- *le désir*, où Spinoza voyait notre essence, qui demeure cette inclination à combler le vide et toute tension. Hautement ambivalent comme le conçut Platon - fils de Pénia et de Poros - le désir est à la fois et en même temps, apaisement et révolte, édification et destruction, appel de l'autre et dénégation ; ce qui en tout cas signe notre rapport au choses aussi bien qu'aux vivants et nous érige en dénégateurs systématiques. Si la peur nous incite à ériger des frontières, le désir quant à lui nous oblige à les franchir et nous invite à toutes les transgressions. Le désir est machine à fabriquer des techniques autant que des religions, des savoir-faire que des savoirs ; à fabriquer de l'histoire et tout ce que pompeusement nous avons appelé civilisation ou culture.

- la *lente émergence de l'individu* : dans les deux cas, que je ferme l'espace ou le parcoure, que je me replie pour me protéger en une clôture supposée signaler mon intimité ou qu'au contraire je parte à l'aventure tenter de combler manques et manquements ; dès lors que je laisse libre cours à mes pulsions ou que je m'efforce de les endiguer sans y renoncer jamais tout-à-fait, dans tous les cas, oui, j'affirme ma prééminence sur le monde et sur l'autre. Machine à fabriquer du cercle, vicieux souvent, vertueux plus rarement, de la spirale en tout cas, l'individu, fauteur de dynamique mais donc de troubles et de désordres, à la fois recherche et récuse le collectif, fonde des cités pour se prémunir mais cherche la gloire pour s'affirmer. Est-ce tout-à-fait un hasard que la civilité la plus policée se nomme ainsi *distinction* ? Ce *Je* qui surgit ainsi, non pas brusquement mais insensiblement, presque

timidement, de la boucle de rétroaction peur<->désir nous aura fait abandonner l'antique sagesse grecque qui nous incitait à renoncer et à nous soumettre à l'ordre du monde pour la grande mégalomanie moderne de la conquête et de la maîtrise ; mais donc ainsi les racines pour les traces, sans que nous en ayons toujours pris conscience.

Ce glissement, lent, difficile et qui va rarement sans retours brusques, je le lis deux fois :



- *verticalement*, dans l'inversion d'entre Athènes et Jérusalem : le grec plonge dans la terre pour se forger son identité quand le juif, fier de son ascendance, érige, présomptueux, une tour présumée le rapprocher de Dieu. La verticalité peut effectivement être descendante ou ascendante : clairement le juif chercha dans le ciel étoilé ce que le grec crut avoir trouvé dans les entrailles de la terre. L'ancrage au sol cessait dès lors d'être statique et une réaction seulement défensive
- *horizontalement*, dans l'invention paradoxale de la sédentarité qui pourrait s'entendre comme forme accomplie de la racine mais est pourtant la condition de la conquête.

Est-ce un hasard, dès lors, que sitôt la crainte dominant devant tant d'intrépidité, toujours revienne l'antienne de la racine, de la souche, du genre ; de la famille ?

27.2 fonder une famille…

Ici encore, même interrogation : racine ou trace ? Qu'est-ce qui nous pousse à fonder une famille ? Je ne parle évidemment pas de nos pulsions amoureuses mais bien de cette pratique qui se présente à nous avec une telle implacable évidence que souvent nous ne l'interrogeons même pas. Qui le mérite pourtant. Pourtant, d'un strict point de vue anthropologique, s'il est un fait qui mette en évidente la si lente et difficile émergence de l'individu c'est bien celle-ci. L'ardente obligation d'aller se chercher compagne - alliée ? - au dehors du groupe natif qu'illustre l'interdit de l'inceste, ainsi que l'enfantement précoce a bien du être d'abord une nécessité du groupe tant que la survie

de celui-ci n'était pas assuré tant du point de vue économique que démographique. Ce qu'illustre l'universelle glorification de la mère et la défiance non moins universelle à l'encontre de la femme. De ce point de vue, à n'en point douter, l'émancipation de la femme ira de pair avec l'émergence de l'individu.

A ce titre, la place accordée à la famille est loin d'être anodine. En faire la cellule de la société, plutôt que l'individu, ce qui peut sembler à première vue logique tant on verrait mal l'élément de base du fait social ne pas l'être, en fait un réseau de relations déterminé par le groupe en même temps qu'il en assure la reproduction. On pourrait y voir la forme archaïque de l'adage selon quoi *l'union fait la force* et depuis la période médiévale au moins, l'on ne s'est jamais privé de déduire de la structure autoritaire de la famille celle nécessairement monarchique de la société. La structure de la famille comme déterminant ultime de la cité : Cl Levi Strauss dit-il autre chose ? L'interdit de l'inceste en son universalité est principe organisateur et via l'exogamie dont il est l'expression à la fois exprime le passage de l'animalité à l'humanité et le lien entre nature et culture. [2] Voici justifiée la raison pour laquelle il ne faudrait pas interpréter la famille à partir de critères psychologiques. Pour autant, même si l'on peut considérer la famille comme structurante, il est sans doute trop rapide de l'ériger en structure sociale archaïque.

H Arendt l'a parfaitement montré, s'agissant de la distribution antique : d'entre l'espace de la famille et celui de la cité, il y avait un abîme. Le premier était celui de la nécessité, de la contrainte : domaine collectif où il s'agissait de pourvoir aux conditions de la survie, où chacun avait sa place assignée par le groupe ; pourvoir aux subsistances individuelles, pour l'homme, à la perpétuation de l'espèce, pour la femme ; mais en aucun cas cet espace n'était-il ainsi celui de la liberté mais au contraire celui de la nécessité à quoi il fallait se soumettre. Espace du nécessaire et de l'utile, sans grandeur donc, la famille est le règne de l'économique, de ce qui concerne l'individu et l'espèce - c'est un espace pré-politique. Mais tout autant inégalitaire : celui de la domination, de la violence, de la sujétion seule manière de s'accommoder de la nécessité. Seul l'espace public était libre où l'on n'avait à s'entretenir qu'avec des égaux et auquel on accédait parce que l'on pouvait s'affranchir des contraintes privées. Loin d'être un système d'emboîtement où le public ne serait que l'expression politique de la fédération des espaces privés, pour le grec comme encore pour le latin, le privé lui est totalement distinct et, d'ailleurs, l'exact opposé. Si l'espace politique est celui de la parole, du dialogue et de force de conviction, en revanche celui, privé, est celui du silence, de la sujétion, de l'obéissance aux contraintes de la nécessité.

> *Anaximandre de Milet, fils de Praxiadès, concitoyen et associé de Thales disait que la cause matérielle et l'élément premier des choses était l'infini, et il fut le premier à appeler de ce nom la cause matérielle. Il*

> *déclare que ce n'est ni l'eau ni aucun autre des prétendus éléments, mais une substance différente de ceux-ci, qui est infinie, et de laquelle procèdent tous les cieux et les mondes qu'ils renferment. Et les choses retournent à ce dont elles sont sorties «comme il est prescrit ; car elles se donnent réparation et satisfaction les unes aux autres de leur injustice, suivant le temps marqué », comme il le dit en ces termes quelque peu poétiques. Anaximandre, Fragments*

Où l'on reconnaît l'approche grecque d'un monde qui est d'abord chaos, uniquement gouverné par la nécessité grâce à quoi reste possible, pour l'homme, localement et toujours provisoirement, de mettre un peu d'ordre. Mais la cité qu'il fonde, repose, comme lui-même, sur ce fond de désordre et est condamnée à y sombrer. Penser qu'être relève d'emblée de l'injustice et condamne de surcroît à la commettre, relève évidemment d'une vue pessimiste ; mais souligne néanmoins, parce que l'ordre n'y apparaît que comme une exception fragile, combien il est perçu comme un refuge, une protection, un abri. De fait, on le vérifiera sans peine, chaque fois qu'est invoquée la famille, ou pire encore, les valeurs de la famille, ce fut toujours pour exciper d'un retour en arrière, ou de la sacralité de racines conservatoires.

> *Vous n'êtes pas venus nous venger de cette injustice pendant que nous étions encore filles, et vous venez aujourd'hui arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs enfants! L'abandon et l'oubli dans lequel vous nous avez laissées alors ont été moins déplorables que les secours que vous nous donnez maintenant. Malheureuses que nous sommes! (6) voilà les marques de tendresse que nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques de pitié que vous nous avez données. Plutarque, Vies Parallèles, Romulus, 19, 5*

Racines ou traces, me demandais-je ? Distinguer simplement d'entre les familles que l'on fonde et celles que l'on perpétue. Il faut écouter à ce titre ce que disent les Sabines lorsqu'elles tentent d'interrompre la guerre. C'est bien sous le signe de la protection qu'elles envisagent la famille : celle que, filles, leur assuraient leurs pères ; celles que leur prodiguaient leurs époux, une fois mères. Bien entendu, on y lira le statut subalterne de la femme qui ne fait que passer de l'autorité du père à celle de l'époux ; évidemment on y devine combien l'offense ainsi faite le fut moins aux femmes elles-mêmes qu'aux Sabins atteints en leurs famille dans la capacité à se perpétuer.

Néanmoins, comment ne pas remarquer que c'est au moment précis où elles assument, ensemble et en même temps leurs statuts de mères et de femmes, qu'elles parviennent à enrayer le cycle infernal de la guerre et à réconcilier les deux peuples. En

tenant la barre égale entre leurs origine et destinée, en jouant à parité racines et traces, en se plaçant à l'intersection elles parviennent à jouer les redresseurs, les médiateurs.

Alors au fond, qu'importe ! Sauf à considérer que *racines*n'est acceptable qu'à condition d'admettre qu'Hestia ne va jamais sans Hermès et que donc il n'est d'enfouissement que pour autoriser l'élancement. Mais, identiquement que si les traces mènent toujours vers quelque chose, pour autant elles ne surgissent jamais de nulle part. Qu'elles ne sont pas plus négation qu'exaltation de ce qui précède. Qu'il n'est de racines qui vaillent que celles qui s'exhaussent en ces branches feuillues qui sont promesse de l'être ; de traces qui importent que celles qui dessinent un chemin.

Entre la sacralisation benoîte de la famille et le tempétueux *Familles, je vous hais* ! de Gide, doit bien serpenter un chemin …

28 Traces (fin)

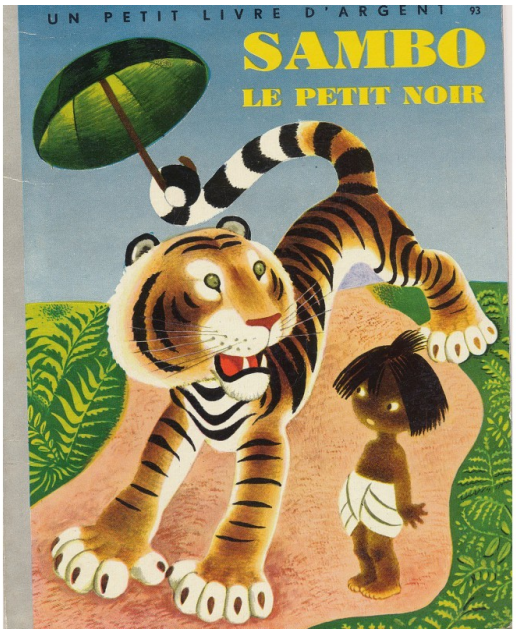
Ainsi donc des traces ; des racines. Des racines sur quoi nous manquons souvent de trébucher ; des traces qui parfois ne mènent à rien ou que nous finissons par perdre.

Mais il y a aussi celles que nous laissons derrière nous, plus nombreuses que nous ne le croyons, qui pèsent sur nous comme ceux qui nous approchent.

Je suis toujours surpris par l'inclination que nous prenons presque systématiquement à quérir dans notre passé des réponses à ce que nous sommes - que nous avons tant de mal à comprendre, à cerner. Eh quoi, n'est-il pas vrai que les causes nécessairement précédent les effets et qu'il soit ainsi cohérent de remonter ainsi dans le temps pour quérir le faisceau, l'enchevêtrement qui nous expliquât ? D'où me vient d'être qui je suis ; d'où ces penchants, craintes mais aussi goûts, appétences et compétences sinon des entrailles de mon enfance ? Et, à mon tour, qu'aurai-je légué, sans même le vouloir toujours, à mes filles qui les soutienne ou les empèse

Comment, au reste, pourrait-il ne pas y avoir ici once voire masse d'égocentrisme ? Tout ramener à soi, toujours : le moi est haïssable, certes, tout comme les familles et je ne puis rien là contre. Ni sortir de moi pour scruter comment je serais vu par d'autres, ni me débarrasser de moi – poids le plus lourd !

Mais c'est même question que d'interroger les traces que mes parents eussent semées en mon âme que de scruter celles que j'eusse répandues chez mes filles : tout au plus, dans ce léger glissement, me serais-je payé l'élégance feinte d'un peu moins d'égotisme.



Tout n'est-il pas trace, d'ailleurs ? Bien sûr, celles que fièrement, après quelques mois d'école, nous arborons devant nos premiers mots écrits- sans doute d'ailleurs notre prénom ou du premier livre que nous aurons enfin réussi à lire – déchiffrer ? – de bout en bout. Je m'en souviens encore : petit livre de la collection du coq d'or – l'histoire évidemment illustrée d'un petit africain se faisant dépouiller par un tigre – que j'avais bien plus tard retrouvé et offert à ma fille aînée comme si elle y pouvait prendre intérêt ou que, plus exactement, je rêvasse inconsciemment qu'elle empruntât les mêmes traces que moi, et poursuivisse le même chemin. Présomption de père bien justement sanctionnée : ce

livre, je l'ai reperdu. Les traces, aussi, méritent de se perdre parfois !

Oui, tout est trace que nous appelons simplement signe dès lors que nous parvenons à les interpréter.

Symptôme, pour Freud, qui devina la porosité de l'être, d'où tout fuit incessamment sans que nous y puissions mais : nos actes, tant réussis que manqués, nous disent ou trahissent : il suffit de savoir les lire ; de cesser de les prendre pour des accidents aléatoires. Mais nous ne sommes pas les seuls à écrire : le monde, lui aussi, ou la nature si l'on préfère, grave dans l'anfractuosité de la roche le récit de son histoire, de ses bouleversements, de ses séismes, de ses glaciations tout comme les vestiges parfois enfouis de nos cités antiques.

La Bible suggère que les tables de la Loi fussent gravées du doigt même de Dieu, ce même doigt pointé en direction d'Adam que Michel Ange avait peint pour figurer la création. : ce doigt qui saisit la pointe, le stylet ou le pinceau ; ce doigt qui montre et démontre, saisit et conçoit ; ce doigt qui signe notre conscience, c'est le même qui orna la grotte de Lascaux ; le même qui, d'entasser strate sur strate, permet de lire l'enchevêtrement si lent qu'il en paraîtrait presque immobile, des ères, des catastrophes, des mutations et des fins.

28.1 Enfance

N'en sur-estimons-nous pas le poids ? C'est bien ce que suggère M Yourcenar dans l'entretien qu'elle accorda à Pivot. Je suis plutôt enclin à la suivre sur ce terrain-là.

Je comprends mieux pourquoi l'enfant est celui qui ne parle pas ; il obéit, c'est-à-dire se soumet et écoute. L'espace public, seul, est celui de la parole et de la liberté, les nécessités matérielles étant satisfaites dans le domaine privé. L'éducation, pour les hommes seuls, évidemment, est bien une conduite à l'extérieur : un passage assuré vers l'espace public, celui de la parole. L'éducation, finalement, est invitation au voyage.

Je ne puis m'empêcher de songer à l'excuse, plus ou moins explicite et consciente, que représente l'insistance pointée sur le poids de l'enfance : n'est-ce pas miser plus sur l'être que sur le devenir ? s'excuser de n'être que cela d'y avoir été entravé ? trouver prétexte de l'ici pour récuser l'ailleurs ? Comme si éducation était endoctrinement et que l'enfant fût cire immaculée sur laquelle empreinte était indélébile dont il ne pourrait jamais se départir.

Excuse ou accusation de ses géniteurs ? Parfois, souvent même. Sartre nommait ceci mauvaise

foi : miser sur la pierre plutôt que sur le chemin. J'en connais qui d'excuses en accusations s'éreintent de trouver dans leur passé des labyrinthes suffisamment touffus pour justifier leurs errances, leur insolente pesanteur. Mais quoi, ce bagage qu'on nous transmet, cette histoire qui aura toujours commencé bien avant nous, qui nous oblige à le porter, à le poursuivre ? et cette musique intérieure, qui à l'entonner misérablement plutôt que de la couvrir d un refrain qui fût nôtre ?

Fabuleuse présomption aussi : de croire l'empire total des géniteurs sur l'enfant. Nous en avons déjà si peu sur nous-mêmes. Pourquoi en irait-il différemment sur les autres, fussent-ils nos enfants ? Bien sûr, devant l'éclosion de l'être, comment, toute émotion bue, ne pas rêver sinon de grandeur ou de beauté, de pouvoir au moins conduire celui qui se présente. J'aurais résisté, je le crois, je l'espère, à la tentation de l'architecte ; autant que je le pus. Sinon, qu'on me le pardonne. Je sais ce que grâce signifie et ce m'en fut de les accueillir : offrir le promontoire d'où s'élancer, ne rien attendre sinon les chaleurs de la tendresse, épauler quand c'est possible, s'inquiéter souvent. Bien sûr je les ai imaginées réalisant bellement de grandes choses, redoutant seulement et veillant là contre à ce qu'elles ne s'égarassent pas. N'ai-je jamais rêvé qu'au moins l'une d'elle embrassât la carrière d'enseignant ou que même elle tombât dans la marmite de la philosophie ? Si, sûrement, mais je les vis, avec joie intense, s'embellir avec la musique, la danse et le dessin. Les ai-je imaginées compositeur, danseuse étoile ou créatrice de BD ? vraisemblablement, un peu ; si peu.

Que leur ai-je transmis ? Quelles valeurs ? Je ne sais : on ne part pas dans l'aventure de l'enfantement avec un livre de recettes, encre moins avec des malles de certitudes. Je leur ai montré ce que j'ai pu ; pas même caché mes doutes ou ignorances. Ne leur ai jamais vraiment dit ce qui me semblait bon, escomptant que d'elles-mêmes elles le découvrissent ; elles devinèrent seules les écueils à éviter. Elles évitèrent les plus lourds et ne puis même pas dire que ce fût grâce à moi : leur sincérité les en épargna. Je les ai voulues libres : elle le sont, pas forcément pour le meilleur ; jamais pour le pire. J'aime à les voir cheminer et les en remercie.

J'avais coutume de dire que les enfants sont des hôtes que l'on accueille, pour un temps, avant qu'ils ne reprennent la route ; leur route. J'avais raison mais tort en même temps. Raison parce que l'engendrement n'enclenche nulle possession, nul droit. Et si l'un devait quelque chose à l'autre ce serait bien plutôt le père pour la presque unique occasion d'une générosité sans fard, pour cet entrelacs étonnant qui fait chacun se grandir au contact de l'autre. Mais tort pourtant parce que le lien tissé n'est pas tout à fait comme les autres. L'hôte, un jour s'en va ; ici non. Il demeure et le souci ou le soin qu'on maintient pour lui. La relation ici n'est pas de chair et de sang - jamais je n'ai compris ces expressions *être de son sang* ou *la voix du sang* - non plus qu'elle ne relève du sentiment - ceux-ci vont et viennent - mais est souffle. Nul ne s'en peut soustraire car il vous

ballotte, fait chuter parfois, entraîne toujours. Il y va de l'être qui vous exauce. et se fait présence.

Alors non, décidément ! je ne saurais mettre des mots sur ce qu'éventuellement j'eusse transmis à mes filles ; encore moins sur ce que j'aurais donné. Le souci d'être là, quand il le faut et même quand il ne faut pas, parce que notre présence, presque involontaire, n'est jamais biffable. Je le sais, aujourd'hui que les parents sont partis : ils demeurent. Pas comme un poids mais pas non plus comme un simple souvenir. Quelque part dans un recoin de mon âme, ils ne cessent de m'accompagner : je ne pense jamais à eux avec tristesse ; ni avec regret encore moins avec reproche. Ils sont là ; simplement. J'ai appris d'eux encore le soin de ne pas juger ! jamais ! de s'y efforcer constamment.

Mais s'il était un mot néanmoins ce serait présence : au sens de ce qui avance vers soi et s'approche. Quoiqu'il arrive. Ici sans doute le secret de cette trace qui d'un même tenant vous ramène à soi et vous entraîne au loin.

Qui dira jamais combien partir et rester s'entendent de pair ?

Ces traces, c'est désormais moi qui les écris, regrettant que mon père ne sût ou voulût le faire. Pour qui le fais-je ? est meilleure question que pourquoi ? Pour elles, assurément ; mais la réponse est bien courte. Je n'en ai pourtant pas d'autres.

29 des années Bonheur ?

Cet article autour des années Pompidou (62-73) m'aura en tout cas fait irrésistiblement me souvenir de ce sketch de F Raynaud dont l'humour joliment désuet ressemble tellement à cette époque.

Ces années-là sont celles de la fin de mon enfance et de mon adolescence et si je n'en ai pas la nostalgie, je les *sens* bien et sais néanmoins combien elles ont contribué à me former. J'ai ainsi toujours été convaincu que le contexte économique plutôt favorable de cette période ne contribua pas pour peu dans le caractère collectif des contestations. Cette époque avait encore des réflexes sociaux : que ce soit pour l'approuver au nom des incontestables progrès qu'elle réalisait ou pour la critiquer à cause des indéniables injustices qu'elle perpétrait, cette société ne se voyait pas d'autre avenir que collectif. Les crises interminables se succédant les unes aux autres feront bientôt place à un sauve-qui-peut très individualiste que l'idéologie libérale bientôt souveraine finira par consacrer.

Je n'ignore pas que l'on puisse aussi arguer du contraire en considérant que l'individu ne peut précisément éclore que sur fond d'une société suffisamment aisée pour assurer l'essentiel de nos conditions de survie et que c'est plutôt dans les cas de grands dangers que l'élan collectif se soude. Les deux sont sans doute vrais ensemble, tout particulièrement en ces années qui sont bien des années charnières - il suffit de regarder des photos prises au hasard où les ultimes bidonvilles de l'après-guerre cèdent le pas devant la victoire annoncée du béton, pour que l'évidence saute aux yeux.

1967 : à peine trente ans après le Front Populaire, la débâcle, vingt ans seulement après la Libération, cinq ans tout juste après la fin de la guerre d'Algérie. Un régime solide, avec toutes les apparences de la démocratie, sûr de lui avec à sa tête un héros emblématique, autoritaire, sachant en tout cas où il veut aller, qui une fois débarrassé des ultimes soubresauts des guerres coloniales, s'engageait résolument dans la voie d'une industrialisation à marche forcée en même temps que dans la restauration de sa place internationale. Restait sans doute de ces grands événements qui la précédèrent, le sentiment fort, et fortement politique, que c'était bien par une action collective que les choses pouvaient progresser et la culture très interventionniste d'un État, nécessairement fort, allait évidemment dans ce sens. Gaullistes d'un côté, marxistes de toute obédience de l'autre partageaient cette conviction et cette foi dans le politique.

C'est ceci qui a le plus changé ; qui a disparu. Il y eut assurément quelque naïveté à attendre tout,

ou presque, d'un État qu'on n'hésita pas à qualifier de *providence*, mais lui seul paraissait pouvoir conférer quelque solidité et durée. C'était le temps où réforme signifiait amélioration et l'on n'imaginait pas, même en regrettant que ceci n'allât pas plus vite, que le mouvement général pût aller dans un autre sens que la prospérité accrue.

Ces années-là ne cherchaient pas de solution dans un retour au passé mais, résolument confiantes en l'avenir, s'efforçaient de tempérer les inévitables troubles provoqués par une mutation trop rapide - assurées qu'elles étaient de leurs forces mais aussi de la bienveillance du grand protecteur qui était à leur tête. Est-ce ceci qu'on appelle le bonheur ?

Il n'est pas étonnant, au regard de ce qui se sera passé depuis, qu'elles éveillent quelque nostalgie ; pour autant ce serait se méprendre, et confondre histoire avec émotion, que de supposer que tout y fût rose. Le mot crise n'attendit pas le premier choc pétrolier de 73 pour envahir journaux et ondes : il était déjà au centre des chroniques d'alors : crise internationale, du Moyen Orient ou du Viet-Nam, crise monétaire (dévaluation de la Livre) ; crise agricole etc …

Les choses allaient bien mais nous ne le savions pas. Au même titre qu'aujourd'hui nous sommes plus pessimistes - déclinistes ? - que les afghans ou pakistanais.

29.1 Quelques évidences

Ce qui me suggère plusieurs réflexions - parfois triviales - mais qu'il n'est pas sot de rappeler :

- ne pas confondre la confrontation des faits avec les reconstructions mentales qu'on en peut former a posteriori. La première est l'objet de l'histoire ; la seconde, souvent, des idéologies. Rien n'est plus dangereux à cet égard que les délires autour du roman ou du récit national. Quand bien même ce fut une véritable avancée théorique d'intégrer une histoire des mentalités, celle-ci ne saurait résumer à elle seule l'Histoire ni lui épargner la nécessaire critique des documents. Faut-il le rappeler ? notre regard est toujours trop partiel et partial pour valoir preuve. C'est ce que Rioux rappelle en affirmant

  > *On peut accéder à ce qui, plus tard, apparaîtra comme une période considérée nostalgiquement comme heureuse, par exemple la Belle Époque ou les "trente glorieuses", en l'ignorant sur le moment, mais en gardant tout de même l'espoir que les actions du présent profiteront aux générations suivantes.*

- nous n'avons jamais conscience de l'histoire en train de se faire sous nos yeux : la France d'alors liquide les ultimes rémanences d'un pays agricole encore prédominant en 14, cherche - et semble trouver - sa posture de puissance intermédiaire après le double désastre des deux guerres mondiales mais où trouver le juste regard d'entre les anciens assistant à la disparition brusque de leur monde et les *jeunes* - catégorie pléthorique mais turbulente en

ces années où les baby boomers accèdent à l'age adulte - qui estiment qu'il n'avance pas assez vite ? Tout juste peut-on observer que le rapport de forces jouait en leur faveur - au moins par le nombre - ce que 68 allait illustrer. Sans surestimer le poids des données démographiques, au reste ambiguës puisque la France sait encore préserver vigoureusement sa natalité en dépit de sa déprime, il faut bien admettre que voici fait qui éloigne vertigineusement la France d'alors de celle d'aujourd'hui : c'était alors un pays jeune ; c'est aujourd'hui un pays vieillissant qui le rapproche plus de celui des années trente où épuisé, craintif, on s'allait bientôt chercher refuge dans l'illusion d'un retour en arrière réparateur ourdi par un père Fouettard sénescent ! Fin d'une époque, début d'une nouvelle ou simple transition ? Toujours est-il que cette vague forte d'industrialisation aura été conçue comme la marque de la modernité et le signe même de a renaissance. Pouvions-nous savoir qu'elle ne serait que transitoire et que trente années à peine plus tard, le pays s'engagerait dans la désindustrialisation ?

Voici pointée toute la cécité de l'observateur comme de l'acteur de l'Histoire : le recul permet sans grande difficultés de constater que ces période de prospérité sont bien plutôt des exceptions que des normes - la référence bienvenue à la Belle Époque le désigne bien. Or, parce que nous nos dirigeants appartiennent à cette génération, aucun n'imagine d'autre stratégie pour sortir de la crise que les recettes d'antan, le retour à la croissance, le productivisme etc et révèlent qu'ils ne possèdent aucune grille de lecture leur permettant de penser et préparer l'autre grande transition qu'impliquent les menaces environnementales.

61 L'industrie française
Donzère-Mondragon

LE Rhône, à cet endroit, a un courant très rapide. On a détourné une partie de ses eaux dans un canal. Ce canal comprend deux plans, comme deux marches d'escalier. L'eau tombe d'une marche sur l'autre ; là est établie une formidable usine électrique.
A droite du barrage, une écluse permet aux bateaux de passer. La navigation est plus facile, car le canal est profond et sans courant.
Donzère-Mondragon est un travail admiré dans le monde entier.

● [Barrages de la région : photos ou visites. Explications simples, faciles à donner sur Donzère-Mondragon, à l'aide du croquis. Les travaux permettent en outre l'irrigation. L'énergie produite représente la puissance d'environ 800 locomotives, le travail de 8 millions de manœuvres !]

● La France a construit beaucoup de barrages et d'usines électriques.

- cette période qui n'a d'yeux que pour la machine - il suffit de réécouter de Gaulle parler de la *civilisation mécanique* comme moteur de l'évolution pour le comprendre - est manifestement celle d'une prodigieuse inconscience qui plonge ses racines très loin - dans le *devenir comme maître et possesseur de la nature* de Descartes comme dans le siècle des Lumières qui parlera pour la première fois du bonheur comme une idée nouvelle (St Just) - dont nous portons aujourd'hui le faix. Cette période est

terminée sans que rien ne nous prépare à un avenir que nous ne savons ni plus entrevoir que préparer et qu'aucune grande théorie, idéologie, aucun projet politique. C'est ce qui nous sépare le plus d'elle.

- rien n'est plus irrationnel, en tout cas moins scientifique, que le bonheur qui peut à l'occasion faire l'objet du discours politique - mais comment alors ne pas s'en méfier ? - moins mesurable en tout cas. Parce que la France d'alors venait de très bas et très loin, qu'elle sortait à peine de longues années de pénuries et de privations, elle s'est engouffrée avec une particulière gourmandise dans un appétit dévorant de consommation que l'on a vite fait d'assimiler au bonheur. Loin de moi l'idée d'entonner le grand air moralisateur d'un bonheur spirituel plus riche que la perdition dans les choses matérielles où d'y déceler la cause profonde de ce grand mouvement de déchristianisation qui ira chercher ailleurs ses valeurs sacrées ; pour autant, comment ne pas constater que si le malheur est aisément repérable - guerres, souffrances, extrême pauvreté, chômage etc - le bonheur quant à lui s'avère plutôt comme le grand silence des âmes. Hegel n'avait pas tort : les peuples heureux n'ont pas d'histoire. De la même manière que la guerre est toujours l'intrusion de la grande histoire dans la petite; le bouleversement des destinées individuelles par le sort collectif, de la même manière le bonheur se situe à l'exacte croisée entre raison et émotion, entre subjectif et objectif, mais surtout entre le local et le global. C'est cette croisée qui est intéressante.

29.2 Du bonheur

Partant de ce truisme que nul ne peut consciemment et volontairement aspirer au malheur, et qu'ainsi au moins par antiphrase que tous nous aspirions au bonheur, il faut bien admettre que nous parvenons malaisément à mettre du contenu derrière ce terme. Ne pas souffrir n'est qu'un premier pas et ne suffit pas à le définir même si ce pas est loin d'être négligeable. Alain, dans les propos qu'il lui consacra, le ramène surtout à la volonté - ce qui était bien dans la manière de ce républicain positiviste ! Qu'il relève de ce que l'on ébauche plutôt que de la passion, soit ! mais encore ? Qu'il n'y ait pas de projet politique qui ne le sous-entende - après tout l'on ne bâtit pas un projet de société pour que les choses soient pire qu'avant - est assez évident : le communisme lui-même dans son slogan *de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins*, avait esquissé une organisation politique et économique dont la finalité était la reconnaissance de l'individu. Toute la question demeure de savoir jusqu'où peut le politique entreprendre : jusqu'à créer un homme nouveau - où l'on peut deviner le ferment de tous les totalitarismes - ou bien seulement préparer les conditions d'émergence de cet homme ? Où politique et psychologie vont se heurter : en dépit

de la recherche d'un improbable continent freudo-marxiste, Éros semble bien, au yeux de Freud, totalement inconciliable avec la civilisation et le progrès un mythe bien fragile sous les poussées de Thanatos.

Le catholicisme avait eu au moins le mérite de ranger le bonheur au magasin des accessoires, les malheurs du monde n'étant jamais que le prix à payer d'une culpabilité originelle. A remiser le bonheur dans l'espérance lointaine d'une félicité paradisiaque, au moins permit-il à toute une culture de souffrir - dans tous les sens du terme - les malheurs du monde - en fait de les considérer comme norme du temporel. La modernité, certes, inventa le bonheur, mais surtout la frustration.

Au fond, tout ceci est-il bien vain - au sens de la vanité : le bonheur entendu comme pleine réalisation de ses désirs ne saurait s'entendre que comme une quête, certainement pas une conquête ; un désir réalisé est un désir mort et plongée dans l'inconscient. La dynamique de l'être tient assurément dans sa constante et renouvelée frustration.

Si je devais me replonger dans ces années-là et (re)raconter mon enfance, je dirais à peu près la même chose d'autant que mes parents s'étaient protégés à la fois du passé et de leurs famille en s'isolant dans un recoin perdu des frontières mosellanes où, de surcroît, le petit univers de l'école dressèrent encore plus ses murs de protection. Enfance heureuse d'abord parce qu'elle ne fut pas malheureuse et que rien ne m'y pesa ni ne m'entrave encore. Mais heureuse aussi parce que, entouré de la tendre affection de mes parents qui ne me demandèrent même pas d'être le meilleur à l'école mais seulement de faire au mieux, j'y aurai pu m'amuser, découvrir, m'intriguer parfois mais m'inquiéter jamais. Il y a dans le bonheur, enfantin en tout cas, quelque chose de l'ordre de l'innocence. Plus tard, lycéen puis étudiant, je m'initiai et transgressai sans doute quelques frontières sans que jamais le regard ne fut réprobateur. Heureux temps où l'on pouvait choisir sa voie sans trop se soucier des débouchés - c'est ainsi que j'empruntai les terres philosophiques. Oh bien sûr de me voir me destiner à l'enseignement ne pouvait pas déplaire, juste inquiéter que ce fût dans la discipline où il y avait le moins de postes à pourvoir mai j'entends encore mon père me dire que ce serait une autre manière de tuer que de contraindre un enfant à poursuivre une carrière qu'il ne désirait pas. Où le respect scrupuleux du 5e commandement n'allait-il pas se nicher …

Ce fut le temps de mes premières révoltes - antimilitaristes d'abord, guerre du Viet-Nam oblige, puis plus étroitement politique. En ces années-là être marxiste était une évidence, être gauchiste une obligation morale. Coincé entre la théorie et les camarades, je traversai ce monde que je ne connaissais pas, même si la classe ouvrière ne m'était, bien loin de là, pas étrangère. Ma répugnance à m'encaserner, mon horreur de tout dogmatisme firent que je ne m'y attardai pas vraiment. Me reste de ces années-là un violent dégoût devant cette bourgeoisie triomphante et cynique que

Pompidou incarnait si fidèlement, et que l'étole de gloire épique d'un de Gaulle ne drapait même plus.

Ce monde allait bientôt disparaître et tout engloutir avec lui. Paradoxalement, mes années d'adulte furent celles où la gauche aura été beaucoup au pouvoir - vingt ans entre 81 et aujourd'hui - mais où crises après crises, les États se seront anémiés, la gauche reniée trop souvent, et les centaines de milliers de chômeurs ajouté aux millions qui les précédèrent … Au regard d'aujourd'hui, bien entendu, la période semble idyllique mais illustre surtout combien nous n'avions rien vu, ni vu venir ; rien compris à ce qui se passait. Me reste le goût non pas amer mais un peu désespérant devant ces révoltes vaines, ces luttes vite défaites, l'insolence incroyable de la bourgeoisie. L'inquiétude surtout devant notre impuissance à penser demain comme si une gauche moderne n'avait de sens qu'à se renier en teintant un peu, tout juste un peu, de social un libéralisme qui s'impose avec la violence de l'évidence et des partis pris.

J'entends encore ma mère me téléphoner au soir du 10 mai 81, un peu triste, pour me dire : *maintenant ils nous ont même volé l'espoir* ! Le malheur est-il vraiment le prix à payer pour que renaisse l'espoir. Si tel était le cas, assurément l'avenir serait le grand moment de la résurrection de l'espérance. Mais est-il encore des oreilles pour l'entendre, des langues pour la proclamer, des bouches pour la nourrir ?

30 Exister

Évoquée déjà, mais d'un point de vue plutôt métaphysique, c'est une question qu'on ne pose pas, ou dans le silence tant nous craignons de paraître naïf ou sot de nous la poser encore. C'est pourtant une question latente, implicite qui rampe insidieusement sous toutes ces autres que nous pouvons évoquer ici ou là, qui se terre en tout cas sous celle de la valeur travail dont nous ***venons d'écrire*** qu'elle résumait à peu près toutes les contradictions de notre temps.

30.1 Souvenirs

Je n'arrive pas tout à fait à taire l'angoisse de l'adolescent que je fus qui ne pouvait pas, avec son peu de bagage certes, si peu d'expérience et encore tellement peu de savoirs, impétueux, impatient certes, intolérant, un peu, ou simplement fougeusement pressé, qui ne pouvait pas à l'orée de ses choix, se demander ce qu'il allait bien pouvoir faire de sa carcasse, le sens que pouvait avoir tout cela, la signification qu'il désirait ou seulement pouvait donner à son existence. Ni, à l'autre bout, quarante ans après, une vie professionnelle finissante, une vie tout court qui dévale l'ultime pente, taire l'incertitude qui taraude et le décompte mitigé non tant des désillusions et des échecs qui, après tout, ponctuent inexorablement tout chemin, ou même ces petites trahisons et lâchetés qui nous font parfois, pour l'immédiat préférer l'ombre, et y négliger ce que nous nous fûmes promis ; taire la pauvreté ordinaire de ce qui fut réalisé.

Que peut-on dire finalement de celui que l'on enterre : il a travaillé, il a aimé … et puis ?

Lorsque je regarde mes étudiants, même si la filière gestion qu'ils ont empruntée les y prédispose, que vois-je sinon des jeunes gens affairés d'entasser diplôme sur diplôme pour se précipiter dans je ne sais quelle officine où ils espèrent certes de bons revenus mais au prix de tâches plus ingrates qu'ils ne l'imaginent où ils promèneront ennui et subordination pour seul viatique. Ceux-là demain s'engouffreront dans le mariage et leur petit pavillon de banlieue espérant trouver ici lot de consolation à leur ordinaire étriqué …

Tout a l'air de s'être passé comme si avait d'autant mieux été intériorisée la vertu du travail que ce dernier se sera fait plus rare ; d'autant plus été balayée toute autre perspective existentielle que le brouillage idéologique qu'a produit le pragmatisme ambiant aura mieux dominé les consciences.

Y échappai-je en ces années 70 débutantes où le travail résonnait comme une évidence ? non, évidemment ! tout au plus avais-je choisi le métier d'enseignant pour la relation à l'autre qu'il permettait. Je crois avoir toujours préféré travailler avec de l'humain qu'avec des dossiers même si alors je ne l'eusse sans doute pas exprimé ainsi et que le modèle paternel eût bien du jouer un peu.

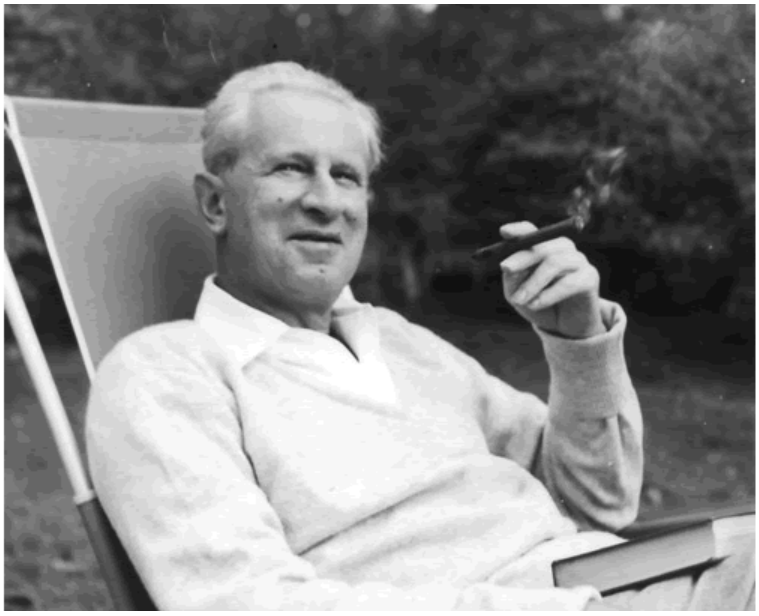
Je n'aurais jamais imaginé pouvoir ne pas travailler, mais surtout me le devoir autoriser. Car c'est bien en terme de devoir moral que ceci me fut inculqué. Pour autant l'existence ne s'y réduisait pas ; ne devait pas, ici encore, s'y résumer. Gagne-pain, oui, pour lequel on pouvait si l'on avait de la chance éprouver de l'intérêt, mais le plus souvent aller chercher ailleurs le sel de l'existence. Le clochard, pour autant qu'il nous paraissait avoir choisi son lot, avait son charme parce qu'il paraissait ne pas transpirer la misère mais le refus du système. Dans l'éloge de la paresse, il y eut bien quelque chose, au delà du slogan provocateur, qui parut au moins n'être pas la dupe des enfermements à venir.

Car c'est cela qui nous caractérisait le mieux - et cette époque : *le refus* ! Qu'on aille quérir dans une transcendance un monde suffisamment dense pour étayer le sens de notre présence, ou dans le rêve du soir du grand soir, dans le dégoût suscité par ce monde petit-bourgeois et étriqué (les deux ne sont-ils pas étroitement synonymes) la force de supporter le quotidien en en préparant son renversement, les meilleurs d'entre nous cherchèrent dans les livres, non pas ceux que l'on lit mais ceux que l'on écrit ; dans les œuvres, musicales ou picturales, de quoi s'évader tout en restant présent. Je crois bien que nous avions alors le sens du collectif et que rien ne nous était plus étranger que l'idée de se ménager un havre égoïste au milieu de la turbulence commune.

Mais ceci me ramène à la question originaire : qu'est-ce qu'on fait là ? A quoi bon toute cette agitation ?

J'avais alors été séduit par la théorie marxiste de l'aliénation moins d'ailleurs pour sa dimension économique qu'existentielle : travailler revient à mobiliser ses efforts, sa force, sa pensée éventuellement vers un objectif qui n'est pas le sien ; pour des résultats qui ne seront pas les siens mais appropriés par d'autre. Hormis les cas si rares où sa propre volonté rejoint la finalité de l'institution pour laquelle on travaille, hormis l'œuvre de l'artiste ou la recherche intellectuelle, on y vent son âme … pour si peu.

Séduit aussi par l'approche sartrienne, même si j'en sais mieux désormais les limites : que le réel fût absurde et soyons en conséquence condamnés à lui donner un sens m'apparut moins comme un paradoxe que comme une de ces ruses dialectiques capables de transformer une faiblesse en force, un mal en une prodigieuse opportunité. *Condamnés à être libre*, sans doute, mais cette condamnation était la porte enfin ouverte d'un humanisme puissant et résolu.



A l'inverse, Freud, qui ne crut jamais que notre socialité fût propice à la réalisation de nos désirs, nous mettait à l'intersection d'un curieux dilemme ou plus exactement d'une étrange arithmétique entre amour et travail - ***qu'est-ce qu'être normal ? Aimer et travailler*** - où la contrainte assumée de celui-ci permettait de contenir les débordements de celui-là, où la dynamique de celui-là semblait tout juste bonne à assurer la reproduction de celui-ci. Et si les développements d'un improbable freudo-marxisme nous laissèrent alors rêver d'un avenir qui fût épanouissant autant que juste - *Eros et Civilisation* - nous, feignant d'oublier que ces deux approches demeuraient irréductiblement contradictoires, tout ceci finalement, l'effondrement du bloc soviétique mais bien avant la mise en évidence de son caractère totalitaire mais aussi la fin des Trente Glorieuses et la longue litanie des destructions d'emplois liée à la superbe de l'idéologie libérale désormais triomphante, allait bientôt reléguer tout cela dans le magasin des accessoires étranges d'adolescents post soixante-huitards un peu attardés et trop paresseux pour rentrer dans le rang.

Plus j'y songe, et plus je réalise que cette période aura été celle de la démolition systématique, méthodique et acharnée d'à peu près tout ce qui lui précéda :

- *économiquement* nous ne mîmes pas si longtemps que cela, après la fin de l'agriculture pour entamer la démolition de l'industrie. Avec l'empire triomphant des services, nous voici désormais confamnés à une mondialisation financière où l'économie virtuelle des flux financiers balaye tout sur son passage.

- *politiquement*, après l'écrasement du fascisme, l'heure avait pu sembler être celle du socialisme ; elle ne fut pas même celle de la démocratie que le libéralisme allait réduire à une pure et simple technocratie

- *idéologiquement*, après avoir cru en finir avec le triomphe du religieux, nous appuyant sur les acquis de la raison et les réussites des sciences, nous voyons resurgir les pires des

fanatismes sous la forme des intégrismes de tout poil mais aussi des extrême-droites désormais relégitimées par l'amnésie collective et les délires identitaires.

- *socialement*, les progrès techniques, après avoir semblé pouvoir assurer une aisance matérielle jusque-là inédite, se révèlent évidemment impropres à garantir une socialité apaisée et menacent plutôt de déliter définitivement le lien social ne laissant devant eux que des communautés repliées sur elles-mêmes, hérissées de forteresses et de préjugés. Sans compter les désastres environnementaux qui ne manqueront pas de susciter peurs, réactions régressives et désastres tant politiques qu'humains.

Ce n'est sans doute pas la première fois dans l'histoire de l'humanité que soient ainsi sapés tous les fondements de ce qui précédait. Mais il me semble bien que, cette fois, nous ne savons même plus par quoi remplacer ce que nous venons de détruire.

Alors quoi ? Exister reviendrait-il seulement à essouffler nos vains efforts pour rien ou pour le pire ? sans espoir mais surtout sans aucune idée d'un quelconque espoir ? Exister n'est-il que l'empire de cet irrésistible absurde ?

30.2 Homme qu'as-tu fait de tes talents ?

> *Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième, à chacun selon sa capacité, et il partit. Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla, les fit valoir, et il gagna cinq autres talents. De même, celui qui avait reçu les deux talents en gagna deux autres. Celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un creux dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint, et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu les cinq talents s'approcha, en apportant cinq autres talents, et il dit : Seigneur, tu m'as remis cinq talents; voici, j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître. Celui qui avait reçu les deux talents s'approcha aussi, et il dit: Seigneur, tu m'as remis deux talents; voici, j'en ai gagné deux autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha ensuite, et il dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui amasses où tu n'as pas vanné ; j'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre; voici, prends ce qui est à toi. Son maître lui répondit: Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que j'amasse où je n'ai pas vanné ; il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi avec un intérêt. Ôtez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. Et le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Mt, 14, 30*

S'il est une parabole connue, c'est bien celle-ci et pourtant si l'on y a retenu l'éloge nécessaire du mouvement, du travail, de la vocation humaine à faire fructifier le jardin dont il serait dépositaire, on n'a peut-être pas assez remarqué, qu'en même temps, au détour d'un verset, sonnait la terrible menace d'une fin apparement injuste, en tout cas intransigeante.

Car celui qui a, on lui donnera et il aura du surplus, mais celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé

Condamnation de la paresse dont on sait qu'elle est un de ces péchész capitaux parce qu'il entraîne tous les autres ? Condamnation de la peur de qui ne prend pas de risque, peur de perdre, peur de son maître aussi ?

Tout ceci rentre effectivement dans le corpus des valeurs bourgeoises faisant l'éloge du patron qui gagne parce qu'il entreprend, prend des risques et ne ménage pas sa peine à l'encontre du petit qui mégote et du coup perd tout de ne rien vouloir gagner. Voici qui ressemble étrangement à la liturgie libérale. Il y a pourtant ce jeu d'opposition ici entre ce qui augmente et ôte. Le serviteur utile n'est pas celui qui exécute un ordre, se contenterait de faire ce qu'on lui a dit de faire mais celui qui, d'ingéniosité en habileté s'augmente et devient ainsi acteur autant qu'auteur.

Où commence l'œuvre et pas seulement le travail.

Bien sûr cette dialectique qui fera qu'au terme du processus dialectique, c'est le serviteur qui dominera le maître ou, en tout cas, aura créé une telle interdépendance que les positions deviendront interchangeables, mais ce lent cheminement surtout où l'homme advient dans le geste même de la terre qu'il laboure, du vase qu'il forme, du pain qu'il pétrit.

Où je retrouve cette si ancienne intuition d'une existence qu'il fallût concevoir comme une toile ou une page blanche qui renfermât peut-être tous les possibles mais ne cesserait d'être ce chiffon que sitôt qu'on l'augmenterait de soi. Donner sa chance à l'objet pour qu'à son tour il entrouvre les portes de votre être. Avoir le souci du geste élégant, y mettre son cœur ou son âme, qu'importe, c'est bien plus qu'avoir le souci de la belle ouvrage ou faire montre de cette conscience que l'on dit professionnelle ; c'est bien plutôt habiter son geste .

J'aime assez l'adage selon quoi il n'y aurait pas de petites choses ni de petits ou sots métiers. C'est une erreur que de croire que l'art serait réservé à quelques uns que le destin aurait gâté de quelques dons. Même pour ceux-là, sueur et doutes seront le lot commun. Si, effectivement, écrire, peindre ou composer demeure le fait de quelques uns, qu'il demeure inimaginable que l'art devînt jamais l'unique forme de l'action humaine, s'il est de notoriété bourgeoise de préférer l'utile à ce qui serait à soi-même sa propre fin, néanmoins l'œuvre commence sitôt le regard porté sur le monde, sitôt l'engagement de chacun à tenter de lui donner un sens humain.

Je devine la vertu en tout ce qui augmente l'humain ; je sais le vice toujours devoir le réduire et le rendre inutile. La perversion de la technique moderne tient moins, me semble-t-il, à la réquisition

du réel comme stock ainsi que se complaisait à le penser Heidegger, qu'à la réification de l'homme lui-même qui ne se présente plus que comme une force de travail à négocier - mal - comme une machine à plus-value ; qui, parce que réifié, est en même temps instrumentalisé comme simple rouage d'un système qu'il est seulement chargé de reproduire. Ce faisant, Arendt l'avait repéré, l'homme perd en même temps le monde, réduit qu'il est aux triviales fonctions du produire et consommer. ***Acosmisme, Verlassenheit***.

Ce n'est pas tant que le monde, alors, fût désenchanté, c'est qu'il n'y en eût plus du tout !

> *S'il est si difficile d'appréhender ce qu'est le mal, c'est parce qu'il semble lié à l'invention d'un système dans lequel l'homme devient superflu Arendt*

Or ce n'est pas le travail, qui renvoie uniquement à la production d'objet de consommation et réduit l'homme à sa condition d'être biologique condamné à puiser dans la réalité de quoi survivre, mais l'œuvre qui seule est création d'un monde humain durable ; elle seule constitue la condition d'un monde où l'autre s'approche et que pensée et action parachèveront.

Nous voici au cœur de ce qu'exister peut vouloir dire : Hegel comme Marx l'avaient vu, il n'est d'homme que face à un autre homme et c'est cette rencontre seule, qui dépasse de loin la seule reproduction de ses conditions de vie qui ressortissent de la vie privée et certainement pas publique, qui est à même de créer un espace humain qui puisse si peu que ce soit perdurer et se transmettre. Eriger le travail en valeur suprême comme le fait l'idéologie désormais dominante, c'est ramener l'individu à lui seul, à l'étroitesse de son espace privé, c'est l'arracher à ce qui lui eût permis de se dépasser - d'être homme. De le demeurer

Arendt a raison : on ne peut rien imaginer de pire !

31 Centimètre (encore et toujours)

Une suite ? C'est en tout cas la récente interview accordée par Valls qui me pousse à y revenir. Et ce très beau portrait brossé d'E Badinter. L'impression détestable qu'il suffirait de ne se déplacer que d'un petit centimètre pour que tout ce qui, auparavant, était détestable, soudain se fît désirable …

Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà…

Interview de la semaine dernière quand il était encore question d'interdire une manifestation contre la loi travail - manifestation autorisée depuis sous des conditions drastiques mais révélant les atermoiements du gouvernement. Qu'il est difficile, quand on se dit de gauche, d'interdire une manifestation quand on célèbre en même temps le Front Populaire ! manifestation qui est quand même un droit constitutionnel ce que cyniquement Sarkozy ne s'est pas fait faute de rappeler.

Image un peu désespérante de cette glissade autoritaire qui est la marque de fabrique de Valls, image d'autant plus délétère quand elle cache la profonde faiblesse d'un pouvoir à bout de souffle qui survit d'atermoiements en reculades, de renoncements en suivisme parfois veule.

Nul n'est Clemenceau qui veut, dont Valls se recommande pourtant. Clemenceau lors de son premier passage à Matignon (1906-1909) se fera sans vergogne briseur de grèves et s'enorgueillira du titre de *premier flic de France*. Il n'était pas socialiste mais radical, d'un radicalisme qui avec la loi de séparation (1905) avait à peu près achevé son programme initial, devenant un parti de gouvernement constituait désormais le centre de gravité de la vie politique française. Le droit social balbutiait à peine : Clemenceau était passé du côté de l'ordre ; on l'eût préféré de l'autre côté. Tout s'inventait encore et la République elle-même. L'autorité, surtout après 14, allait devenir un leit-motiv : la sienne en 17 allait faire merveille. Rien n'est plus révélateur d'ailleurs que cet échange avec Jaurès à la Chambre :

> *« Monsieur Jaurès, vous promettez tout à l'ouvrier, mais vous n'êtes tout de même pas le bon Dieu !*
> *- Et vous, vous n'êtes pas le Diable !*
> *- Qu'en savez-vous ? »*

Un gouffre entre celui qui exerce le pouvoir et celui qui s'oppose : exercice classique et dans la lignée du parlementarisme. Qui n'est pas non plus si éloigné que cela de ces deux tendances observées en 65 par de Gaulle entre ordre et mouvement et où il voyait la signification ultime de la distinction droite/gauche.

Mais au fond, n'est-ce pas ceci que l'on appelle le sens de l'État, voire la raison d'État, une simple

question de posture tant on peut imaginer qu'à positions inversées, celui qui autrefois défendait la contestation, se mettrait aussitôt à défendre l'ordre, une fois parvenu au pouvoir. Question de principe, assurément, de limites, donc de compromis, on peut l'imaginer. Alors oui, question de posture et de légitimité. Chacun dans l'affaire jouant le rôle qui lui est assigné.

Mais un gouffre aussi entre celui qui exerce le pouvoir et celui qui pense ; entre la pratique et la théorie aimerait-on croire ; entre une assez ample souplesse dans l'observance de ses principes et une intransigeance voire une raideur. Entre réalisme - au sens de pragmatisme - et idéalisme ?

Ce serait trop simple ! Mais je ne puis oublier la catastrophe que représente presque toujours l'intellectuel au pouvoir, a fortiori quand il s'agit d'un philosophe. Voire le désastre que provoque sans jamais défaillir la référence politique à une philosophie précise - Rousseau ou Nietzsche en savent quelque chose…

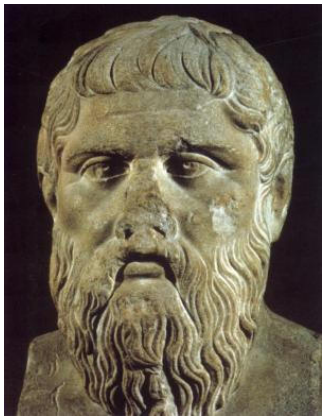
Arendt évoque une hostilité entre philosophie et politique, indiquant en tout cas que depuis Platon, nul philosophe ne peut demeurer neutre face à la politique. J'ai, pour ma part, évoqué l'idée d'un double déni du politique qui serait le fait tant de la philosophie que des politiques eux-mêmes.

Qu'est-ce à dire ? Qu'il puisse se perpétrer une action politique sans assise théorique, idéologique. Évidemment non : à sa manière, toute action est une théorie matérialisée. Que la philosophie - et avec elle tous les champs des sciences humaines - dussent se cantonner en leur pré-carré conceptuel et n'avoir de lien avec le réel que très abstrait, trop hypothétique ? Évidemment non : l'exemple des intellectuels engagés, même et surtout quand ils se fourvoient, désigne assez bien l'inévitable tension qui pousse le penseur vers l'action, quand même il y demeurerait pataud. Qu'il y dût demeurer une irréductible contradiction entre cohérence et fidélité aux principes, d'un côté, et ce que Mendès France appelait la *politique du chien crevé au fil de l'eau* ? Mais ceci signifierait la condamnation même de l'action réduite au pire à l'impuissance, au mieux à l'arrangement comme si traduire une idée en acte revenait à la trahir inéluctablement ou que la pensée demeurât un aimable decorum, nécessaire peut-être mais totalement inutile.

Question de regard, de position, de posture ? Qui exerce le pouvoir a des décisions à prendre et vise l'efficacité entendue au moins comme la poursuite d'une fin décidée quand celui qui théorise n'a que la cohérence à mettre en évidence qui autorise une meilleure compréhension des événements qui se présentent invariablement en un aimable fouillis. Qui pense vise l'universel ; qui agit, au contraire, y renonce définitivement. Entre les deux, un gouffre.

31.1 Trois figures

Qui me viennent spontanément à l'idée :



Platon d'abord qui met si bien en évidence combien celui qui parvint à s'extirper de la caverne, répugne à y redescendre. Avons-nous assez remarqué combien il n'était pas parvenu seul à en sortir ; combien il ne parvient pas, seul, à y retourner.

Cioran, ensuite, dont le scepticisme radical en même temps fascine et trouble, qui s'est toujours tenu à l'écart tant des autres que de l'action et qui aura toujours conçu cette dernière comme un renoncement à soi et à l'universel, comme un divertissement tout juste bon à apaiser nos angoisses.

Mendès-France, à l'autre extrémité de la ligne, du côté de l'action, aura, bien involontairement, illustré l'impuissance du politique à concilier efficacité et fidélité aux principes. Ce que les gaullistes, assez sottement d'ailleurs, n'eurent de cesse de lui reprocher tenait bien à cela : d'avoir tenu trop rigidement à sa conception de la République, il se serait isolé, condamné au *ministère de la parole* … à l'impuissance. Autre manière de dire qu'efficacité de l'action équivaut à compromis, arrangement.

> *La sphère de la conscience se rétrécissant dans l'action, nul qui agit ne peut prétendre à l'universel, car agir c'est se cramponner aux propriétés de l'être au détriment de l'être, à une forme de réalité au préjudice de la réalité. Le degré de notre affranchissement se mesure à la quantité d'entreprises dont nous nous serons émancipés, comme à notre capacité de convertir tout objet en non-objet. La tentation d'exister, in Oeuvres, coll. Quarto, éd. Gallimard, p. 825*

Cioran, à son étrange manière le dit : nul ne peut voir les choses telles qu'elles sont. Le pourrait-il d'ailleurs qu'il serait un monstre de sortir ainsi de l'humain. D'où l'impossibilité d'agir sans renoncer ipso facto à l'être pour se contenter de croire agir sur telle ou telle de ses propriétés. Les grecs avaient vu juste qui considéraient que l'entendement humain était bien trop faible et si cruellement fini pour oser seulement espérer pouvoir embrasser la totalité de l'être ; n'avaient pas tort de considérer que vivre était une malédiction qui écartelait entre les deux extrêmes de

l'impuissance et de l'hybris. Sans doute dut-ce un peu paradoxal d'en appeler à la philosophie pour le peu de résultats qu'elle se savait elle-même pouvoir offrir - mais entre deux maux ne choisit-on pas le moindre ? - sans doute ceci peut-il sembler choquant à nos regards fragiles de ne voir cette solution proposée qu'à quelques uns, néanmoins le projet politique y prend-il tout sens sens qui est de ménager, entre chaos et nécessité, un îlot où, même provisoirement, quelque chose de l'humain puisse se déployer avec quelque justice et ordre. Car tel est bien, le sens si particulier que revêt le politique aux yeux des grecs et qu'il ne quittera plus. C'est A Comte qui l'a le mieux entrevu, lui qui n'imagina jamais que la philosophie positive, qui est pour lui, loin d'une simple doctrine, l'aboutissement du développement de l'esprit humain, qui n'imagina jamais que la politique n'en fût l'aboutissement logique. Le *Cours de philosophie positiv*e se prolongea ainsi par le *Système de politique positive*. Qu'il fallût préalablement compléter l'échelle encyclopédique par une physique sociale, évidemment, mais cette dernière ne s'entendit à ses yeux que comme le socle scientifique indispensable qui pût rendre possible la technique correspondante : le politique. Le politique ne saurait en aucune manière être la prérogative exclusive d'une aristocratie à même d'imposer un rapport de forces qui lui fût favorable ; elle n'est pas même l'organisation nécessaire des relations humaines : elle se veut nécessairement la substitution, aux rapports de forces, au fait du plus fort, d'un ordre institué qui se veut l'application d'une philosophie, quoiqu'on en ait, c'est-à-dire au moins, dans son sens le plus faible, d'une conception de l'homme.

Il faut aller jusqu'au terme de cette idée parce qu'elle permet de mieux saisir ce qui est en jeu : au sens de ce qu'affirme Cioran, le politique est le pari, sans doute fou, vraisemblablement démesuré, d'une action qui pût se maintenir dans l'universel. Qui, manifestement n'y parvient pas. Permet de comprendre pourquoi 1789 commence par des déclarations universelles, pourquoi notre constitution contient un préambule - celui de la constitution de 46 - consistant lui aussi en une *déclaration des droits de l'homme* ; permet de mesurer la pente dévalée sitôt qu'on aura, non pas tant céder la place aux technocrates que laisser se propager une conception technocratique du politique. St Simon, on le sait, affirmait qu'il fallait remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses : ***on*** n'a pas tort d'écrire que *l'ironie de l'histoire veut que son rêve s'accomplisse sous la forme du gouvernement des choses et de l'administration des hommes*.

On comprend bien ce qui avait pu animer un Saint Simon, pourtant en même temps proclamé par Marx lui-même une des sources du matérialisme historique : substituer aux dirigeants traditionnels qui, malgré la Révolution, demeuraient des dirigeants de naissance, soit dans le cadre de la monarchie héréditaire, soit dans celui, plus libéral d'un système où les mêmes élites se partageaient indéfectiblement le pouvoir. L'administration des choses, au moins, ouvrait la porte à

la compétence et donc à tous. Dans un contexte bien différent qui était celui de la désagrégation de la démocratie athénienne, Platon ne rêva pas d'autre chose : confier le pouvoir aux philosophes qui précisément ne le désiraient pas, revenait en même temps à s'assurer d'un gouvernement de sages et de personnalités compétentes en même temps que d'un antidote contre d'éventuels abus de pouvoir. Ici encore on mesure la pente dévalée : Athènes avait su distinguer d'entre les postes qui exigeaient un savoir-faire technique des responsabilités à proprement parler politiques ; on accédait aux premiers par élection et l'aristocratie qui s'y constituait n'avait rien de gênant puisque c'était là justement ce que l'on recherchait - trouver les meilleurs - mais qu'à l'inverse pour les charges spécifiquement politiques, tous les citoyens étant égaux on s'en remettait au tirage au sort et à la limitation dans la durée des mandats. La démocratie moderne n'était déjà pas chimiquement pure de ne pouvoir être directe, d'être seulement représentative ; elle est devenue politiquement monstrueuse de tout ramener à des recettes qu'il n'y aurait qu'à correctement suivre, et l'humain à des réseaux qu'il conviendrait de juste ordonnancer.

Mendès, involontairement, le concède : demeurer fidèle à sa conception parlementaire de la République, récuser les coups tordus - à propos de la gestion gaullienne de la question algérienne - revint pour lui à rester dans l'opposition. Il faut écouter Sanguinetti dans sa longue question avouer son incompréhension : la gravité de la crise impliquait tous les compromis. Pythie plutôt qu'acteur, dit-il. C'était déjà avouer sa conception césarienne de la République de ne pouvoir imaginer un quelconque rôle pour l'opposition.

Bien sûr on pourrait arguer que ce sont plutôt les faiblesses inhérentes de la IVe qui empêchèrent Mendès d'aller jusqu'au bout du processus entamé de décolonisation. Pour autant, force est d'admettre qu'en dépit de son autorité et des pouvoirs qu'il s'est conférés, De Gaulle mit plus de quatre années à en finir avec la guerre d'Algérie, non sans renoncements, ni duperies d'ailleurs.

Sommes-nous restés prisonniers d'une approche théologique du pouvoir ? Remarquons-le, dans les textes, la réalisation suit immédiatement la parole décisive. *Que la Lumière soit et la Lumière fut.* L'omnipotence se reconnaît toujours dans les textes par cette contiguïté entre la parole et l'acte ; au contraire, l'impuissance par la distance parfois vertigineuse entre les deux. *D'où chose extraordinaire, rien ne s'en suit.* Si pour agir, il faut tout connaître et voir les choses comme elles sont, ce qu'énonce Cioran, alors seul Dieu est action, est le seul chez qui être, parole et acte coïncident immédiatement. Alors l'homme qui n'est ni ange ni bête, ni dieu ni démon, qui ne voit jamais les choses que d'un seul et bien étroit point de vue, demeure aux antipode de toute connaissance possible, à l'écart maximal de toute action valide.

Il y a bien ce passage au début du *Faust* de Goethe, passage où le héros se retranchant dans son cabinet de travail, un peu las de tant de recherches infructueuses, s'en va chercher consolation dans la traduction du Nouveau Testament comme si ce travail-ci, tout aussi intellectuel que ses recherches habituelles, pouvait compenser ses échecs ordinaires.

> *Il est écrit : Au commencement était le verbe !*
> *Ici je m'arrête déjà ! Qui me soutiendra plus loin ?*
> *Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, le verbe ! il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer.*
> *Il est écrit : Au commencement était l'esprit !. Réfléchissons bien sur cette première ligne, et que la plume ne se hâte pas trop ! Est-ce bien l'esprit qui crée et conserve tout ? Il devrait y avoir : Au commencement était la force ! Cependant tout en écrivant ceci, quelque chose me dit que je ne dois pas m'arrêter à ce sens. L'esprit m'éclaire enfin ! L'inspiration descend sur moi, et j'écris consolé : Au commencement était l'action !*
>
> *Goethe, Faust*

Entre traduction et trahison, on le sait, il est plus qu'un voisinage : un risque constamment couru ; entretenu. Nous sommes tous, finalement, des traducteurs qui portons le sens d'ici à là, nous efforçant le plus souvent de l'amener intact, redoutant de ne toujours y parvenir. Je cherche mes mots pour qu'ils incarnent au mieux ma pensée ou mes sensations alors que je sais bien qu'il n'est pas de pensée sans mot et que deviendrait fou quiconque s'exercerait à penser sans langage. Le politique lui-même, quand il se targue d'être représentant, transporte les voix, se croit porte-parole, et bien entendu, le plus souvent s'en éloigne, les couvre voire les étouffe parce qu'il s'imagine ne pouvoir faire autrement, qu'il les oublie, ou se vante de leur substituer sa propre volonté ! Êtres de réseaux, nous nous tenons à l'intersection et tantôt laissons passer, tantôt bloquons. Je l'ai écrit souvent, Paraclet et Diable sont juchés sur la même intersection : celle du λόγος. A la fois notre pire ennemi - dis oui ou dis non ; le reste vient du Malin ! - et le seul promontoire où nous hisser : il n'est qu'à considérer l'incapacité qu'eut ***Cioran*** à justifier avoir écrit son *Précis de Décomposition* en 49. C'est que la pensée est déjà un acte - et l'écriture évidemment.

C'est bien ce que Faust découvre dans sa traduction : λόγος est absent du texte ; il ne figure d'ailleurs pas dans la Bible de Luther. Mais lisons bien : d'esprit à force puis de force à action, voici continuité que suggère assez bien le terme grec disant à la fois recueil et rassemblement, continuité évidente chez Dieu - si difficile - impossible ? - chez l'homme.

Chez Goethe, la réunion de la pensée et de l'action se fera sous l'égide de la tentation - mais après tout n'était-ce pas déjà le cas dans le texte de la Genèse. Cet arbre interdit, qui est celui de la connaissance du bien et du mal, la manducation du fruit, oui, voici les premiers actes humains … et ils relèvent de la faute.

> *Ce qu'on appelle "sagesse" n'est au fond qu'une perpétuelle "réflexion faite", c'est-à-dire la non-action comme premier mouvement.* **De l'inconvénient d'être né**, *in Œuvres, coll. Quarto, éd. Gallimard, p. 1281*

C'est ici que j'entrevois quelque chose qui ressemblerait à une *malédiction de l'action* : comme si la voie menant de la pensée à l'action était obstruée ou dût invariablement mener ou bien à la tyrannie, ou bien à la compromission ou bien encore, ce qui est bien le moins grave, à l'échec. Les intellectuels valent quand ils jouent le rôle de tireur de sonnette d'alarme, quand ils contestent ou proposent des modèles alternatifs ; on les aime quand ils titrent *J'accuse* ; montent sur les couvercles de poubelle et en appellent à l'union entre classe ouvrière et jeunesse étudiante ou bien encore dénoncent injustice, torture etc. Tellement moins quand ils s'entichent d'exercer le pouvoir. Pas du tout quand ils se dévoient et se mettent à dénoncer.

Cruel dilemme : accepter de mettre les mains dans le cambouis et être à peu près certain de se fourvoyer voire de se perdre dans la trahison ou bien rester paisiblement sur son Aventin théorique et égrener sempiternellement les infinies mélopées de l'impuissance.

C'est en tout cas pour cela que je ne peux jamais tout à fait me résoudre à mépriser les politiques même s'ils suscitent plus souvent qu'à leur tour ma colère et trahissent une franche indignité : ceux-là au moins acceptent le risque majeur d'être demain pernicieux et parfois vulgaires. Le plus souvent les deux.

32 Démocratie ? République ? Tyrannie molle ?

J'ai toujours eu l'intuition que ces deux termes que nous utilisons paresseusement comme de stricts synonymes, n'étaient pas véritablement équivalents et qu'il y avait manifestement plus dans *Républiqu*e que ce que *démocratie* pouvait contenir - d'autant que, Rosanvallon le mentionnait, le vocable démocratie eut tout au long du XVIIIe plutôt mauvaise presse. Un récent article de Ch Salmon sur Médiapart m'y fait revenir ne serait ce que parce que ceci aide à comprendre ce qui se passe actuellement (poussées fascistes ici et là mais notamment dans la Mitteleuropa, sortie du Royaume-Uni de l'Union Européenne, mais encore ce grand désœuvrement des gauches européennes, notamment française.

Pour singer Salmon - qui est quand même le chantre du *storytelling* - il y a plusieurs manières de raconter cette histoire :

- **1e récit** : C'était un 3 mars 1794 et celui qui, à la tribune de la Convention vient rapporter les modalités d'application du décret contre les ennemis de la République n'a que 26 ans. Il s'agit bien entendu de Saint Just et dans quelques mois à peine, il sera guillotiné. Archange de la Révolution, dit-on parfois de lui, une des figures les plus troublantes de ce que l'on nommera la Terreur, Saint Just termine son intervention par une de ces formules dont il a le secret et qui n'a rien apparemment à voir avec le sujet : *le bonheur est une idée neuve en Europe*. Le voici, tout entier résumé en cette formule cinglante qui transpire la passion froide mais roborative d'un jeune homme que l'Histoire aura tôt fait de balayer en le rangeant dans la catégorie des fanatiques funestes et dangereux. Formule qui claque et que l'histoire fort opportunément retiendra parce qu'à sa manière, elle dit tout. Elle dit d'abord la grande espérance des Lumières qui, croyant pouvoir en finir avec les superstitions et faire régner la droite raison, esquisse la ligne du progrès où l'humanité n'aurait plus à se repentir d'une faute originelle en en payant le prix lourd de la servitude et de la souffrance mais, au contraire, à prendre son destin en main et d'organiser ainsi son espace commun en sorte qu'il soit au service de tous. Elle fixe aussi l'objectif qui ne se contente pas de gérer seulement les choses, la circulation des marchandises et des savoirs mais s'assigne le devoir de gouverner les hommes, arrachant enfin l'administration des âmes au sabre et au goupillon. Deux siècles plus tard, deux siècles de formidables avancées scientifiques et techniques qui conférèrent à l'effort humain une efficacité incroyable et sans doute inespérée, deux siècles plus tard dont presque un siècle et demi de démocratie qui aurait du - et a semblé dans un premier temps pouvoir y parvenir - donner un sens réel à la liberté

politique et un espace à construire pour l'égalité, deux siècles plus tard , à regarder les mines renfrognées et épuisées dans le métro du matin, à mesurer stress et déprime que suscitent les vagues successives d'austérité, de plans sociaux et autre compression - de salaires comme de personnels - à entendre ces cohortes avaricieuses d'économistes divers et de managers suffisants expliquer que nos salaires sont des charges trop lourdes à supporter et qu'il faudra bien un jour tailler plus encore dans les aides sociales imprudemment concédées dans les périodes de faste, à lire et voir tout ceci, il faudra bien admettre que cette idée demeure une idée nouvelle ; qu'en la matière, la vision très technocratique nous aura même fait cruellement régresser !

- **2e récit** : c'était un 10 mai - date pas toujours heureuse puisque ce fut aussi celle du début de la Blitzkrieg de 40 - et ce jour pluvieux du printemps 81 marquait, pour la première fois, l'entrée d'un socialiste à l'Élysée et achevait une longue période de 23 années où la gauche avait été recluse dans l'opposition. Les hommes de ma génération avaient fini par soupçonner que la constitution de la Ve avait été bâtie pour que jamais

un tel événement ne se produise. Il est inutile de rappeler la joie des uns, l'effroi des autres : il semblait en tout cas que tout, ce soir-là, devenait possible et rien ne le suggère mieux que ce délicieux croquis de Plantu à la une du Monde du lendemain. *Enfin les ennuis commencent* aurait dit Mitterrand quand on lui annonça les résultats ; Libération sur un autre registre ne dit pas autre chose : enfin l'aventure ! L'a-t-on mesuré ? 35 ans nous séparent de ce jour-là : la gauche aura gouverné presque vingt ans (81-86 ; 88-93 ; 97-2002 ; et quatre ans depuis 2012) bien plus que la droite ! Pour quel bilan ? Certes, il n'est pas nul mais l'impression demeure que, depuis 2012 surtout, on s'acharne à détricoter systématiquement tout ce qui en matière de droit social, on avait pu bâtir. Régression ! encore !

- **3e récit** : A de Tocqueville revient des USA où on l'avait envoyé pour y étudier le système

pénitentiaire. Son œuvre maîtresse en naîtra : De la démocratie en Amérique qui reste encore aujourd'hui la référence des penseurs libéraux (au sens politique du terme). Une question le hante qui ressortit bien de ce que l'on appellerait volontiers aujourd'hui l'entropie : comment éviter, la démocratie installée au point de paraître comme une évidence naturelle, et l'individualisme triomphant qui menace à chaque instant de rompre les relations sociales, comment éviter donc que la liberté politique n'en vienne à ruiner l'égalité ? comment concilier ces deux principes, désirables entre tous, mais si aisément contraires ? Quelques fussent ses choix - décentralisation, libéralisme aristocratique - ce qu'il entrevoit a tout pour faire frémir : une masse informe uniquement affairée à assouvir ses désirs de consommation, peu préoccupée de l'autre et douçâtrement organisée - dominée en réalité - par une tyrannie molle à quoi elle eût librement consentie.

> *je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas; il les touche et ne les sent point , il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Tocqueville*

Voici qui ressemble en tout point au pire des cauchemars où nul même n'est plus besoin d'exercer coercition tyrannique tant la servitude eût été à ce point d'emblée et spontanément consentie que même les totalitarismes les plus brutaux et implacables en devinssent sots, inutiles et d'ailleurs bien moins efficaces. Régression encore comme si l'Histoire loin de courir sa pente nécessaire vers le progrès n'avait d'entêtement qu'à déconstruire ce que, péniblement, elle avait échafaudé. Je comprends mieux le les hommes d'action sont mélancoliques de R Debray ; je comprends mieux le désir caché de ceux qui considéreront toujours la Révolution avec triste nostalgie pour avoir deviné combien ces jours-là ne sont jamais que des interstices, flamboyants certes, mais si irrémédiablement fugaces ; je devine mieux la hantise de ceux qui voulant en prolonger la magie, rêvèrent d'une révolution permanente … Mais tout, toujours se termine par un Thermidor. La Commune par un A Thiers ; ou Octobre 17 par un Poutine quelconque, en passant par Staline.

> *L 'époque moderne s'accompagne de la glorification théorique du travail et elle arrive en fait à transformer la société tout entière en une société de travailleurs. Le souhait se réalise donc, comme dans les contes de fées, au moment où il ne peut que mystifier. C'est une société de travailleurs que l'on va délivrer des chaînes du travail, et cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes pour lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté. Dans cette société qui est égalitaire, car c'est ainsi que le travail fait vivre ensemble les hommes, il ne reste plus de classe, plus d'aristocratie politique ou spirituelle, qui puisse provoquer une restauration des autres facultés de l'homme. Même les présidents, les rois, les premiers*

> *ministres voient dans leurs fonctions des emplois nécessaires à la vie de la société, et parmi les intellectuels il ne reste que quelques solitaires pour considérer ce qu'ils font comme des oeuvres et non comme des moyens de gagner leur vie. Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire. Arendt Vita activa, prologue*

Faut-il l'écrire ? voici qui ressemble étrangement à la période présente comme si la démocratie était allée au bout de ses possibilités, de ses vertus comme de ses impuissances, et se dégradait de sa propre hégémonie ; qui ressemble étrangement à cet acosmisme que théorisait Arendt, à cette cité où l'homme, rivé au travail mais bientôt dépossédé, ne parvient même plus à développer la seule activité qui puisse l'exhausser : *l'œuvre*. M Serres n'a sans doute pas tort de proclamer que nous aurions délaissé le dur pour le mou : il n'en est pas moins tragique ou désespérant pour autant. Nous voici revenus au point de départ, à cette étrange vanité de l'action et, pour ce que le politique demeure quand même l'aboutissement logique de toute représentation du monde, de la vanité du politique. Je ne connais pas, concédons-le, de projet politique qui n'eût fini dans l'horreur, pour le pire, dans la glauque banalité, au mieux. Et je m'étonnerai toujours de l'étonnante capacité du politique à susciter néanmoins engouement, espérance et mobilisation en dépit de tout, de ses erreurs comme de ses échecs. A moins de considérer, comme le fit R Girard, qu'il ne s'agisse jamais ici que de la vulgaire mécanique du désir mimétique qui parvient toujours à se réenclencher en s inventant un nouveau sacrifié donc aussi un nouvel héros.

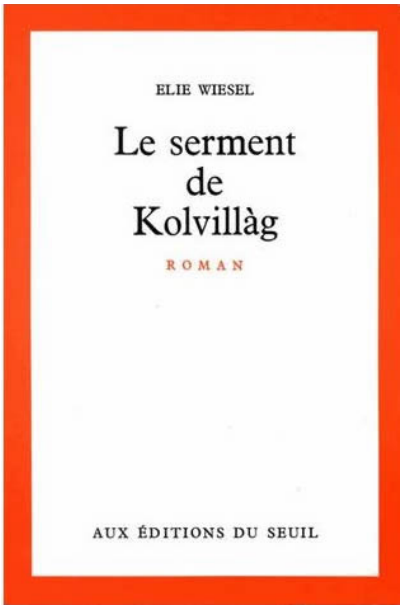
A moins que, quand même, il y ait effectivement plus dans la République, que cette tyrannie molle. Ce pourquoi il faut en scruter l'imaginaire.

> *« Ce qui constitue une République, c'est la destruction totale de ce qui lui est opposé ». St Just*

33 Elie Wiesel

Lui aussi disparaît. L'ai-je aimé ? je ne sais ! il m'aura en tout cas longtemps accompagné et souvent dérangé. Je l'ai beaucoup lu et, sans doute, fait-il partie de ce et de ceux qui claquèrent à mon visage comme une évidence combien décidément j'étais arrimé à cette histoire à quoi je ne devais me soustraire jamais. Je le lis moins mais toujours s'impose à moi un moment, impérieux presque, m'intimant d'en reprendre le fil.

Je me souviens de ce *Mendiant de Jérusalem* qui trôna longtemps sur la table de mon père, que j'avais même surpris chez ma grand-mère qui pourtant lisait peu, trop affairée qu'elle fut toujours de ses frivoles amertumes, que j'avais alors tenté de lire mais qui se refusa à moi : sans doute étais-je alors trop jeune. Je le découvris plus tard dans les années 70 commençantes où, jeune étudiant, engoncé de philosophie, j'avais pressenti qu'il me fallait la compenser de littérature pour m'épargner de trop froide aridité. Comme souvent alors, je baguenaudais au hasard, mais est-il jamais de hasard en la sorte ?



Ce fut en tout cas le *Serment de Kolvillag* qui s'imposa à moi. J'ai bien dû l'acheter quatre ou cinq fois, l'aurais donné, prêté, perdu puis retrouvé. Ce n'est pas le plus connu, peut-être même pas le meilleur, mais celui assurément qui me révéla au plus cru ce carrefour où s'écarteler d'entre cet indicible que l'on porte en soi comme un fardeau à transmettre pour que l'Histoire ait sa part mais à ne surtout pas dévoiler de peur qu'il ne s'évanouisse et ce besoin fou, impérieux et douloureux de le dire néanmoins quitte à tout perdre ; à se perdre.

« Je ne parlerai pas, dit le vieillard. Ce que j'ai à dire, je ne tiens pas à le dire. Ni à toi ni à personne. Ni maintenant ni demain. Il n'y a plus de demain. »

Il parlera pourtant, à la fin du récit, pour sauver autant que se perdre.

C'est dans ces lignes, je crois, que j'appris la mémoire qui résonna moins comme un devoir que comme un faix sous lequel s'épuiser jusqu'à trouver enfin âme qui vous relaie et prolonge si peu que ce soit, pour soi-même et pour l'autre surtout, cette musique presque inaudible, si nécessaire pourtant. Dans ces lignes que je sentis l'impuissance à témoigner qui épuisa mon père mais l'infinie

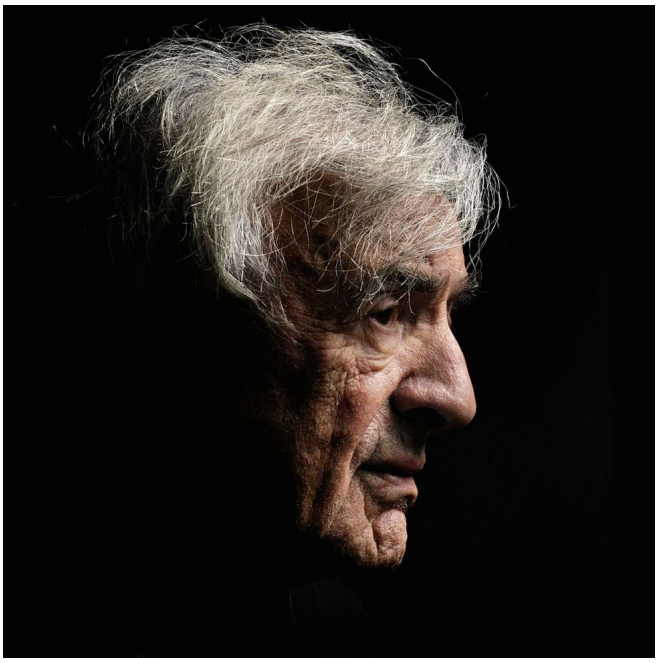
générosité pourtant, de détours en silences, à suggérer cependant ; dans ces lignes que je devinai - ce que je ne découvris que bien plus tard - combien témoigner reste affaire de chairs qui suintent, de blessures qui purulent bien plus que de souvenirs qui hantent ou de cris qui déchirent.

> *Pourtant il parlera, le vieillard. Il ne le sait pas encore, mais avant que le récit ne s'achève, avant que les deux inconnus ne se quittent, ils auront troqué leurs secrets. L'un à cause de son désespoir, l'autre en désespoir de cause. Au terme de toute équation, de toute rencontre, c'est de responsabilité qu'il s'agit. Qui dit je crée le tu. C'est le piège de toute conscience. Le moi signifie à la fois solitude et refus de solitude. La parole nomme les choses et ensuite les remplace. Qui dit demain le nie. Demain n'existe que pour celui qui n'en veut pas. Et hier ? Hier c'est Kolvillàg : un nom à oublier, un mot déjà oublié.*

Ce fut ici, oui, sans doute, que j'appris l'obsession de la parole ; l'intime exigence de l'écriture avec cette certitude que quoiqu'on dise ou écrive, nous ne ferons jamais que réverbérer l'ultime écho de la même histoire à hauteur de quoi nous désespérons de nous maintenir jamais. Alors oui, nous tournons autour du pot et notre prose autant que nos vains bavardages ne sont peut-être que les incessantes circonvolutions s'époumonant à prolonger la lueur originaire et notre impuissance à ne pas la souiller.

Je ne raconterai pas, dit le vieillard. Kolvillàg ça ne se raconte pas. Parlons d'autre chose. L'homme et ses joies, l'enfant et sa peine : parlons-en, veux-tu ? Et Dieu. Parlons de Dieu : si seul, si irréductible, qui juge sans vraiment comprendre. Parlons de tout, sauf de…

Alors bien sûr la culpabilité insatiable du survivant émiettant tout sur son passage ; bien sûr la désagréable sensation d'une seule et même histoire ressassée jusqu'à l'épuisement. Mais n'est-ce pas après tout le fait de tous ceux qui bravent le silence et osent l'écriture ? et l'histoire ici n'est-elle pas suffisamment monstrueuse pour le justifier ? Mais oui, je le crois, je le crains : on doit bien pouvoir dire un écrivain avec une seule phrase ; une seule intuition. Sans doute devrait-on le pouvoir. En fait non ! puisque lui-même y échoua de toujours recommencer, de livres en livres, et tenter d'approcher cet indicible-là qui d'un trait, d'une flèche condenserait l'être et l'amour de l'être. Cette phrase, cette intuition a un nom - Vérité ou Beauté qu'importe, Dieu en réalité - un nom qu'on ne prononce pas, qu'il ne faut pas prononcer de peur de s'y consumer tel Gustav von Aschenbach dans *la Mort à Venise* de Th Mann ou ces poète et roi dans Le Miroir et le Masque de Borgès. Une phrase un mot qui n'est sans doute que l'ultime déclinaison de la parole originaire tant s'impose qu'il ne soit rien de nouveau sous le soleil.



Je n'ai jamais oublié non plus ce ***passage*** du Testament où le personnage central, victime de la torture du silence finit par *avouer* une histoire qui n'est pas même la sienne. Parce qu'il ne dit pas seulement la mécanique secrète de la conscience ; ne dévoile pas seulement le miracle incroyable de la pensée.

Une fois, le gardien me surprit alors que je regardais fixement le mur en hochant la tête: nouvelle punition. Il me fit comprendre qu'il était défendu de parler au mur - même dans ma tête. Je dus m'imposer le silence intérieur; ma pensée et mon corps firent bloc: plus de dialogues, plus de discours, plus de souvenirs, plus de défis. Je me voyais gémir; je me regardais agoniser en hurlant ou en sanglotant; les images cessèrent de se transformer en mots.

Ici, dans ces quelques lignes, ce qui m'apparaît encore aujourd'hui l'essentiel : l'illusion folle mais tellement vitale de l'espérance, et la nécessaire impuissance à la réaliser jamais ; la vanité de la pensée mais l'impérieuse exigence du dialogue ; la révélation de l'écart, de la différence, de ce tout petit quart de centimètre qui nous fait inventer l'autre et désirer l'émouvoir et comprendre sans jamais pouvoir, ni d'ailleurs devoir, le réduire. Je devine ce moment périlleux où corps et pensée font bloc ; j'ai senti quelquefois ces instants cruels où l'image entrave le chemin des mots. Je sais le prix de l'autre et le poids de la parole : à sa façon Wiesel l'aura enseigné.

34 Chapelle ...

Elles étaient assises toutes les deux dans cette petite chapelle de Cénac qui n'avait l'air de rien mais que mon avidité à saisir des lieux habités m'avait poussé à visiter. Lieu annexe ou privé, la chapelle qui ne bénéficie pas de tous les droits paroissiaux est souvent vide, les rares fidèles qui hantent encore les ultimes rémanences de la foi préférant se recueillir dans des églises dignes de ce nom. Surprise de les voir ici toutes les deux attendant un office improbable qui allait débuter, surprise plus grande encore de voir entrer un prêtre que l'on aperçoit à droite derrière le pilier. Je ne suis pas resté ayant trop de respect pour la foi quand même elle m'échappe.

Je croyais avoir croqué deux bigotes rassises, affairées à oindre de quelque sacralité leurs emplettes matutinales : au dehors, le marché du mardi, artificiellement gonflé de touristes avides de foie gras et de confits de canard mais c'est de tout autre chose dont il s'agissait. L'une, rapetassée sur elle-même en une posture démentant à coup sûr une éducation qui n'aura pas manqué de lui imposer la seule droiture qui lui permette de regarder fièrement devant elle, brisée peut-être par le faix des espérances déçues, tout obnubilée par le peu d'avenir qui lui reste, elle semble traîner sa misère comme unique étendard de sa foi, recueillie ou brisée comment savoir ? paraît en tout cas ne pouvoir plus être touchée par rien d'autre qu'elle-même au point de ne pas même s'apercevoir de l'entrée du prêtre et donc du début de l'office. L'autre est tout attente, fichée droite sur son banc, en une vêture qui se veut assurément élégante mais traduit seulement le charme suranné d'une

position sociale qui ne signifie plus rien mais à quoi l'on s'accroche par habitude, faute de mieux ; le cheveu monté en chignon, les mains sans doute jointes sur ses genoux à moins qu'elles ne s'agrippent aux anses de son sac.

Voici ce qui reste de la communauté chrétienne, de cette religion qui se voulait universelle : deux vieilles dames qui ne se regardent pas plus qu'elles ne se sont saluées, qui ne se furent même pas assises sur la même travée, poussées par je ne sais quel élan à se recueillir un mardi matin de juillet en une chapelle presque oubliée où officie un prêtre presque aussi âgé que ses rares ouailles ! Au nom de quoi raillerais-je cet élan qui peut tout aussi ben être admirable pour l'effort qui convoque ces vieilles dames à sortir de chez elles et à se préoccuper d'autre chose que de leur horizon désormais rétréci, ou risible si l'on s'aventurait à entonner le grand refrain laïcard ?

La puissance, la ferveur et l'empire apostolique qui auront assuré à cette religion une emprise incontournable presque deux millénaires durant, se sont brisés sur je ne sais quel écueil ; la bonne nouvelle qui devait scinder l'histoire en deux et préparer un avenir certes scrupuleux mais radieux se prêche désormais dans le silence de chapelles et d'églises désertées où le touriste a depuis quelques temps déjà disputé l'espace au fidèle.

J'imagine la tristesse - le désarroi ? - de ce prêtre, lui-même âgé, à qui la ténuité si fragile de son assemblée interdit désormais de pouvoir parler d'avenir : son engagement, nécessairement total et à coup sûr puisé aux tréfonds de l'être, butte tellement sur les gestes douloureux de ces vieilles dames peinant à se redresser au moment de l'élévation !

Que peut-il rester de la ferveur qui se lit encore et s'entend presque toujours dans les lignes épurées de ces églises romanes savamment entretenues et apprêtées mais pour qui ? Je n'ai ni la nostalgie de l'emprise catholique sur les consciences - une emprise qui sut plus souvent qu'à son tour se faire autoritaire et cruelle - ni l'âcre regret de ces querelles d'inventaires où la République tenta d'inventer une laïcité inédite qui voulut réserver la piété à l'intimité de la conscience et préserver l'espace public de toute croyance obligée. Mais je ne peux que constater que - Séparation ou pas, l'Alsace en est la preuve - il fallut moins d'un siècle pour vider les lieux de culte. Faut-il le regretter ? sûrement non, ces choses-ci ne s'édictent pas plus qu'elles ne s'imposent.

Mais quelque chose de la barbarie du temps s'y devine.

Dans cette scansion immémoriale qui poussait chacun, une fois par semaine, à se recueillir et prier en un lieu consacré, à revenir ainsi sur lui-même et ses actes, s'offrait assurément une lenteur qui nous fait aujourd'hui cruellement défaut. Y fûmes-nous moins sujets aux emportements, aux fièvres dogmatiques ou aux intolérances ? Évidemment non ! Au moins devait-on y pressentir - à défaut de toujours y croire et en tirer les conséquences - l'inanité des contraintes matérielles, la vacuité d'un monde qui ne saurait avoir de sens en soi, tout juste celui que nos affairements ou nos scrupules condescendaient à lui conférer.

C'est ceci qui nous fait le plus cruellement défaut : l'heur d'un écart, la protection d'un espace, le recul possible : l'art, l'écriture, la pensée en offrent encore l'opportunité pour ceux qui ont la grâce

d'y accéder mais le rempart est bien fragile …

Veillez et priez : jamais l'exhortation n'aura tant été d'actualité.

35 Sécurité … une des formes de l'abandon

L'a-t-on assez remarqué ? C'est en termes de sécurité que les problèmes sont désormais posés, même pour ce qui concerne le droit du travail ! Et ce n'est évidemment pas l'attentat du soir même de cet entretien qui changera les choses. Depuis c'est le terme de guerre qui prévaut …

On ne se bat plus politiquement pour plus de justice, pour la liberté ou pour l'égalité ; non, on se bat pour se protéger !

Et ce n'est pas du tout la même chose.

J'entrevois parfaitement ce qui peut se jouer ici d'arrière-pensée électorale ou de supposée habileté manœuvrière : dans le jeu tripartite qui va caractériser la prochaine présidentielle, c'est désormais à qui réussira le mieux à capter fût ce provisoirement les voix FN : à droite, comme ce fut déjà le cas en 2012 avec Sarkozy, en jouant sur la fibre sécuritaire et identitaire ; à gauche en se drapant dans les grands principes mais en flirtant en catimini avec les thèmes droitiers.

C'est le cas ici. Déjà !

Las ! on ne fait pas une politique de gauche avec une rhétorique de droite. Et tout a l'air de se passer comme aux sombres heures de la IVe où la gauche n'arrivait au pouvoir que pour mieux faire une politique de droite.

Las ! ne songer qu'à la sécurité revient déjà à adopter une position de repli, frileux invariablement. Je sais bien que la sécurité fait partie intégrante de ces fonctions dites régaliennes ; je n'ignore pas que le pacte social suppose cette garantie des biens et des personnes en échange de l'*obéissance aux lois qu'on s'est données* ; je me souviens évidemment de cette supériorité à terme de la défensive sur l'offensive telle que l'avait conçue Clausewitz - puisque décidément il nous faut parler en termes de guerre.

A-t-on oublié l'exemple de 40 ? un pays vieillissant qui s'est défini une stratégie militaire tout entière conçue par Pétain, avant de se donner entièrement à lui, sans honneur ; un pays qui s'époumone une dernière fois à déclarer la guerre puis attend, prudemment calfeutrée derrière l'illusoire sécurité des remparts conçus par Maginot ; qui attend neuf mois que l'Allemagne daigne s'occuper d'elle et lui infliger la plus spectaculaire déroute de son histoire.

Un pays qui ne jure que par sa sécurité ne croit plus vraiment en son avenir. Ce n'est évidemment pas seulement un effet de génération ; mais c'en est un aussi : ceux qui nous gouvernent sont tous des enfants des *Trente Glorieuses* qui s'éreintent à en reproduire l'exception ; qui, pour le terrorisme, la crise économique comme pour la menace environnementale, ne savent mobiliser que des réponses du passé ne correspondant pas à l'inédit de la situation présente. Ceux-ci regardent en arrière ; pas en avant.

C'est ceci qui est frappant, comme si l'histoire s'était arrêtée ou fût achevée au point que rien de nouveau sous le soleil ne puisse plus poindre ; qu'il n'y eût plus qu'à répéter, inlassablement le même logiciel dont aucune mise à jour ne serait plus possible : le socialisme ne s'est pas véritablement réinventé depuis l'effondrement du modèle soviétique ; la droite entonne le grand air du laissez passer laissez faire comme l'appelait de Gaulle comme si c'était là solution magique à tous nos maux et nul n'a vraiment d'autre réponse que la compétitivité quitte à la draper du doux vocable de transition énergétique. Et quand les menaces se font plus concrètes, le registre de la guerre et de l'état d'exception resurgit. Comme si le problème était la démocratie ou la liberté ! Ceux-là, pour parler comme Marx sont prêts à *jeter l'enfant avec l'eau sale du bain*! La République faisait partie de nos principes : irréfragable. Elle ne l'est plus. J'ai toujours soupçonné qu'un jour, les menaces environnementales se faisant cruellement sentir, des voix se lèveraient pour proclamer une urgence qui invariablement conduirait à des régimes forts pour ne pas dire tyranniques ; l'incroyable remise en question de la République ne les aura même pas attendus : c'est le terrorisme qui suscite déjà ce lâche abandon. Nous entonnons d'autant plus volontiers le refrain amphigourique de nos valeurs - morales ou républicaines - que nous sommes déjà disposés à les bafouer. Et même si l'histoire ne se répète pas, comment oublier qu'au nom même de la catastrophe et de l'urgence, ils ne furent que 80 à refuser de jeter la République par dessus bord.

De quels renoncements devrons nous payer demain les lâchetés dont cette rhétorique guerrière et sécuritaire n'est que le prodrome ?

36 Révolte … tourbillon

ÉDITION ABONNÉS

La jeunesse va se soulever « joyeuse, dangereuse, folle, impitoyable, sanguinaire ! »

LE MONDE | 18.06.2016 à 13h41 • Mis à jour le 19.06.2016 à 13h13 |

Par Serge Rezvani (Ecrivain, auteur dramatique et poète)

Curieux article dans *le Monde* de cet étonnant personnage qu'aura toujours été Rezvani. Un texte qui commence mezzo voce par ces petits souvenirs de jeunesse, de la sienne, celle de l'immédiat après-guerre, à la recherche d'une voie (voix ?) qui permette de dénoncer l'horreur et de fustiger l'absurde en train de se construire, d'en finir aussi avec ce surréalisme qui avait fini par devenir conformiste à force d'avoir été avalisé par la cruauté des deux guerres mondiales et la conscience soudain assagie de ses promoteurs - notamment Breton.

Ils allaient inventer le lettrisme, *manière infantile de contester, en surenchérissant par le vide, l'absurde poétique de la génération précédente*, écrit-il, manière en tout cas de pousser jusqu'au bout, dans le domaine qui était le leur, à la fois le dégoût que leur inspirait l'époque, et leur révolte intérieure. Mais voici, que tiré de leurs manifestes, une phrase, ou plutôt un slogan, presque un appel

Soulèvement mondial de la jeunesse

C'est à ce moment que bascule le texte de Rezvani qui va ériger les lettristes en lointains précurseurs de la jeunesse de demain, en tissant en tout cas un lien qui peut paraître ténu, entre cette révolte finalement très germano-pratine et les impasses d'aujourd'hui.

Il a vu les fissures se creuser, les craquements répétés d'une écorce qui résiste encore mais pour combien de temps ? Il sait la grande aporie de notre temps encore tenu par une génération du baby-boom désormais vieillie mais ne parvenant pas à s'y résoudre, génération si nombreuse qu'elle n'est pas prête à céder la place, mais pas non plus à envisager un avenir qui ne la concerne pas ; plus.

Le texte, sous les métaphores implicites de la tempête ou du tremblement de terre, raconte les prémices d'une colère encore circonscrite à un lieu ou une situation précise, mais ne le restera pas. Je ne crois même pas que Rezvani le redoute ; je l'imagine espérer.

Texte prémonitoire ou énième recension de la sinistrose ambiante ?

J'en retiens cet *impitoyable, sanguinaire* : lui sait combien l'histoire est tragique ; combien, si légitime que puisse être cette révolte, si fondée que soit l'empressement des jeunes générations à prendre le relais d'un gouvernail depuis longtemps grippé, il ne saurait être de mouvement de masse qui bientôt incontrôlable, ne brise par ses excès et forge par ses aveuglements les tensions du lendemain. Lui sait, ce que Clausewitz avait entendu : cette *montée aux extrêmes* synonyme plus souvent de désastres que de promesses.

Demeure cette évidence aux yeux de beaucoup d'une société où plus personne ne maîtrise plus rien ; où les liens se distendent et les méfiances - en attendant les haines - se hérissent ; crise, au sens d'un passage ; crise au sens où l'on ne reviendra de toute manière jamais à la situation antérieure ; crise au sens de l'imminence. Demain, la bourrasque ?

Nous ne ferions jamais que troquer un immaitrisé contre un immaîtrisable.

Le temps, oui, est bien un enfant qui joue au tric-trac

Jules et Jim, bien sûr.

La chanson est de Rezvani et Truffaut avait tenu à ce que dans cette scène, ce soit lui qui tienne la guitare et accompagne J Moreau.

Pour le souvenir ; pour le plaisir.

37 Élection de D Trump

Tout est en place pour le scénario du pire mais en histoire comme en politique, le pire, s'il est toujours probable, n'en est pas pour autant certain.

L'homme est effrayant, à tout point de vue mais nous avons tous appris à lire depuis Marx les causes entrelacées, bien au delà de la seule individualité fût elle exceptionnelle. L'homme n'est jamais seul à faire l'histoire qui, en boucle, le constitue tout autant. Le parti Républicain est divisé, d'autant plus qu'il est désormais triomphant : Trump qui demeure quand même un amateur, plus bateleur - pour ne pas écrire bonimenteur - que fin connaisseur des rapports de forces politiques, trouvera inévitablement, face à lui, des groupes sachant manœuvrer et qui finiront bien, ici ou là, par s'opposer à ses visées extrêmes ou en tout cas par chercher à les tempérer. Il est vrai néanmoins que sa victoire est une revanche incontestable des remugles déjà sensibles avec le Tea Party et les cercles d'influence déjà repérées autour de Bush. Mais il est vrai, en même temps, que du côté démocrate, l'émergence et les résultats impressionnants de B Sanders aux primaires, révélèrent la complexité d'une situation où, à la puissance politique du petit blanc en pleine capilotade sociale et économique répondent des aspirations humanistes et les plus à gauche depuis Roosevelt. Cette élection fut décidément celle des mal aimés : il n'est pas de système parfait de désignation des candidats, on le sait : celui-ci, ce coup-ci, aura ouvert la voie à deux septuagénaires controversés chacun dans son propre camp. Ce qui devrait interdire toute explication simpliste des résultats de cette élection.

Mais, au-delà des analyses lues dans la presse qui ne manquent ni de confusion ni parfois de naïvetés - il faudrait être fin connaisseur de la vie politique américaine pour les décrypter - trois choses me frappent

37.1 Une analogie vite tirée

Si là Trump, pourquoi pas, ici, demain M Le Pen ? On voit bien comment les candidats aux primaires de la droite ont vite tiré la couverture à eux, au point, par exemple, de redonner quelque espoir au camp Sarkozy plutôt inquiet ! Il est vrai que l'heure n'est pas aux grands démocrates en Europe : d'Erdogan en Turquie à Orban en Hongrie, de l'insolente et apparemment irrésistible hégémonie de Poutine à la montée de l'extrême-droite en Allemagne, Hollande, Belgique et évidemment en France, on sent bien le vent mauvais de la peste brune ; qui n'a rien de rassurant. Autour de moi, même réaction, mais pas de réflexion : une émotion, une peur manifeste. Un peu de culture et d'analyse politique ne seraient pas de trop ; mais non, seulement une pulsion, la même qui avait fait écrire *je suis Charlie* ! la même qui avait fait descendre la jeunesse dans la rue dans

l'entre deux tours 2002 sans que nulle suite politique ne pût être donnée ; et pour cause ! Cruelle absence de culture politique, de sens de l'histoire, étrange pour ma génération qui avait appris à penser avec le matérialisme historique, Durkheim ou Hegel : il y a bien quelque chose de ceci que nous n'avons pas su transmettre et nous payons très cher aujourd'hui les billevesées de ces pseudo-philosophes qui, sous prétexte de dénoncer les totalitarismes auront vite jeté l'enfant avec l'eau du bain, et dénoncé les idéologies comme ferments du totalitarisme. Le résultat est affligeant : si Trump rebute ici la jeunesse, c'est assurément pour sa personnalité douteuse et sa campagne répugnante mais certainement pas pour les idées qu'il véhicule, encore moins pour les forces politiques qu'il représente. Faut-il s'étonner alors d'entendre, ici ou là, *on a tout essayé depuis trente ans, alors pourquoi pas Le Pen* ?

Je vois bien que je devrais biffer ce que j'écrivais ci dessus : l'arbre cache désormais la forêt et on ne voit plus que l'individu ! Ce qui, en France notamment, aggrave la situation est l'inculture de la presse elle-même, supposée pourtant nous proposer des grilles de lecture. D'où, symptôme effrayant de cette confusion idéologique, ce florilège de pseudo-concepts tels populisme [1], système, élite etc… qui n'aide ni à penser ni à comprendre.

37.2 La bataille des mots

Qui accompagne cette inculture ou si l'on préfère qui prolonge une véritable offensive idéologique, l'apparition de nouveaux mots, tels ceux énoncés à quoi s'ajoutent l'*identité*, *communauté* etc . Il faut écouter ce qui se dit en cette fin du documentaire sur Buisson (ici un montage plus détaillé) et qui est révélateur :

il est indéniable qu'en un peu plus de dix ans, les mots de la politique ont changé et que, de ce point de vue, la droite extrême a emporté une bataille décisive, avec, notamment, la complicité active de Sarkozy. Il faut rapprocher ce qui se dit ici avec ce que disait Mélenchon en 2012

> *on a construit une bataille culturelle (…) j'ai bâti un univers de mots ...*

on le comprend bien, il s'agit effectivement d'une bataille idéologique décisive, où les protagonistes avancent souvent masqués se protégeant sous l'aune de l'évidence mais où règne une invraisemblable confusion mais qui traduit une droitisation extrême, accompagnée du silence des intellectuels, de la cécité de la presse et de la désinvolture de certains politiques qui, sous l'aune

du *storytelling* auront fini par avaliser l'idée qu'une campagne électorale ne serait jamais qu'une aimable histoire qu'on se raconte, une démarche sordidement démagogique où - politique de l'offre oblige, c'est-à-dire politique entendue comme une simple stratégie marketing - on donne à entendre au peuple ce qu'on lui suppose vouloir entendre, sans rapport aucun ni avec le réel ni d'ailleurs avec les mesures que l'on prendrait sitôt élu ! C'est ce que l'on appelle démagogie, non ? terme à coup sûr moins ambigu que *populisme* !

Signe, s'il en était nécessaire, qu'il n'est pas de politique sans contrefort idéologique ; qu'est désastreuse, insidieuse, délétère et surtout invariablement marquée à droite cette prestidigitation visant à nous faire accroire que serait dangereuse l'existence même de toute idéologie hâtivement rebaptisée *pensée unique*. La droite a toujours préféré le pragmatisme à la pensée, la dureté du fait, le diktat du réel ; celle, extrême, a toujours haï la pensée : il serait temps de s'en souvenir. Et confère à cette démarche de bien douloureuses résonances :

Ce restera, pour la France, la responsabilité politique de Sarkozy d'avoir laissé s'effacer les frontières qui séparaient droite classique et extrême et que ce fut par inconscience, arrivisme ou cynisme n'a finalement que peu d'importance. Mais que l'on laisse des Zemmour et autres Onfray, lui si souvent ambigu, fanfaronner sur les tréteaux médiatiques et distiller leur venin, en dit long sur le désarroi des uns, l'incompétence des autres, la lâcheté ou *trahison des clercs*. Il y a pourtant un combat à mener ; d'urgence ! et plus grand monde pour le mener.

37.3 Démocratie : le grand désamour

Il faut lire cette enquête IPSOS parue dans le Monde : elle révèle tout ou presque de ce confusionnisme ambiant. Qu'un tiers de l'électorat ait des doutes sur le bon fonctionnement de la démocratie peut s'entendre : il n'est pas faux, nous l'avons écrit déjà, que les réformes constitutionnelles successives, ont privé la Ve de tout contre-pouvoir autre que la presse, désormais défaillante, et que cette monarchie constitutionnelle est d'autant plus désastreuse que la mondialisation et l'Europe, ont largement rogné les ailes de nos dirigeants qui ne peuvent dès lors plus apparaître que comme impuissants, corrompus ou, au mieux, incapables !

La traduction de ceci se retrouve dans les mots : on ne parle plus de classe politique mais d'*élite* et c'est tout dire ! Même si le terme est une substanvivation de élire et que ce terme désigne étymologiquement la recherche du meilleur, sa signification a de quoi faire frémir : loin, très loin de la notion de représentation, *élite* laisse à penser une caste, à part, défendant ses intérêts propres loin de tout autre soin que de maintenir sa position et ses prérogatives et donc nécessairement

félone, égoïste, corrompue. Voici reproduite la dualité patricien/plébéien. Que le cumul des mandats ait contribué à donner à ceci une apparence de réalité est probable mais le contre-exemple américain illustre que ce ne saurait être la seule raison. Je ne sais quel tour de passe passe aura fait, ici comme là, que les puissants et riches du moment revêtissent les oripeaux de défenseurs des faibles au moment même où ils eurent déclaré falloir défendre les riches contre les pauvres de demeurer les seuls, dans leur immense bonté à pouvoir les sauver en leur octroyant quelque emploi - flexible bien sûr - et surtout en leur redonnant le sens et le goût du travail. Je ne sais quelle magie aura fait la classe des démunis les croire : elle réside en ceci la puissance de la bataille des mots !

Mais qu'il s'en trouve un bon tiers pour souhaiter un régime autoritaire laisse songeur.

Voici une suite logique finalement de 2002 où l'éviction de Jospin du 2e tour avait éclipsé la seule donnée qui pourtant méritait d'être analysée : qu'un seul tiers des votants se reconnût dans les candidats classiques suggérait pourtant déjà combien la classe politique était déconnectée. L'incapacité de Chirac à transformer cette crise en un sursaut ni à lui donner un sens politique ; les manœuvres sarkozistes sans réelle colonne vertébrale idéologique ajoutée à l'impuissance de Hollande à marquer son mandat suffisent à rendre presque évidente la présence de Le Pen au 2e tour - à défaut de pouvoir encore l'emporter - mais surtout presque assurée la disparition de la gauche des radars pour un bon moment.

Voici surtout une raison supplémentaire de repenser nos fondamentaux républicains. Ici, comme ailleurs, fascinés par le pragmatisme anglo-saxon, minés par le libéralisme triomphant, secoués par les assauts d'une mondialisation et surtout d'une financiarisation de l'économie, nous avons fini par croire que démocratie et République étaient synonymes. *Ce qui, je le maintiens, n'est pas vrai.* Il y a, assurément, dans le projet républicain, quelque chose qui ne satisfait pas de la seule liberté politique du vote et de l'illusoire égalité des citoyens qui n'est réelle que le seul jour du vote. (voir Rousseau et ***Castoriadis***) ; quelque chose qui lie étroitement égalité et liberté et s'interdit de tolérer plus avant une règle privée, un privilège. Nous voici dans une nasse qui n'est pas sans ressembler aux années vingt : une crise politique, économique, une protection sociale inexistante ou de plus en plus insuffisante, l'absence de toute perspective qui fait prendre toute promesse pour un mensonge … oui décidément quand le peuple, rivé aux fers de sa misère, s'ébroue, il lui arrive de remettre son destin entre les mains du premier bonimenteur au verbe haut, de prendre toute transgression pour une révolution et de forger ainsi sa propre déréliction.

Qu'un milliardaire puisse adopter la posture de défenseur des pauvres et des déshérités comme Trump, qu'un Sarkozy puisse se proclamer candidat anti-système, comme il continue à le faire, au

prix de mille et une contorsions, sans faire hurler de rire, en dit long sur la pensée politique du moment, sur le désarroi politique de l'électorat. *Ce n'est pas la Patrie qui est en danger, mais bien la République.*

Si je devais nourrir quelque amertume, ce serait bien à l'égard de la gauche - le PS surtout - qui sur ce terrain nous a abandonnés aux sirènes d'un fallacieux social-libéralisme et a oublié ses fondamentaux ; quelque honte plus que de rancœur d'ailleurs, ce serait bien à l'endroit des intellectuels étrangement absents, silencieux jusqu'à l'angoisse.

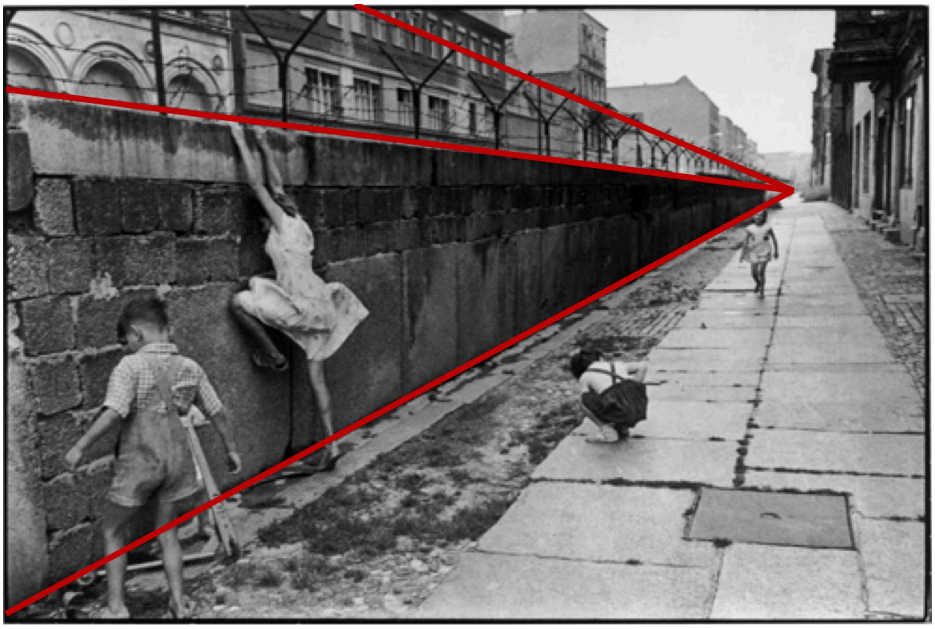
Voudrait-on pratiquer la politique du pire qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Trump a commencé ! A qui le tour ?

38 Murs

Cette photo de Cartier Bresson prise en 62 à Berlin … Quelques mois après la construction du mur, la même année que la crise de Cuba - le paroxysme d'une guerre froide qui manquait à chaque instant de se transformer en guerre tout court.

La mise en évidence d'une histoire qui roule rarement dans le sens souhaité, qui prend souvent des allures dramatiques et parfois même tragiques ; qui se pique, comme ici, de pointer la logique sottement binaire, furieusement manichéenne de l'histoire.

Curieusement, en moins de vingt ans, les alliés d'hier se seront divisés et déchirés et le bourreau absolu qu'était l'Allemagne se mua en victime, couvert de la sollicitude du camp *occidental* : ich bin ein Berliner ! pourtant c'est le même jeu, le même duel. Qui voudrait donner quelque illustration à la théorie de Girard ne s'y prendrait pas autrement. Les protagonistes se ressemblent tellement ; ils sont les mêmes.



Et c'est cela qu'illustre cette photo, plutôt que la dénonciation implicite du mur.

Bien sûr, cette diagonale qui coupe l'image en deux ; diagonale rugueuse hérissée de barbelés. Tout semble filer là-bas, à l'horizon, à l'extrémité de la rue, comme si le mur n'avait pas de fin. De ce côté-ci, le présumé *bon* côté, occidental, des enfants jouent, conférant à cet espace un peu de cette vie qui manque tant aux barres grises des immeubles qui d'ailleurs laissent tellement peu de place au ciel, tellement pâle qu'on le suppose gris lui aussi. Rien n'est en mouvement ici, hormis la plus grande des filles qui tente de grimper mais évidemment c'est un jeu, ce n'est qu'un mime : il n'y a rien à quoi s'agripper qui d'ailleurs ne mènerait qu'aux piques des barbelés. Oui, certes, la tentation est grande ici de constater la séparation des deux blocs - et pas seulement de l'Allemagne et pas seulement de la ville - d'y comprendre la dénonciation de ce que les politiques peuvent créer d'absurde. A quoi bon ces rues qui ne mènent plus nulle part ; ces trottoirs qui ne bordent plus rien ? Où il n'y a plus rien à voir : en ces temps-là, les enfants de toutes les grandes villes jouaient dans la rue - la voiture ne leur avait pas encore disputé la place : il y avait toujours un trou de souris où se faufiler, une fente entre les planches d'une palissade par où scruter et s'inventer un espace. Mais ici rien … tout juste pourrait-on imaginer que de l'autre côté, d'autres enfants fissent la même chose mais l'imaginer seulement ; pas même le voir.

Mais, à cinquante ans de distance, c'est bien autre chose que cette photo donne, sinon à voir, en tout cas à penser.

Un mur, tout gris sale et menaçant qu'il puisse paraître qui ne dépareille en rien des façades d'immeubles, des façades qui, au reste, de part et d'autre du mur, ne se distinguent en rien ; un trottoir tout abîmé et une vaste solitude que les cris des enfants ne parviennent pas à déchirer.

A-t-on jamais songé à ce qu'un mur signifie ? Il est de l'ordre de la séparation, de la déchirure ; bien sûr, parfois il protège - c'est au reste son seul titre de gloire dont il excipe systématiquement - tel le mur de la maison qui préserve tant du froid que des intrusions de la vie publique. Mais au moins ces murs-ci ont-ils des portes par où pénétrer ou sortir, des fenêtres par où regarder et même épier mais qui laissent filtrer surtout la lumière. Mais ce mur-ci est sans porte ni fenêtre - comme les monades de Leibniz. Même le sillon que traça Romulus - qui après tout n'était que le symbole des fortifications à venir et avait l'ambition de préserver l'espace sacré de la cité - comportait lui aussi une porte ! Le mur est d'essence diabolique : est-ce tout à fait un hasard que la tête suprême de l'Église romaine se parât du titre de Pontifex maximus ? Gardien du pont, pont lui-même qui ouvre la relation, le chemin, la rencontre.

> *Je ne dis pas : il y a des fous dangereux au pouvoir – et un seul suffirait –, je dis bien : il n'y a, au pouvoir, que des fous dangereux. Tous jouent au même jeu, et cachent à l'humanité qu'ils aménagent sa mort. Sans hasard. Scientifiquement. Michel Serres,* **Hermès III : La Traduction,** *Paris, Minuit, 1974, p. 74*

Je comprends mieux cette formule trouvée dans un texte, assez ancien désormais, de M Serres : le mur n'est pas seulement là contre où l'on aligne ceux que l'on va fusiller ; n'est pas uniquement ce rempart où l'on pratique les sacrifices de fondations pour mieux amadouer les dieux et s'assurer de la survie de la cité ; ne sont pas exclusivement ceux de la prison derrière quoi l'on enferme en les ponctuant de miradors et de projecteurs aveuglants. Non ! d'essence, le mur est diabolique.

Je n'aime pas les logiques manichéennes ; pourtant je crains bien que l'enfer ne prenne des allures de murailles. Symbole et diable se tiennent juchés sur le même canal ce pourquoi ce dernier peut si facilement contrefaire l'ange. Mais je ne connais pas de geste plus essentiel, plus parfaitement fondateur que la main qui se tend, le sentier qui se trace, la pensée qui relie les concepts pour aider à comprendre ; où se joue la vie. Je ne connais rien de plus systématiquement désastreux que le poing qui se ferme, la ruelle qui se condamne en impasse, le dogme impérieux qui réfute ; où rôde la mort. Je me suis toujours préservé d'autres espérances s'agissant du politique que ces logiques mortifères qui ne savent avancer que dans la dénégation, la destruction, la fermeture. Mais de ce côté-ci, force est de regretter que les lueurs sont bien blafardes.

L'année qui s'ouvre augure de plus de murailles que de ponts et l'envie est grande, tant est lointaine l'idée de seulement pouvoir espérer, de se replier en quelque retraite. Est-ce seulement possible encore ? souhaitable ? Me revient pourtant cette exhortation …

d'autres photos de la même série